

FNA 0119 - Piège sur Zarkass

Wul, Stefan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Piège sur Zarkass



**STEFAN
WUL**



★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

Piège sur Zarkass

Book Jacket

Tags: From:HACKED, Lang:FR, Length:NOVEL, Genre:ScienceFiction,
State:ToRead

Piège sur Zarkass

Book Jacket

Tags: Length:NOVEL, From:HACKED, Genre:ScienceFiction,
State:ToRead, Lang:FR

PIÈGE SUR ZARKASS

PREMIÈRE PARTIE

1

Lui, enfin!

Passés les derniers écrans de feuillage, les hommes furent en présence du monstre. C'était lui qui, invisible encore, troublait leur sommeil depuis trois nuits en toussant lourdement dans la tôle du ciel, tandis que son haleine rougeoyait au nord-ouest.

Colossalement accroupi au fond du décor, sur son trône de forêts bariolées, le volcan bouchait tout l'horizon de sa masse. C'était lui, Safass-Thin!

... Crachant avec lenteur du sang dans les nuages.

Les indigènes s'étaient jetés au sol en se voilant la face. Du fond de la gorge, ils râlaient des mélopées rituelles et incompréhensibles. Les deux hommes restaient figés.

A leurs pieds moutonnaient les masses de verdure de la vallée, d'où montaient çà et là des cris d'animaux : rires de singes nains et pépiements d'oiseaux.

Darcel rompit le charme en désignant le volcan d'un coup de menton :

— Il a de la gueule!

Il s'exprimait avec conviction. Et sa gravité rendait plus comiques sa figure hérissée de poils roux et ses oreilles décollées. Laurent cacha un rictus dans sa barbe noire. Il humecta ses lèvres poudrées de pollen.

— La beauté des choses, mon cher, il n'y a rien de plus beau !

Mais Darcel ne sentit pas la gouaille et, grattant d'une main sale son front en sueur :

— Heu... bafouilla-t-il, moi, je comprends que les Zar-kassiens en aient fait une divinité... Il est... beau!

Laurent s'étrangla sur la lampée qu'il prenait à sa gourde. Son éclat de rire fit s'élever un vol de longs-becs hachant l'air lourd d'un bruit d'éventails. Très bas, quelque chose piailla dans la forêt et détala dans un vacarme de branches cassées :

— D'accord avec tes émotions esthétiques, mon vieux, mais comme poète, tu ne vaux pas un clou!

Les indigènes se relevaient un à un pour échanger des vagissements dans leur dialecte, avec force contractions de bec-de-lièvre sur leurs jaunes incisives. Leur peau flasque tremblotait au moindre geste, comme de la baudruche mal gonflée.

Le géant Safass-Thin eut une petite saute d'humeur. Après de cavernaux borborygmes, il éructa pesamment quelques vapeurs. Et des glaires brûlantes rutilèrent à ses flancs.

Les Zarkassiens retombèrent à plat ventre. Darcel branla la tête :

— Ils s'effraient pour rien. Safass-Thin garde la même activité régulière depuis cent mille ans.

— Tu es sûr? ironisa Laurent. Notre installation sur cette planète n'est vieille que d'un siècle. Je me méfie des approximations géologiques, tu sais.

— Tout de même! Il est facile de dater les différentes coulées, bien que les données de l'expédition Randson soient encore à compléter— Son doigt se tendit vers le sud :

— Basalte à grain fin des Hauts-Plateaux, sur calcaire miocène.

Il désigna le nord :

— Collines de Chantag, cinérites à reptiles ailés du pliocène. Nous y trouverons des fossiles sensationnels.

Il se tourna vers l'ouest et resta muet, bouche ouverte. Laurent suivit son regard...

Rigide et nue dans la lumière, une colonne d'obsidienne montait posément à l'assaut du ciel. Deux autres suivirent, crevant le sol. Puis, rattrapant les premières avec une trompeuse lenteur, de grandes orgues translucides surgirent des crêtes un peu partout, par groupes, soulevant sans heurt des quartiers de collines ou haussant négligemment au-dessus de la vallée de gros bouquets d'arbres.

Un vacarme de fin du monde recouvrit avec ampleur le charivari de panique animale montant des profondeurs tandis que, poussées par un phénomène tellurique propre aux entrailles de Zarkass, des colonnades scintillantes naissaient à vue d'œil, de toutes parts. Cariatides solitaires au chapiteau de feuillages, ou bien formées en portiques, en péristyles impairs, en géants propylées, elles juchaient de larges fractions de paysage à des hauteurs impossibles.

Médusés, les deux hommes virent se cliver les collines les plus proches. Ils détalèrent seulement quand ils sentirent des vibrations leur remonter dans les jambes, et se jetèrent à corps perdu sur les traces des Zarkassiens, qui s'étaient éclipsés quelques minutes plus tôt. Sombre, accablant de puissance, Safass-Thin rota dans l'espace un somptueux feu d'artifice.

Ils furent lancés dans un galop burlesque, comme deux rats dévalant à contresens un escalier mécanique. Des terrasses boisées naissaient sous leur course, déséquilibrant leurs enjambées éperdues. Brusque crochet de Laurent devant une crevasse en formation. Long saut de Darcel pour le rattraper. Ils boulèrent ensemble dans les buissons, se retrouvèrent debout par miracle, slalomèrent comme des ivrognes sur une pente d'herbe à musc pour donner tête baissée dans le flanc tiède d'une chenille-lion.

Absorbée par ses propres problèmes de sauvegarde, la bête ne se retourna même pas et s'enfuit en piétinant les petits rongeurs affolés qui sautillaient sur sa route.

Un hectare de chênes-fleurs se souleva sur leur gauche, comme une gargantuesque part de gâteau. Ce fut leur dernière vision avant

l'opaque montée de la poussière.

Leur sauve-qui-peut devint un cauchemar suffocant et grisâtre, dans lequel ils couraient en aveugles, pratiquement inconscients de leurs gesticulations et de leurs chutes successives...

Laurent se retrouva sur les genoux dans une petite mare, plié en deux, les yeux noyés de larmes et de cendres, s'arrachant les bronches d'une toux rauque et tenace. Il se contraignit à respirer très lentement pour espacer les quintes irrésistibles qui le torturaient. Il se lava le visage dans l'eau boueuse et regarda autour de lui. La poussière retombait, moins dense, safranée par les rayons du soleil.

Derrière lui, les montagnes portaient des traces de bouleversements : arbres déracinés et falaises d'aspect trop récent. Mais de là, sauf une petite clairière légèrement surhaussée par de courts cylindres d'obsidienne, on ne voyait plus le décor fantastique et neuf environnant Safass-Thin. Et Laurent n'eut aucune envie de revenir sur ses pas par curiosité.

Une autre toux s'élevait, pas très loin, d'une grosse touffe d'herbe à musc. Laurent s'y traîna à quatre pattes et trouva son camarade couché en chien de fusil, haletant et mains crispées sur la poitrine. Une salive ocrée lui souillait la barbe. Sales et couverts d'ecchymoses, ils restèrent dix minutes à reprendre haleine côte à côte.

Laurent s'avisa d'une brûlure à l'omoplate. Il tâtonna dans son dos et toucha une petite boule tiède et velue. Il ne put l'arracher de sa chemise et dit : « Qu'est-ce que c'est? » d'une voix râpeuse.

Darcel lui fit signe de se tourner. Il détacha délicatement un singe nain dont les griffes s'étaient prises dans l'étoffe. La petite bête avait dû se laisser tomber sur l'homme du haut d'un arbre et rester accrochée à lui comme à une bouée de sauvetage.

Laurent caressa du doigt les soies hérissant la minuscule frimousse convulsée. L'animal était mort, de peur sans doute, puisque les chasseurs zarkassiens les faisaient choir des branches, cœur foudroyé, rien qu'en frappant par surprise dans leurs mains.

Tout juste comme Laurent se mettait à penser aux indigènes, des coups de sifflet et des sons nasillards montèrent du côté de la rivière.

— Hii! M'sieur Laurent! Hii! M'sieur Darcel!

— C'est Zinn! dit Darcel. Je reconnais sa voix. Ho! Par ici, mon vieux!

Un froissement caractéristique et bizarrement rythmé leur parvint du couvert. Laurent sourit :

— Il amène une chenille.

Darcel se mit debout en se palpant les membres :

— Une chenille, c'est bien la meilleure chose... Je n'ai rien de cassé mais je me laisserais volontiers porter jusqu'au camp.

Trente mètres plus bas, une tête mafflue creva les feuillages, suivie d'un corps cylindrique et jaunâtre à six pattes griffues et huit pattes-

ventouses. Le nommé Zinn chevauchait l'encolure de la bête, une jambe négligemment passée dans les tresses de sa crinière. Il leva un bras pour saluer les Terriens.

Arc-boutée sur sa queue, la chenille-lion en profita pour dresser la moitié de son corps à angle droit, manquant de désarçonner son maître. Elle émit un trille assez désagréable et son faciès perdit tout caractère léonin quand il s'ouvrit en quatre, comme une fleur révélant, faute d'étamines, une dangereuse et humide collection de cisailles.

Jurant dans sa langue, Zinn enfonça un bâton pointu dans une fossette entre les yeux de l'animal, qui retomba docilement sur ses pattes.

— Eh bien quoi? fit Laurent, tu ne sais plus la tenir?

Zinn montra ses incisives dans un sourire niais :

— Elle a eu très peur, m'sieur Laurent. C'est la seule qui reste. Toutes les autres foutent le camp pendant la grande colère de Safass.

— Nous voilà propres!... Pas de blessés à part ça?

— Ça va tous bien, dit l'indigène en mettant pied à terre pour aider les deux hommes à s'installer.

Ils grimpèrent dans la nacelle de poils raides et tressés à même la crinière, avec dossier en torsades et sangles à pompons, travail de patience réservé aux femelles de la montagne, et dont le style variait avec chaque tribu.

Darcel toucha de sa semelle un pansement sale au bord du thorax :

— Elle est blessée?

— Non, dit Zinn, seulement un peu de gale. J'ai mis du goudron.

Il se jucha devant eux et fit tourner l'insecte en le tirant à pleines mains par les antennes. Ils plongèrent droit dans la forêt. Et Laurent s'émerveilla une fois de plus des services rendus par l'animal qui, grâce à ses pattes-ventouses, escaladait en se jouant des groupes d'arbres abattus, passait les ravins d'une puissante contorsion ou tranchait les rideaux de lianes en trois coups de mandibules.

Aucune machine inventée par les hommes n'aurait... Ou alors un char de brousse, peut-être..., mais bruyant, balourd, et tout compte fait absolument pas rentable.

Entre deux balancements, Darcel marmonna quelque chose.

— Hein?

— Je dis que ce sont des tiges de coulée... Je parle des colonnes de verre moulées dans de vieilles cheminées volcaniques. Elles sont poussées hors de leur gaine de basalte comme des télescopes; sous la poussée des laves.

— Et moi, lança Laurent avec mauvaise humeur, je dis que je me fous éperdument de ta géologie. Nous ne sommes...

Et il se mordit les lèvres en jetant des yeux méfiants sur la nuque de Zinn. Oh! Il était peu probable que ce brave Zinn fût un agent de la Capitale chargé de les surveiller. Mais il n'avait pas besoin de savoir

que les deux Terriens n'étaient que des géologues d'opérette, et que cette exploration des montagnes cachait un but autrement plus important. Relevés magnétiques et collections de cailloux? Simple prétexte! Il s'agissait bel et bien de tout l'avenir de Zarkass, lointain protectorat de la Terre!

Saisi d'une passion nouvelle et farfelue pour la géologie, l'électronicien Darcel tendait un peu trop souvent à oublier qu'il était là pour combattre. Et Laurent l'inculte, Laurent le débrouillard, Laurent l'homme des coups durs, le lui rappelait une fois de plus :

— Parvenir aux collines de Chantag, dit-il, voilà ce qui m'intéresse.

Darcel ouvrit la bouche pour répondre et fut souffleté par un large paquet de feuilles. Car la chenille plongeait sans prévenir à travers un bois de slapaks, nom zarkas-sien très imagé de ces végétaux à sale caractère qu'on appelait familièrement arbres-à-gifles.

Mi-amusés, mi-furieux, ils avancèrent sous une averse de taloches abrutissantes en se protégeant le visage de leurs avant-bras. Tout le corps de la chenille résonnait d'une fessée qu'elle subissait avec indifférence. Elle s'arrêta même tranquillement pour brouter, mais Zinn la fit repartir à grands coups de talon dans les yeux. Ils furent bientôt au plus épais d'une retentissante dégelée, et commençaient à trouver la plaisanterie un peu longue quand ils émergèrent brusquement à l'air libre, la tête bourdonnante et les oreilles rouges.

Laurent se retourna pour crier des injures aux slapaks. Mais après avoir chassé les intrus, les arbres reprenaient une immobilité dédaigneuse.

Revigorée par ce massage, la chenille arpentait en arquant le dos une large table rocheuse, par étirements de six mètres à la fois. Elle courait à l'à-pic vertigineux dominant la jungle et la rivière.

— Oh! La garce! dit Darcel. Arrête-la, Zinn!

— Cramponne-toi et ferme les yeux. Vas-y, ma fille, ne t'occupe pas de cette mauviette.

Le rouquin s'enroulait fébrilement des tresses autour du corps, imité par Laurent, dont la bonne humeur n'empêchait pas la prudence.

La chenille parvint au bord du vide et cracha un paquet de salive brune sur le roc. Puis elle se laissa basculer de côté, pendue par le câble visqueux qui s'étirait du fond de sa gorge. Ils descendirent sans secousse vers la cime des arbres, en tournant un peu sur eux-mêmes comme un poids au bout d'un élastique, traversèrent le dôme végétal, s'empêtrèrent dans les corolles géantes d'un chêne-fleur et retrouvèrent le sol.

La chenille coupa son câble adhésif d'un claquement de mandibules. Il remonta en coup de fouet pour s'enrouler dans une broussaille à mi-hauteur de la falaise.

Le camp était là, sur la plage rouge au bord de la rivière. Déjà, les

Zarkassiens lançaient des cris de bienvenue. L'odeur d'une friture de singes nains montait dans les arbres, qui dressaient dans l'ocre du soir d'insolites hiéroglyphes. Laurent leva les yeux.

Coupole théâtrale au-dessus de la jungle, le grand soleil Alpha se trouvait de plaies mauves. Laurent le désigna du doigt : — Cabotin! lança-t-il.

Et il se glissa sous la tente à l'abri des moustiques.

3

Une forte piqûre à la base du crâne fit gémir Laurent dans son sommeil. Il se tourna sur le côté.

Une deuxième piqûre le fit s'asseoir d'un coup sur son matelas. Il regarda d'un œil hébété la couche vide de Darcel, qui s'était levé plus tôt.

Une troisième piqûre lui arracha un juron étouffé. Ce n'était pas un moustique, mais un appel de la radio...

Comme un dégoûtant personnage, il fit semblant de se curer les dents et tourna légèrement sa fausse canine, actionnant ainsi le sélecteur qu'il portait caché dans son sinus maxillaire.

Il entendit une série de chiffres, prit une épingle et continua de se tripoter la denture. En fait, le contact de l'épingle avec l'obturation métallique d'une prémolaire envoyait un signal codé à des milliers de kilomètres de là : « Répétition, répétition, répétition... »

L'opérateur lointain émit encore deux fois la série de chiffres. Laurent l'inscrivit discrètement sur un calepin. Il lut ce qu'il venait d'écrire et toucha encore sa prémolaire avec l'épingle : « Un, sept, trois, deux, quatre, neuf, douze, cinq. Merci. » Audible pour lui seul, le signal de fin d'émission fit douloureusement vibrer les os de son crâne.

Il s'allongea sur le ventre, dans l'ombre propice de la tente, et déplia une carte. Il compara plusieurs fois les chiffres à la carte et piqua un ongle noir de crasse tropicale au nord de la région, du côté des Basses Forêts.

Jurant à mi-voix, il arracha la page du calepin et la mâcha, l'avalala. Puis il replia la carte et sortit de la tente en clignant des yeux dans le grand soleil d'après-midi.

Il s'étira en baillant, descendit vers la rivière en donnant au passage des coups de botte dans les boîtes de conserve éventrées çà et là autour du campement.

Darcel trempait ses bottes dans la rivière et revenait à pas lents vers le bord. Absorbé, il regardait à la loupe un petit caillou ovale.

Laurent gratta les profondeurs de sa barbe inculte et noire, mit ses mains sur ses hanches et cria :

— Darcel!

Le rouquin leva la tête et marcha plus vite, en faisant sauter le caillou

dans sa main. Quant il fut plus près, Laurent lui demanda :

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant! L'autre leva un sourcil, l'œil ironique.

— Hon, hon, fit-il. Très curieux, très, très curieux! Il lui mit sous le nez sa trouvaille. Laurent faillit éclater de rire. Il dit à mi-voix :

— Jette ça, bon Dieu! Tu ferais rigoler même les indigènes. C'est une crotte de spox.

— C'est un caillou...

— Mais non, les crottes de spox sont chargées de calcaires qui durcissent à l'humidité. Ça prend comme du ciment. Dans certaines régions, ils s'en servent pour bâtir.

— Tiens!

Darcel lâcha la chose, qui rebondit de sa botte dans la vase gluante de la plage.

^— Et d'ailleurs, ajouta Laurent, après ta déconfiture d'hier à propos des éruptions volcaniques...

— Je sais, je sais!

— Tu devrais mettre un frein à tes prétentions de géologue...

— Et me cantonner dans l'électronique, gros malin! Mais en attendant un travail correspondant à ma spécialité, que veux-tu que je fasse pour ne pas m'ennuyer comme un rat mort! Cela fait des semaines qu'on attend...

Laurent lui posa une main sur le bras, d'un air mystérieux. Puis il tourna ses yeux vers l'aval. Deux indigènes se baignaient dans la crique et s'envoyaient de l'eau au visage en faisant des moulinets avec leurs bras. Ils riaient très fort, c'est-à-dire qu'ils émettaient des sons ressemblant étrangement aux pleurs d'un bébé. Les cinq autres étaient assis en rond dans la vase. De temps en temps, ils levaient une main, ou les deux, inclinaient leur grosse tête ou frappaient le sol du poing, suivant les règles compliquées de leur jeu habituel.

L'un d'eux fut éliminé et quitta le cercle. Il descendit vers la rivière, de sa démarche lourde, en appuyant par terre le bout de ses doigts boudinés. A la couleur rosâtre de sa peau, on voyait qu'il muerait bientôt.

Les yeux de Laurent firent le tour du décor. La forêt-galerie s'arrêtait à vingt mètres de là. Bien isolés sur la plage au milieu d'un grand espace désert, les deux hommes n'avaient pas à craindre d'être entendus.

— J'ai reçu l'appel, dit Laurent.

— Du coin de l'œil, je t'ai vu tripoter ta canine. C'était donc ça!

— Le Triangle est tombé dans les Basses Forêts. Le visage de Darcel prit brusquement l'air émerveillé

d'un enfant devant un arbre de Noël. Sans prévenir, il hurla :

— Youppie!

Une famille de batraciens cornus s'enfuit d'une île de roseaux pour flopper dans la rivière. La chenille-lion qui dormait à l'ombre fit un bond de trois mètres en l'air. Les Zarkassiens tournèrent leur grosse tête vers les deux hommes et sanglotèrent de rire. Seul Laurent ne trouva pas la chose drôle.

— Idiot! cracha-t-il d'une voix contenue.

Il remonta vers la tente et se jeta sur son matelas pneumatique. Calmé, Darcel le rejoignit, la mine penaude. Laurent haussa les épaules.

— Tu ne peux pas contrôler tes réactions, non? Nous allons être obligés de flemmarder un peu avant de partir. Sinon, les porteurs établiront un rapport direct entre ton cri de joie et notre départ.

— Tu leur accordes trop d'importance...

— Vraiment? Moi, je ne serais pas étonné qu'un Zar-kassien évolué se trouve parmi eux, spécialement placé là par les autorités pour nous surveiller.

Il jeta un regard soupçonneux aux indigènes, qui avaient repris leur jeu, puis à la jungle dense qui festonnait ses draperies de lianes à dix mètres. Il baissa encore la voix :

— D'ailleurs, je ne trouve pas qu'il y ait de quoi pavoiser. Tes collègues devaient envoyer le paquet dans les collines de Chantag. Il est tombé dans les Basses Forêts. Erreur de soixante kilomètres.

Un mélange d'enthousiasme et d'indignation colora les joues de Darcel.

— Tu ne te rends pas compte des difficultés extraordinaires qu'ils ont vaincues. Nous ne savons à peu près rien des Triangles. Il a fallu des génies pour bloquer celui-là en plein vol. Et tu chipotes sur soixante kilomètres. Mais c'est merveilleux, au contraire! L'écart est miraculeusement minime...

— Je ne vois qu'une chose, coupa Laurent en se cherchant un pou dans la barbe, c'est que l'appareil aurait dû se briser en morceaux sur le roc des collines. Dans les Basses Forêts, il va s'enfoncer dans la vase des marécages. Comment vas-tu l'en extirper? Coûtaient vas-tu aborder les membres de l'équipage s'ils sont survivants? Avec un drapeau blanc?

— Oh! tu sais, au point où nous en sommes! On ne sait même pas si leurs engins sont en acier chromé ou en pâte de guimauve. On sait seulement qu'ils sont triangulaires. Peut-être qu'ils sont vivants? Ce ne seraient pas des appareils, mais de grosses bêtes intelligentes capables de se lancer de planète en planète...

— Et de disparaître comme des bulles de savon dans le sub-espace, dès qu'on les approche à... combien déjà?

— Deux cent dix-sept kilomètres ! Sans doute cela correspond-il à un chiffre rond dans leur propre système de mesures...

Et Darcel fit un grand geste idiot :

— Oh! mon vieux, tu te rends compte! C'est l'Aventure avec une grosse majuscule. Ils vont nous apprendre des tas de choses!

Laurent le singea :

— Ils vont nous apprendre...! N'oublie pas qu'ils sont nos ennemis. Un : Ils n'ont jamais répondu à nos avances depuis quarante ans que nous les croisons dans l'espace. Deux : Le gouvernement zarkassien, non content d'avoir dénoncé notre protectorat, fait allusion à de mystérieux et puissants alliés. Trois : Nous savons par nos agents qu'ils atterrissent aux pôles de Zarkass en toute tranquillité avec l'accord des Zarkassiens. Et les pôles sont zone interdite pour les Terriens. Quatre : Douze appareils de chez nous ont disparu en huit mois, corps et biens et sans aucune explication valable.

— Je voulais seulement dire...

— Et toi, grand dadais d'ingénieur, tu vas les aborder en minaudant : « Mes chers confrères, les résultats de vos techniques nous passionnent. Je vous serais très obligé de bien vouloir nous indiquer sur quelles données mathématiques vous vous fondez, pour disparaître à volonté par le sub-espace. » ... C'est la guerre, mon vieux !

Darcel s'ébouriffa la tignasse à deux mains, attendrissant comme un gosse excité :

— Je sais tout ça. Mais il y aura peut-être moyen de s'arranger avec eux, avec de la bonne volonté... Et puis, je voulais seulement dire que nous allons vivre un truc extraordinairement intéressant.

Laurent eut un sourire cruel. Il haussa des épaules lasses.

— Tu es sûr que nous allons vivre?

Il frotta l'une contre l'autre ses bottes pour en décoller des paquets de boue :

— Bonne volonté!... L'homme a toujours voulu se persuader qu'en fin de compte, raison, bonté, justice, félicité devaient découler l'une de l'autre. Même mis en face des réalités, nous avons le subconscient nostalgique et mollasson. De même que les triangles respirent — s'ils respirent! — de l'azote ou de l'hélium, peut-être ont-ils fondé toute leur morale sur la belle agressivité, la bonne souffrance...

Il s'interrompt, étonné de lui-même :

— Je pense, donc je déraile!

— J'allais le dire.

— Peut-être. Mais moi, je m'en aperçois tout seul. C'est ce qui fait ma force. Les mots, tu sais, ce sont des notes de musique. C'est joli, mais ça t'entraîne dans le vague. Je ne suis pas fait pour la logique. Il n'y a que l'intuition! Et mon intuition fulgurante me dit que j'ai besoin de boire un coup.

- ' 4

Vers le milieu de l'après-midi, Zinn annonça que la chenille-lion était malade.

Les deux hommes écartèrent le demi-cercle d'indigènes qui se tenaient à respectueuse distance de l'animal. Celui-ci tordait sur le sol un corps à moitié envahi de gale rouge. Ses puissants soubresauts le rendaient inapprochable. Il dégageait une odeur rance.

Laurent demanda s'il y avait quelque chose à faire.

— Non, dit Zinn. Hier, je croyais que c'était gale verte : j'ai mis du goudron. Mais c'est gale rouge.

— Alors?

— Avec gale rouge, le goudron sert à rien.

— Elle va mourir?

— Non, si on la coupe. Seule, la tête reste... avec le train-avant.

Satisfait d'avoir réussi à placer un mot qu'il trouvait d'une élégance technique, il ramassa une branche morte et toucha la chenille à mi-corps.

— Troisième anneau! Il faut couper ici.

— Et qu'est-ce que nous allons faire d'une chenille sans corps? fit Darcel.

Les indigènes pleurèrent de rire :

— Ça repousse, M'sieur, ça repousse vite, en trois jours.

Habitué à ne s'étonner de rien, les deux hommes ne bronchèrent pas. Après tout, si les vers terriens coupés en deux se régénéraient, pourquoi pas les chenilles zarkas-siennes? Mais trois jours! Compte tenu du temps local, cela faisait quatre-vingt-dix heures.

— Pas question d'attendre si longtemps! Nous partirons à pied dès demain. Vous porterez les caisses.

Zinn gesticula :

— On la coupe quand même, M'sieur Laurent. On brûle tout le mauvais. On part demain si tu veux, mais on tire la moitié de chenille en laisse. Ça suit bien mieux qu'une entière. Et dans trois jours on en a une belle toute neuve.

Tout en faisant le tour de la chenille pour illustrer ses explications, il passa sous une grosse branche de slapak en bordure de forêt. En position très favorable, l'arbre lui décocha une maîtresse gifle qui le fit rouler à deux mètres.

Ses compagnons gémissaient de joie. Zinn se releva furieux et les deux hommes furent témoins d'une scène bizarre.

Zinn regarda droit dans les yeux le premier rieur, qui s'effondra en se prenant la tête à deux mains. Zinn toisa une autre victime qui trébucha de côté, comme frappée d'un fouet. Les autres s'enfuirent vers la plage.

Darcel s'étonna.

— Tu ne connais pas ça? dit Laurent. C'est un truc à eux. J'y ai déjà assisté mais je n'y comprends rien. Comment fais-tu, Zinn?

Toute dignité retrouvée, le Zarkassien daigna sourire :

- Je tue de mon œil, mais un peu seulement.
— Tu es bien bon. Et tu pourrais tuer tout à fait? Il branla sa grosse tête :
— Oh non! Faudrait plusieurs contre un seul!

Ils choisirent à quelque distance deux jeunes troncs jumeaux et les écartèrent en force l'un de l'autre, les maintenant courbés jusqu'au sol, à grands renfort de piquets, de cordes, et de palabres.

Ensuite, ils réussirent à passer un cordage sous la chenille et, tirant tous à la fois, ils guidèrent ses dangereuses contorsions entre les deux arbres. Quand l'animal fut engagé au niveau voulu, Zinn poussa un cri : un coup de hache libéra les troncs flexibles, qui emprisonnèrent la chenille, brutalement pincée à mi-corps. Elle se convulsa de plus belle. Sa queue sonna sur la terre, écrasant les buissons en éventail et s'écorchant dans les ronces.

Son mufle s'ouvrit en quatre, bavant une sorte de gluante confiture. Et son odeur devint pestilence.

Laurent fut prié de lui lâcher un coup de carabine derrière le thorax, sans doute pour sectionner un rudimentaire réseau nerveux. La méthode manquait de précision, car la bête s'immobilisa seulement à la cinquième balle. Elle parut s'endormir d'épuisement. Seule, la moitié antérieure de son corps, souillée de boue et de feuilles mortes, s'animait de frissons quand s'y posaient des mouches.

Les indigènes passèrent une heure à choisir des lianes coriaces dans la forêt, une autre heure à les torsader en une corde dangereusement abrasive.

Ils s'installèrent de part et d'autre de la chenille comme des bûcherons, les mains protégées de chiffons, et firent glisser la torsade en un puissant va-et-vient. Le sciage laborieux de la bête, qui faisait trembloter sa chair gélatineuse et libérait des humeurs verdâtres, dura jusqu'au soir.

Le moignon géant fut pansé d'argile et de feuilles fraîches.

Renonçant à faire brûler le corps, on le roula jusqu'à la rivière. Il dériva lentement vers l'aval, brusquement couvert d'oiseaux charognards et secoué par les mâchoires de poissons invisibles.

:-

Pendant la nuit, la terre trembla deux fois, mais sans trop de violence, et faisant seulement crier les singes. Comme si le Haut-Pays eût été un énorme animal, agacé de sentir des hommes lui nicher sur le dos.

5

On s'aperçut à l'aube que tout le travail de la veille avait été inutile. La chenille amputée montrait des yeux flétris. Le thorax était raide comme un tronc d'arbre, rongé par places et couvert de petits crabes de rivière. 11 fallait se résigner à partir sans moyens de transport.

-:-

En quittant les hauteurs, Laurent jeta un regard de regret vers le nord, en direction des collines de Chantag qui commençaient à deux jours de marche à peine. Puis il se tourna avec résignation vers les pentes qui dévalaient sur le Bas-Pays, essaya de distinguer quelque chose derrière l'horizon flou, dans la brume du matin.

Il murmura dans un soupir : « Soixante kilomètres! » et suivit la colonne de porteurs dont on voyait les caisses osciller au-dessus des hautes herbes comme un train de barques flottant sur la mer.

Il remonta son arme sur son épaule et pressa le pas, insoucieux des coquilles d'oursins de montagne qui craquaient sous ses semelles en répandant leur jus. Il rattrapa Darcel, dont la chevelure faisait une flamme rouge dans la brise. Celui-ci chassait les mouches en s'éventant avec son chapeau de brousse.

Plus bas, sur la sente sinueuse, les porteurs scandaient leur marche à coups de sifflet. L'un d'eux stoppa soudain, posa sa charge dans l'herbe et se gratta le bras de ses doigts noueux. Il s'arracha un lambeau, puis toute une manchette d'épiderme, du coude au poignet, et la jeta par terre avec autant de désinvolture qu'une peau de banane.

Il remplaça entre ses dents le sifflet d'os qui lui pendait sur la poitrine, remit sa caisse sur sa tête large et plate et rattrapa les autres. Son sifflement reprit sa place dans le concert des autres. L'un de ses bras paraissait d'un rose fané. L'autre brillait d'une peau neuve et brune, luisante comme l'écorce d'un fruit.

Au passage, Laurent enjamba la manchette d'épiderme abandonnée. Il héla l'indigène par-dessus l'épaule de Darcel :

— Hep!

L'indigène ralentit sa marche en tournant la tête. C'était Zinn. Laurent cria :

— Si tu te pèles encore devant moi, je te botte le derrière !

L'indigène trottina plus vite sur ses jambes lourdes de pachyderme. Une couenne déchirée lui ballottait mollement à mi-cuisse, comme une jambe de culotte dont la bretelle aurait lâché.

— C'est vrai, ça! continua Laurent. Il me dégoûte, celui-là. Il n'a qu'à se cacher pour faire ses saletés.

Darcel parla d'autre chose :

— Où serons-nous ce soir, à ton avis?

— Pff! pesta Laurent, au bas du plateau, c'est tout. Avec un peu de chance, nous pourrions camper au bord du Fleuve-Dieu. Demain, à nous les marécages!

Ils marchèrent sans échanger un mot pendant deux ou trois heures. Devant eux, la pente douce du plateau semblait toujours s'arrêter net au bord du vide. Les herbes, dorées par le matin, se découpaient en crinière de soleil sur les fonds bleu sombre encore noyés d'ombre.

Mais plus on avançait, plus le bord reculait. Le plateau descendait par degrés très mous vers le Bas-Pays.

Le sifflement scandé des porteurs avait une vertu hypnotique. Malgré eux, les hommes accordaient leur pas sur celui des Zarkassiens. Et la petite colonne avançait avec la régularité d'un robot-mille-pattes.

Us traversèrent une ligne d'arbres échevelés par la brise et pataugèrent dans les boues bariolées d'un cours d'eau, que l'été avait réduit à une chaîne de mares nauséabondes.

En arrivant sur le bord opposé, les indigènes cessèrent leur concert de sifflets. L'un après l'autre, ils posèrent leurs caisses sur le sol et se voilèrent la face avec les mains.

— Eh bien, quoi? fit Laurent.

Puis il s'immobilisa en retenant Darcel par la manche. Son doigt tendu montra quelque chose. A vingt mètres, ils virent les herbes se froisser toutes seules, comme foulées par la danse d'invisibles personnages.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Darcel.

— Des esprits! souffla Laurent.

— Quoi?

Du geste, Laurent lui imposa silence et se tourna vers Zinn qui observait craintivement le phénomène à travers la grille de ses doigts.

— Zinn!

— Oui, m'sieur Laurent? pleurnicha le Zarkassien.

— Chasse-les, tu entends?

— C'est difficile, m'sieur Laurent. Ils sont beaucoup. Son bec-de-lièvre tremblait sur ses dents jaunes.

— Chasse-les, nom d'un chien!

Le Zarkassien eut un geste implorant :

— Je veux bien, m'sieur Laurent. Mais il faut y aller doucement. Je veux pas les fâcher.

Il se baissa et arracha deux poignées d'herbe. Une touffe dans chaque main, il fit de lents moulinets en l'air, en émettant un râle pénible du fond de la gorge. Il s'enroua, cracha de côté, reprit son chant rituel, fit un petit pas en avant, puis deux. Puis un pas en arrière...

Les autres le regardaient faire. Les doigts devant la figure, ils râlaient aussi. On voyait leur pomme d'Adam vibrer. Cette vibration faisait trembloter leur double menton et la graisse de leurs joues. Et Zinn avançait toujours : deux pas en avant, un en arrière, et ainsi de suite, avec une lenteur prudente.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? souffla Darcel.

— Ils ont une grande imagination et un psychisme d'une force incroyable, expliqua Laurent. Il suffit que l'un d'eux ait vu bouger une herbe. S'il s'est mis dans la tête qu'il s'agissait d'un esprit, il a involontairement communiqué sa conviction aux autres. Et c'est la force de cette conviction collective qui agite les herbes. Ils créent eux-

mêmes le phénomène, mais ils n'en savent rien.

— Et si nous foncions là-dedans pour leur prouver qu'il n'y a rien à craindre?

— Nous tomberions morts sur place. Il ne faut pas plaisanter avec ça. Ils seraient tellement convaincus de notre mort immédiate qu'elle se produirait. Encore une fois, leur conviction émettrait un champ maléfique qui nous assassinerait proprement. Mais ils mettraient cela sur le dos des esprits... Viens voir!

Il entraîna Darcel sur les traces de Zinn, qui continuait ses simagrées et ses râles laryngés.

— Ne le dépasse pas, surtout.

La recommandation était inutile. Impressionné. Darcel avançait à contrecœur. Peu à peu, ils sentirent une terreur sans nom les pénétrer jusqu'à la moelle des os. Derrière Zinn, ils furent presque au bord du tourbillon d'herbes. Un vent mystérieux faisait onduler les tiges sèches en tous sens.

Le tourbillon parut fuir l'approche du Zarkassien, s'éloigna de quelques mètres. Zinn osa poser le pied au milieu des herbes froissées, mais désormais immobiles.

Le tourbillon courut de biais, puis s'en alla vers l'ouest, se perdit au loin derrière un pli de terrain.

— Ouf! dit Darcel.

Laurent lui jeta un regard ironique.

— Ça secoue les nerfs, hein?

Darcel haussa une épaule et désigna le Zarkassien exorciseur qui essuyait la sueur de son front avec une poignée d'herbes.

— Et lui? demanda-t-il. Si je comprends bien, il s'est persuadé lui-même que ses moulinets pouvaient chasser le phénomène.

— Et il a eu raison, conclut Laurent en donnant une tape d'amitié sur l'épaule de Zinn. C'est pourquoi l'on dit que la foi fait des miracles; pas vrai, petit gars?

Zinn jeta ses poignées d'herbes. Il paraissait épuisé par son effort mental. Il ne répondit pas à l'apostrophe familière de Laurent. Il marmonna quelque chose dans sa langue pleurarde.

— Que dit-il? demanda Darcel.

— Que les esprits lui ont mangé la moitié de la cervelle, mais qu'il la sent déjà repousser.

— Oui, oui, m'sieur Laurent, elle repousse, affirma l'indigène en distendant son bec-de-lièvre en un sourire las.

Ils revinrent vers les autres qui avaient déjà repris leurs caisses. Furtivement, Zinn se mordait l'épaule droite et s'arrachait un lambeau de couenne avec les dents. Il le mastiqua et Laurent tourna la tête pour ne pas le voir.

Vers le soir, ils virent scintiller au fond de la vallée les méandres

violet du Fleuve-Dieu.

Ils avancèrent dans un pays fantastique, où les arbres formaient des silhouettes magiques avec leurs branches noires sur le ciel de nacre. Les longs-becs caquetaient au bord des mares. Des chants d'insectes montaient de tous côtés, parfois si intenses qu'ils ressemblaient au bruit d'un immense incendie. Des mollusques phosphorescents glissaient comme des gouttes de lumière le long des troncs noirs. Au passage, les porteurs les cueillaient d'une main preste et se les mettaient sous la dent. Quand ils recrachaient la tête et la peau, ils semblaient postillonner des étincelles.

Quant aux deux hommes, insensibles aux enchantements du décor, ils avaient trop à faire à chasser les moustiques qui leur dévoraient le visage et les mains. Col remonté et serré autour du cou par une épingle, Laurent se giflait sans arrêt la nuque, le front et les poignets. Quant à Darcel, il avait simplifié le problème en s'encapuchonnant d'un foulard et en fourrant ses mains dans ses poches.

Le décor avait quelque chose d'inférieur. Suivant les corpuscules luminescents qu'ils portaient en suspension, les bras morts, les marigots, les mares ou les flaques semblaient des creusets de métal en fusion ou des coulées de feu mauve, rouge, jaune. Et les bras griffus des grands arbres semblaient invoquer des puissances démoniaques pour consacrer des liquides maudits.

Eclairé par en dessous, le visage fatigué des deux Terriens montrait des rides et des méplats tragiques.

Les mares furent de plus en plus serrées, devinrent des étangs communiquant entre eux par de faux bras du fleuve où les hommes enfonçaient jusqu'à la ceinture.

Laurent choisit une île à peu près sèche et fit dresser la tente. Fourbus, ils se glissèrent dans la toile de leurs sacs de couchage et se bourrèrent de somnifère. Dehors, les indigènes profitèrent de leur liberté pour se gorger de mollusques. Ensuite, ils allumèrent des torches et formèrent le cercle. Ils chantèrent fort tard dans la nuit, en faisant claquer leurs mains larges comme des battoirs.

Puis ils s'endormirent à même le sol, serrés les uns contre les autres. Des brumes nauséabondes montèrent peu à peu des étangs, estompèrent les contours de l'île. Les insectes eux-mêmes firent silence.

Un clapotement d'eaux courantes, un chœur de tourbillons puissants, de vagues arrachant des mottes de glaise aux berges et de flux fantastiques charriant des îles de bois mort envahit la nuit. Toute proche, c'était la grande voix du Fleuve-Dieu qui grondait en glissant vers le Bas-Pays.

Au milieu de la nuit, Darcel fut arraché au sommeil par un sifflement formidable. Il se dressa d'un coup de reins et secoua le sac de

couchage de Laurent. Mais celui-ci était déjà sorti. Darcel le vit debout au milieu de piaillants indigènes. Tous levaient les yeux vers le ciel, d'où tombait une lumière bleuâtre.

Darcel s'extirpa de sa toile et les rejoignit. Très haut tournoyaient trois taches lumineuses et triangulaires au-dessus d'un point situé au sud-est. Darcel vit la bouche de Laurent prononcer le mot Triangle. Assourdis, ils se plaquèrent les mains sur les oreilles et observèrent le manège des spacioneufs.

Les appareils suivaient une spirale descendante. Le bruit s'amplifia. Les Triangles disparurent derrière les arbres. Un moment violée par l'étrange lumière, la nuit se réinstalla sur la forêt. Le bruit devint très grave, cessa brusquement.

Tandis que les indigènes jacassaient entre eux, Laurent entraîna Darcel sous la tente. Il alluma une lampe et Darcel le vit grimacer en tripotant sa canine truquée.

— Un appel?

Laurent acquiesça d'un geste. Il parut épeler un message à voix basse. Puis il toucha l'obturation métallique de sa prémolaire avec une pointe d'épingle, en un pizzicato précis et presque inaudible.

Enfin, il piqua l'épingle dans son col de chemise et s'allongea en poussant un soupir.

— Alors? s'enquit Darcel.

Laurent eut un rire contraint. Il dit :

— Nous sommes officiellement avertis que trois Triangles ont atterri dans la région qui nous intéresse, pour le cas où nous serions aveugles. Ordre de les approcher le plus vite possible et de surveiller leur comportement et celui de l'équipage, s'il se montre. Recommandation restrictive : rester à couvert, c'est-à-dire voir sans être vus...

Excité, Darcel fit claquer ses doigts.

— Nous allons enfin savoir à quoi ils ressemblent, dit-il.

Laurent haussa les épaules.

— Imbécile, nous n'allons rien savoir du tout. Nous avons peu de chances de les trouver sur place d'ici à huit jours. Et il faut peut-être plus de huit jours pour atteindre le heu de l'accident. Je m'en doutais. Si l'appareil était tombé dans les collines, nous serions arrivés avant ses petits copains, et déjà repartis. Et puis, il y a autre chose.

Il laissa passer un temps de silence avant d'avouer •

— Je suis sûr, maintenant, qu'il y a un évolué parmi les porteurs.

~ Ce n'est pas possible, tu les as choisis toi-même.

— Et j'en ai choisi un mauvais. Quand un évolué se met tout nu et prend l'air idiot, il est difficile de le reconnaître d'un macaque de la région. D'ailleurs, il a dû se faire choisir exprès. Dans une certaine mesure les Zarkassiens sont capables d'imposer leur volonté par simple

suggestion. C'est une supériorité qu'ils ont sur nous.

Darcel posa deux questions à la fois :

— Et comment l'as-tu repéré? Qui est-ce? Laurent sourit.

— Il se donne trop de mal pour jouer les sauvages. Son rire est vraiment trop niais. Il a de la peine à cacher son dégoût quand il croque un mollusque. Il trébuche tout le temps sous le poids de sa caisse, faute d'entraînement sans doute. Et, pour finir, pendant que Zinn chassait les esprits, ce matin, mon suspect se cachait la figure pour imiter les autres, mais il oubliait de gronder du fond de la gorge. Il était plus absorbé par nos propos que par les esprits. Son imprudence a été de se placer tout près de moi. J'ai fort bien remarqué qu'il ne grondait pas. C'est le petit maigre, celui qu'ils appellent Gozo, crois-moi, il n'est pas seulement là pour porter sa caisse mais pour nous surveiller.

Sans attendre les commentaires de son camarade Laurent éteignit la lampe et s'enfonça dans son sac. Darcel lui secoua l'épaule, dans l'ombre :

— Laurent!

— Hon?

— Tu as l'intention de le liquider? Il répondit dans un bâillement :

— Mieux vaut pas. Je pense que ce serait facile, mais... Oh! Nous verrons bien. Dors donc au lieu de penser à des complications. La route sera dure, demain.

Blasés, ils s'enfoncèrent la tête sous les toiles pour ne pas entendre le vacarme de deux arbres géants qui se battaient comme des chiffonniers, à deux cents mètres de là.

Le combat devait durer depuis des mois, peut-être des années. Depuis leur enfance d'arbrisseaux, les deux géants se savaient ennemis. Plantés par hasard à peu de distance l'un de l'autre, ils avaient attendu que leurs branches fussent assez longues pour se toucher. Puis ils s'étaient giflés à coups de feuillage, s'étaient arrachés des rameaux entiers. Depuis, leur croissance leur avait permis de s'étreindre. Et ils luttaient, cherchaient à se déraciner, faisaient craquer leurs muscles de bois flexible, provoquaient des bruits de tonnerre en agitant leurs branches, se reposaient une heure, recommençaient...

Us mourraient probablement ensemble, dans dix ans peut-être, non sans s'être assuré une postérité de jeunes rejets qui lutteraient à leur tour, transformant en terrain impraticable cette partie de la forêt.

Le lendemain, les porteurs cueillirent des noix d'acaze. Ils grimpaient aux arbres et progressaient le long des branches qui s'incurvaient sous leur poids. Là, chacun choisissait une noix de bonne taille, longue et large comme le corps d'un homme. Il nouait ses membres sur le fruit ligneux et pesait de tout son poids, en donnant de fortes secousses.

Quand la noix se détachait, il tombait avec elle sur le sol fangeux, ou dans l'eau d'une lagune.

Le nommé Gozo parut avoir du mal à exécuter cette gymnastique.

Ensuite, ils fendirent l'écorce des noix dans le sens de la longueur, dévorèrent une partie de la pulpe et jetèrent le reste. Chacun se trouva ainsi en possession de deux barquettes solides constituées par les deux parties évidées de la coque.

Ils calèrent leurs larges pieds à l'intérieur de ces étranges chaussures et, munis d'une branche cassée en

guise de perche, les essayèrent sur l'eau. Ils glissèrent tous avec aisance à la surface, sauf Gozo, qui fit une pirouette sensationnelle suivie d'un plouf grotesque dans la vase du bord.

Tous ses camarades poussèrent les étranges vagissements qui leur servaient de rire. Mais Darcel et Laurent se jetèrent un regard discret et significatif.

Laurent s'approcha du bord où Gozo se relevait en s'ébrouant avec maladresse. L'indigène joua la seule comédie possible en ces circonstances. Il se massa le torse et dit, les yeux chavirés :

— Gozo est très malade. Gozo ne pourra pas tenir sur les noix d'acaze.

— Tu ne peux pas parler comme tout le monde reprocha Laurent. On dit : « Je » suis malade, « je > > ne peux pas...

— Je Gozo suis malade. Je Gozo ne peux pas. répéta docilement le Zarkassien. "

Laurent haussa les épaules.

— Non seulement c'est le plus bête de la bande, mais il faut encore qu'il ait la fièvre. Tu as la fièvre, hein?

— Oui, oui, moi je Gozo a la fièvre, hein, deux, trois. Laurent réprima un sourire. Il pensait : « Là il en rajoute vraiment trop. Décidément, je ne me suis pas trompé. — C'est bon, dit-il. Tes camarades te remorqueront Pendant ce temps, Zinn raclait avec soin la membrane blanchâtre qui revêtait l'intérieur d'une noix d'acaze Il roula cette membrane et en fit une espèce de cigarette qu'il se mit dans la narine gauche. Laurent l'aperçut et cria : ?

— Non, Zinn! Jette-moi ça. Zinn obéit à regret.

— S'ils se mettent à fumer cette saleté, ils seront abrutis pendant plusieurs heures. C'est une drogue infecte.

Zinn rejoignit les autres, qui préparaient d'autres noix à 1 intention des deux hommes et pour les bagages.

Ils formèrent un étrange train flottant. Zinn allait devant. Il maniait avec dextérité sa perche et ses bizarres skis nautiques. Une liane fixée à sa taille tirait derrière lui deux grosses caisses montées sur deux demi-noix jumelées.

Deux indigènes le suivaient dans les mêmes conditions.

Le quatrième ne remorquait qu'une caisse et un Gozo frissonnant d'une

fièvre bien imitée. Les deux derniers tiraient les deux hommes.

Sans valoir une chenille bonne nageuse, ce mode de transport était plus rapide que la marche, dans ce pays saturé d'eau. Pour commencer, Darcel trouva délicieuse cette promenade sans fatigue. A cheval sur l'arête de bois des deux barquettes accolées, il regardait avec complaisance ses pieds gonflés d'ampoules enfin déchaussés, bien au sec sur l'écorce râpeuse.

Un quart d'heure plus tard, il chercha une position différente. Il avait mal aux reins et le bord dur lui sciait l'entrejambe. Il se mit à genoux et commença de souffrir d'une autre manière. Les nœuds du bois lui entraient dans les rotules et il eut rapidement des crampes dans les cuisses. Il essaya d'une troisième position en appuyant ses mains sur les bords. Mais il fit osciller dangereusement l'esquif et s'attira un regard de reproche de son Zarkassien personnel.

Derrière, Laurent se laissait stoïquement remorquer. Il avait plié sa veste sous ses fesses et portait sa carabine en travers des genoux.

Le paysage fut de plus en plus aquatique. L'étendue luisait comme un miroir. Les grandes racines plongeantes des arbres formaient un labyrinthe d'arcades où s'échevelaient des mousses tropicales. Par moments, des bulles de gaz putrides montaient du fond de la lagune, libérées par les coups de perche des indigènes. Des paquets de feuilles mortes et d'algues tournoyaient dans le sillage des barquettes. De temps en temps, Laurent reconnaissait parmi ces débris flottants des lambeaux d'épiderme que, trop loin pour craindre une réprimande, Zinn s'arrachait avec entrain.

De très haut tombaient des rayons de jour obliques dans lesquels passaient des vols d'oiseaux à queue rouge.

Mi-lézard, mi-poisson, un gaviak suivait l'expédition en sautant de racine en racine. Il apparaissait au flanc d'un tronc noir, faisait « haha » d'une voix quasi humaine en roulant ses gros yeux, plongeait, ressortait de l'eau devant les barquettes de Laurent.

« Haha! » Il donnait trois coups de bec corné sur une écorce pleine de larves, en gobait quelques-unes, ressautait dans la lagune, tardait à émerger, crevait la surface quand on ne l'attendait plus.

Il osa grimper sur la proue de l'esquif. Il fit encore « haha » en regardant Laurent de côté. Agacé, l'homme voulut le balayer avec le canon de son arme. Plus rapide, le gaviak plongea pour ne plus reparaitre.

Laurent tourna la tête pour observer son sillage. Il ne vit rien. Mais, très loin, des « haha » moqueurs s'amenuisaient avec la distance.

Ils glissèrent longtemps dans ce monde irréel où le ciel était partout, en l'air et dans le miroir des eaux. Loin devant, Laurent voyait la silhouette de Zinn s'arc-bouter sur sa perche, disparaître sous une arcade, reparaitre un peu plus loin. Le contre-jour faisait des indigènes

une théorie d'ombres chinoises.

Peu à peu, un sourd grondement naquit, s'amplifia, devint assourdissant.

Les barquettes filaient plus vite, et les Zarkassiens ne donnaient plus qu'un coup de perche tous les vingt mètres.

Ils passèrent à toute allure sous un dais de lianes théâtral et chutèrent avec adresse sur un plan d'eau inférieur, vaste dépression entourée de cascades basses qui chantaient tous ensembles.

Le jeu se renouvela plusieurs fois. De plan d'eau en plan d'eau, ils arrivèrent dans un bras torrentueux. Dououreusement éprouvés par les secousses de cette navigation, les deux hommes se cramponnèrent. Darcel se retourna gauchement pour lancer un sourire jaune à son compagnon. Mais les indigènes gardaient un équilibre parfait, résultat d'une longue pratique. Ils hurlaient d'excitation comme des enfants et, par gestes, se lançaient des défis.

Celui de Laurent resta cinq bonnes minutes sans plonger sa perche dans l'eau. Il s'en servait comme d'un balancier et se contentait d'incliner son corps à droite ou à gauche pour éviter l'arête des rocs, comme un skieur de slalom.

Il doubla l'équipage de Darcel en poussant un hurlement de triomphe. Au passage, Laurent vit les traits de Darcel étrangement crispés. Il eut envie de crier à son guide de modérer son zèle. Il commença :

— Dis donc, toi...!

Mais le bruit du torrent l'empêcha de s'entendre lui-même. Résigné, il serra les dents et ferma les yeux.

Il les rouvrit quelques minutes plus tard et se vit au milieu d'une véritable mer en furie. Vide d'arbres, le ciel s'ouvrait largement au-dessus d'eux. Le courant tordait des muscles d'eau autour des barquettes. Ils étaient au milieu du Fleuve-Dieu.

Laurent concentra son attention sur ses mains crispées et attendit la mort. Mais la mort tarda, de minute en minute... La mort ne vint pas.

Au bout d'un temps très long, les barquettes sautèrent moins brutalement et Laurent releva la tête. Il vit de nouveau des arbres, des feuillages, sous lesquels serpentait un cours assagi. Il regarda autour de lui, s'étonna.

— Où sont les autres? demanda-t-il à son guide. Celui-ci se retourna et eut une mimique de joie puérile :

— Tous derrière, ms'ieur Laurent. Même dépassé Zinn!

Il entonna un chant de victoire, de sa voix bizarrement nasonnée, en faisant tourner sa perche au-dessus de sa tête. Ses couplets improvisés affirmaient que Zinn ne valait rien, Zinn était trop vieux, Zinn ne savait pas naviguer, il tenait sa perche avec des mains de femelle...

— Et Gozo? coupa Laurent.

Il profitait de sa solitude pour extirper des renseignements au naïf Zarkassien.

— Pfff! fit celui-ci dans un jaillissement de mépris, Gozo pas un homme du Fleuve. Gozo pas un homme du tout, m'sieur Laurent.

Il se retourna encore et faillit tout faire culbuter. Sans s'émouvoir, il redressa d'un coup de perche. 11 déclara :

— Gozo est plus bête qu'un gaviak. C'est un monsieur de la ville, m'sieur Laurent. Mais il veut pas qu'on le dise. Il a honte, beaucoup. Mais il est riche aussi, beaucoup, beaucoup. Il a donné de l'argent pour qu'on dise pas qu'il vient de la ville. Hi, hi, c'est drôle, ça! « Vous dites je suis du village », il a dit. Mais toi, m'sieur Laurent, tu lui diras pas que j'ai dit c'qu'il a dit, hein? Il nous donnera encore de l'argent au retour, il a dit. Tu lui dis pas, hein?

— Sois tranquille, le calma Laurent.

Des cris naquirent au loin derrière eux. Ils virent plusieurs barquettes chargées de gesticulantes silhouettes apparaître au détour de la rivière.

— Zinn est une vieille femelle! hurla le guide pardessus son épaule.

Il cracha dans l'eau et força l'allure.

Au bord du lac d'or, la tente était montée. Le lac ourlait de petites vagues plates qui léchaient ses berges.

Les indigènes discutaient de navigation en se baignant dans l'eau lumineuse, incendiée par le couchant. Vexé de sa défaite, Zinn parlait plus fort que les autres. Sa mue achevée, il luisait d'une belle peau neuve. Parfois, il lançait de l'eau à son vainqueur en s'enrouant sur des imprécations gutturales.

A plat ventre à l'entrée de la tente, Darcel et Laurent se penchaient sur la carte. Laurent parlait à mi-voix :

— La traversée du lac ne sera qu'une petite plaisanterie à côté de l'odyssée d'aujourd'hui. Après, il faudra marcher.

— Je préfère, dit Darcel.

— Pas moi. La marche est moins rapide. Je me demande pourquoi les Triangles n'ont pas repris l'air. Nous avons peut-être une chance d'arriver avant leur départ.

Il posa son doigt sur la carte.

— Après le lac, c'est de la savane, du terrain facile. Nous pourrions marcher de nuit et gagner du temps.

— Nous pourrions même devancer les porteurs. En terrain ferme, ils sont moins rapides que nous.

— Ils sont surtout retardés par le poids des caisses. Au fond, le prétexte de cette expédition est idiot. La géologie, je vous demande un peu! Nous leur faisons porter des caisses de cailloux inutiles. On aurait dû choisir la botanique.

— Les autorités terriennes auraient surtout pu se montrer plus fermes. Les exigences des Zarkassiens
confinent à la vexation. Nous priver d'engins mécaniques !

— Ne te plains pas, ils pouvaient interdire l'expédition purement et simplement. Il a fallu des miracles de bassesse à l'ambassadeur pour décrocher l'autorisation.

Darcel poussa un soupir.

— Ne me fais pas rêver à une chose pareille! Il s'en moque, l'ambassadeur. Ce n'est pas lui qui patauge dans le Bas-Pays. L'ambassadeur boit frais dans les salons de la légation. Il fait des ronds de jambe et distribue des poignées de main. Et il s'apprête à nous faire enguirlander en cas d'insuccès. J'aurais dû choisir la carrière diplomatique.

Tout en ronchonnant, Darcel traçait quelque chose avec son doigt dans le sable. Laurent se pencha.

— Tu dessines? Ça représente quoi?

Pour répondre, Darcel attendit d'avoir terminé son dessin.

— C'est un Triangle, dit-il.

Il avait fait une espèce de singe à tête de vache avec une antenne plantée entre les deux cornes.

Il paracheva son œuvre d'une longue queue en tire-bouchon, parut peu satisfait de son idée et balaya tout du plat de la main :

— Mort aux Triangles!

— Regarde! coupa Laurent.

Il désignait les Zarkassiens. Ceux-ci étaient sortis de l'eau. Ils avaient piqué une branche en terre. Renonçant à se disputer, Zinn et son adversaire se tenaient côte à côte, à une dizaine de mètres de la branche. Les autres attendaient, assis sur le sol.

— Ils vont se mesurer en « duel de feu », expliqua Laurent.

— Quoi? Je n'ai jamais entendu parler de ça.

— Ils fixent les yeux sur l'extrémité de la branche. L'un cherche à l'allumer, l'autre à l'en empêcher.

— A l'allumer?

Les deux hommes se levèrent et marchèrent vers les indigènes. Ils se postèrent à côté des spectateurs.

— Qui allume? demanda Laurent à l'un d'eux.

— C'est Zinn.

Les deux adversaires montraient des yeux féroces. Ils suaient à grosses gouttes. Darcel crut voir quelques

fumerolles à l'extrémité de la branche. Il ferma les yeux les rouvrit brusquement. Avait-il été victime d'un mirage? Non, le bois fumait. Un ardent liséré dévorait l'écorce qui se retroussait peu à peu. Une petite flamme naquit, retomba, comme soufflée par une bouche invisible...

Soudain épuisé, l'adversaire de Zinn se laissa choir sur le sol en se

tenant la tête à deux mains. Les spectateurs crièrent tous ensemble tandis que la branche flambait d'un coup comme une torche.

A grandes tapes sur les épaules, Zinn fut félicité tandis que son adversaire allait se rafraîchir la tête au bord du lac. Les deux hommes revinrent lentement vers la tente.

— Qu'en dis-tu? demanda Laurent.

— Etonnant! Mais...

— Quoi? Darcel sourit.

— Depuis hier, je réfléchis à la question. Ce phénomène est analogue à celui des « esprits » qui faisaient onduler l'herbe.

— Et alors?

- Je Pense que leur regard émet un flux de neutrons. Même chez l'homme, il y a une différence de potentiel entre les pôles antérieur et postérieur du globe oculaire. Par la volonté, on peut déclencher un rayonnement électromagnétique. L'onde porteuse serait focalisée par le cristallin... Après passage par la pupille, il se créerait une polarisation circulaire du vecteur électrique de ce rayonnement...

— Passe-moi les détails. Tu penses qu'un flux de neutrons peut agiter l'herbe et enflammer une branche? Comment expliques-tu que l'herbe n'ait pas pris feu?

Darcel soupira :

— Je ne sais pas. Ce n'est que l'ombre d'une théorie sur un phénomène complexe. Je ne connais pas les caractéristiques de la flore de Zarkass. Peut-être le bois de la branche est-il particulièrement inflammable, ou les herbes particulièrement réfractaires. Je pense aussi que Zinn regardait l'extrémité de la branche, mais que son adversaire fixait un point placé légèrement en retrait pour « bousculer » au passage le regard de Zinn

— Et si tu...

Un bourdonnement grave lui coupa la parole. Le bruit semblait venir de très loin. Il monta progressivement de plusieurs tons.

— Ça y est, les voilà! dit Laurent en désignant l'horizon.

Et l'on vit monter dans le ciel les trois Triangles arrivés la veille. Ils firent quelques tours et se perdirent vers le nord, dans un bruit infernal.

— Ils sont... commença Darcel.

S'interrompant, il regarda Gozo, qui marchait à petits pas au bord du lac et se rapprochait insensiblement des deux hommes.

Laurent s'emporta. Il cria :

— Gozo, tu es malade! Quand on est malade, on ne marche pas de long en large, on se couche. Me suis-je fait comprendre ou te faut-il un coup de botte quelque part?

Gozo le regarda un instant dans les yeux, juste assez pour l'irriter davantage sans déclencher la manifestation de cette mauvaise

humeur, puis il fit demi-tour et revint lentement vers ses camarades, sans une parole.

— Il commence à me taper sur les nerfs, celui-là, grogna Laurent dans sa barbe. Tu disais?

Darcel reprit :

— Ils étaient trois Triangles. Jusqu'au dernier moment, j'imaginai que nous en verrions quatre, qu'ils trouveraient moyen de réparer le premier.

— Ils leur ont peut-être laissé une clé à molette. S'ils sont bons mécaniciens, nous les entendrons décoller cette nuit.

Darcel envoya à Laurent un coup de poing qui manqua son but. En ricanant, Laurent se glissa sous la tente.

Cette nuit-là, Laurent fit son premier rêve extraordinaire. Il devait en faire plusieurs autres de ce genre avant d'être arraché à ce monde par des forces dépassant l'entendement humain.

Un rêve? Un accès de somnambulisme, plutôt. Car les choses se passèrent ainsi.

Les yeux fermés, les gestes lourds, Laurent s'assit dans l'obscurité de la tente et sortit maladroitement de son sac de couchage. Il semblait obéir à des impulsions étrangères comme une marionnette actionnée par des fils.

Quand il ouvrit enfin les yeux, il se vit debout sur la plage, les pieds nus dans la tiédeur du sable et le front caressé par la brise fraîche venue du lac.

Il n'eut pas loisir de se demander comment il se trouvait là. Une grande silhouette sombre était campée devant lui, jambes écartées, poings aux hanches. C'était un grand Zarkassien, d'une taille très supérieure à la moyenne, et la noblesse de son maintien dégageait une impression de puissance inexprimable.

Laurent ne put voir les traits du mystérieux personnage. Le contre-jour venu du lac en faisait une image plate et sans détails où, seuls, les yeux semblaient deux trous de lumière froide.

Laurent voulut parler, mais une étrange paralysie collait ses lèvres, et déjà, la silhouette faisait un geste impératif vers les eaux étales, nacrées par une lune bleuâtre. Deux anneaux d'or tintèrent l'un contre l'autre au poignet du Zarkassien. Ce bruit infime et net acheva d'éveiller Laurent. Et il cessa de croire à un songe. Une profonde stupeur s'installa en lui tandis que l'anonyme étranger renouvelait son geste et disparaissait brusquement dans une bouffée de parfums étranges, où se mêlaient les odeurs puissantes des jungles, des savanes et des eaux de la planète, comme venues de l'au-delà.

Laurent obéit à la muette injonction et marcha vers le lac. Il entra dans l'eau, mais s'étonna de n'y point enfoncer. Il avança un peu sur le miroir du lac, dont la fraîcheur fut délicieuse à la plante de ses pieds.

Il se sentit poussé au large par une volonté toute-puissante et courut vers la ligne de nacre marquant l'horizon.

Une singulière euphorie musculaire allégeait ses foulées sur la surface élastique. Il sentait la brise jouer dans ses cheveux et la longue caresse de l'air sur sa peau nue. Il courut droit à la lune diaphane qui s'abaissait lentement à l'horizon et dont le reflet lui ouvrait une route lumineuse sur les eaux.

Chaque vaguelette lui fut un tremplin. Ses foulées s'allongèrent, devinrent une suite d'envols.

Soudain, une main gigantesque surgit du lac, une main fantastique et noire se découpant sur les reflets des courants. Saisi par l'épouvante, Laurent voulut freiner son élan et roula dans les plis humides du lac. Hébété, il resta allongé sur le ventre, bras étendus sur la ballottante surface, bercé par le pouls fantastique d'une masse d'eau colossale. Il leva les yeux vers la main ouverte dont chaque doigt aux proportions de colonne de temple semblait montrer une constellation dans le ciel.

Il entendit alors une voix chuchotée, une voix énorme et voilée, comme articulée par une bouche ayant les proportions de l'espace. Et cette voix disait : « Ne crains pas. »

Laurent se remit debout et reprit sa course.

Plus tard, il croisa d'autres mains semblables et s'aperçut qu'elles étaient de roc sculpté. Des vagues longues et sages battaient mollement les falaises de leur poignet.

Et soudain, une autre île sculptée lui apparut. Une tête zarkassienne à la bouche ouverte en grotte au ras des flots. Et Laurent s'affola encore, mais la voix mystérieuse lui dit encore : « Ne crains pas. »

Toujours poussé par une force étrangère, il marcha vers la grotte où deux géantes stalactites figuraient les incisives de la colossale effigie. Il pénétra dans un bain d'ombre et d'humides échos.

Il eut une minute d'inconscience et marcha dans la nuit comme un automate. Puis il se vit descendre les marches de pierre d'un escalier en vis tandis qu'une torche précédait ses pas, une torche fumante tenue par quelqu'un d'invisible.

Il descendit longtemps et déboucha dans une salle immense, entièrement revêtue d'or aux reflets mauves.

Il resta debout au centre de cette salle, attendant il ne savait quoi, raide, les dents serrées et les yeux fous. Il ne sut s'il restait planté comme un piquet ou s'il tombait à la renverse, la nuque sur les dalles. Sa tête se peupla de lumineux vertiges, d'une ronde de reflets et de phantasmes. Il eut l'impression vague d'être étendu sur une table et de subir des massages compliqués tandis que la voix sourde et gigantesque lui disait à l'oreille : « Ta route croisera la mienne, homme de la Terre. Ton sang sera mon sang et je sauverai mon peuple. »

Il reprit conscience allongé sur une petite plage inconnue, tandis que les vagues lentes lui léchaient les jambes.

Il se dressa et regarda autour de lui, hébété. Il s'aperçut que la petite plage cernait la nuque du colossal visage de pierre émergeant du lac.

Titubant, il marcha dans le sable humide. Puis, il sentit toute sa chair parcourue par des ondes revigorantes. Il se sentit dopé par un fluide inconnu et, poussé par quelque instinct, reprit sa course en sens inverse sur les eaux du lac.

Il s'éloigna du visage de roc, croisa les îles en forme de mains qui semblaient jalonner sa route et revint au camp.

Là, il se sentit tout à fait réveillé. Il secoua la tête pour chasser les brumes de ce cauchemar qui n'en était pas un. Une espèce de colère le souleva. Il murmura :

— J'en aurai le cœur net.

Et il traça du talon une grande croix dans le sable avant d'aller se rallonger auprès de Darcel qui n'avait pas bougé.

Il se rendormit et le sommeil effaça en lui tout souvenir.

9

Le lendemain, ils furent réveillés par un vacarme de fête foraine.

Ils ouvrirent les yeux sur le plafond de la tente illuminé par le soleil levant. Par transparence, on voyait des gouttes de rosée rouler sur la pente du toit.

Dehors, c'était un concert de voix animées et pleurardes, de bruits de rames sur la coque des canots, de brasements d'eau et de coups de sifflet.

Laurent dressa une tête ébouriffée.

— Réveil en fanfare! annonça-t-il d'une voix enrouée. Qu'est-ce qu'ils fabriquent?

Darcel regarda dehors et dit :

— Il y a de la visite. Un grand radeau, chargé de pyramides de pastèques, amené par une vingtaine de Zarkassiens. Ils sont tous en grande conversation.

Ils sortirent l'un derrière l'autre et descendirent vers le camp indigène situé en contrebas.

Sur la plage, Laurent vit une grande croix tracée dans le sable. Il la montra à Darcel en disant :

— Encore une singerie magique des indigènes. Il piétina le signe avec indifférence et appela î

— Zinn!

Fier de sa peau neuve, celui-ci pérorait au milieu d'un groupe de nouveaux venus. De la main, il fit un signe presque condescendant vers les deux hommes.

Sans trop d'égards, Laurent écarta fermement plusieurs indigènes pour arriver jusqu'à lui.

— Alors, Zinzin? dit Laurent avec bonhomie.

Zinn avait horreur de ce diminutif familial. Laurent le savait et l'employait à dessein. La méthode réussit. Le Zarkassien le regarda d'un œil courroucé, mais il quitta ses congénères et suivit « M'sieur Laurent » à l'écart. Il savait que le Terrien ne l'aurait pas épargné l'aurait abreuvé de « Zinzin » ridicules jusqu'à déclencher le rire des autres. Et Zinn craignait le ridicule par-dessus tout.

— Que racontent tes petits copains? demanda Laurent. Je ne les comprends pas quand ils parlent tous à la fois.

— Je traite une affaire avec eux, m'sieur Laurent, dit Zinn avec une dignité comique.

— Quelle affaire?

— Les noix d'acaze contre leur radeau. Les acazes sont assez rares par ici. On n'en trouve qu'au bord du Haut-Fleuve.

— Et ils ne marchent pas?

Zinn distendit son bec-de-lièvre en un sourire suffisant.

— Ils marcheront.

Laurent jeta un regard distrait au radeau.

— Ils ne pourront pas faire tenir leurs pastèques dans tes noix d'acaze, dit-il. Où vont-ils?

— En face, à Teg-Reg.

— Propose-leur un simple échange de bons procédés. Qu'ils chaussent les noix d'acaze et nous remorquent sur le radeau à travers le lac. En arrivant sur l'autre bord ce soir, ils pourront garder le tout. Dis-leur ça!

— Oui, m'sieur Laurent, c'est ce que je voulais leur dire.

Le Zarkassien se dirigea vers le groupe de discutailleurs.

— Hep! le rappela Laurent.

— Naturellement, pastèques à volonté pour nous, pendant la traversée!

— Oui, oui, oui, c'était mon idée!

— Les grands esprits se rencontrent, dit Laurent en le remettant sur la route des négociations d'une grande tape dans le dos.

Puis il tourna un œil vers Darcel :

— Tu as entendu? Darcel inclina la tête.

— Ils vont payer le plus vite possible en voyant diminuer les pastèques. Nous serons sur l'autre bord avant la nuit.

Pendant ce temps, Zinn déployait toutes ses ressources oratoires. Son gros doigt montrait le lac, le radeau, les noix d'acaze, tandis qu'il postillonnait de tous côtés. Les Terriens comprirent qu'il avait gagné quand ils virent les autres chausser les noix flottantes et Zinn ordonner à sa troupe de placer les caisses sur le radeau.

" *

Couchés côte à côte, Darcel et Laurent se laissaient bercer par les

vaguelettes qui clapotaient le long du radeau. L'appétit décuplé par la gratuité du repas, leurs porteurs mangeaient à une vitesse approximative deux pastèques-heure. Consommation qui fouettait l'énergie des payeurs debout sur les vagues.

— Gozo ne mange guère, dit Darcel. Il fait semblant.

— Ces gens de la ville ont petit estomac, fit Laurent du coin de la bouche.

Puis il cria :

— Allons, Gozo, allons ! Les pastèques sont excellentes contre la fièvre. Il faut que tu sois guéri demain.

A cette apostrophe, un payeur tourna un regard inquiet vers le radeau et força la cadence. Les deux

hommes eurent envie de rire. Laurent se piqua au jeu. Il dit très fort :

— J'ai une faim terrible, pas toi? Goûtons un peu à ces pastèques, je me sens capable d'en liquider une pyramide à moi tout seul!

Il prit un fruit à deux mains et y mordit à belles dents. Un goût d'alcool à brûler le fit grimacer. Mais il mâcha courageusement la pulpe fibreuse et contempla d'un œil satisfait le flottant attelage de Zarkassiens. Filer plus vite eût été impossible!

Les payeurs changèrent plusieurs fois de cap au cours de la journée. Laurent se demanda pourquoi et finit par comprendre qu'ils profitaient de la vitesse de certains courants et s'efforçaient d'éviter les vastes surfaces encombrées de roseaux que l'on voyait défiler de temps en temps à droite et à gauche.

Assez souvent, Zinn montait debout sur une caisse et cherchait quelque chose à l'horizon en se mettant la main en abat-jour au-dessus des yeux. Il jouait au capitaine de vaisseau, mouillait parfois son doigt pour le tendre dans la brise et supputait gravement d'imaginaires difficultés de navigation.

Sans méchanceté, Laurent lui envoyait des pépins de pastèque dans le cou. Il criait :

— Il y a un grain qui se prépare, capitaine Zinzin! Et Zinn redescendait en voilant son mécontentement d'un sourire qui se voulait ironique et condescendant.

Vers le milieu du jour, ils virent une main géante se découper sur l'horizon. Cette main sortait droit de l'eau, paume ouverte, comme celle d'un titan noyé réclamant l'aide du ciel. C'était un roc énorme, une île abrupte laborieusement sculptée par les ancêtres des Zarkassiens, probablement dans une intention votive ou pour se concilier les faveurs d'un dieu du lac.

Elle parut de plus en plus effrayante en grandissant à leurs yeux. De plus près, on voyait l'eau verte danser à grandes vagues reptiles autour d'elle et lui faire une mobile manchette d'écume. Des oiseaux criards nichaient entre ses doigts de roc, à cinquante mètres en l'air. La

paume était gravée de caractères à demi rongés par le temps.

Au passage, les indigènes entonnèrent un cantique rauque en agitant leurs pagaies dans sa direction.

Les Terriens demandèrent des explications à Zinn. Ils ne purent tirer de lui qu'une phrase réticente, tandis qu'il détournait les yeux :

— C'est la main d'un roi.

Plus tard, ils virent un archipel de trois mains semblables émergeant des profondeurs du lac; deux doigts de l'une d'elles manquaient, brisés sans doute par une vieille tempête. Et Zinn dit encore :

— Les mains du roi.

— Un roi quadrumane, gouailla Darcel.

Puis ce fut une île taillée en visage à demi immergé, avec une bouche-caverne où grondait la colère des vagues. Le géant pétrifié semblait se gargariser, action grotesque dont la grandeur excluait cependant tout comique.

— C'est la tête du roi, dit Zinn.

— De quel roi?

Il haussa les épaules en émettant un rire niais.

Le radeau doubla l'obstacle. En se retournant, les deux hommes virent la nuque de la statue colossale. Elle s'agrémentait d'une petite plage de sable, écharpe d'or au cou du roi. Sur cette plage, on voyait quelques cabanes.

— Quelqu'un habite là?

— Des fois, m'sieur Darcel. Pour pêcher.

— Et le roi ne se fâche pas?

Mais Zinn branlait la tête et serrait les dents sur ses secrets folkloriques.

Darcel tourna un regard ironique vers Laurent, mais il sursauta en voyant son ami, la nuque appuyée sur une caisse, pâle comme un mort et claquant des dents.

— Laurent, tu es malade?

Laurent fit un sourire rassurant démenti par ses yeux hagards. Il souffla :

— Non, rien. C'est cette statue...

— Quoi, la statue?

— Elle... elle est effrayante, tu ne trouves pas? Darcel se pencha sur lui :

— Tu ne vas pas me dire que tu as peur d'une statue, mon vieux. Tu as quelque chose. Il y a un instant, tu plaisantais, et maintenant tu viens presque de tourner de l'œil.

Laurent se passa la main sur le visage et dit : 166

— Je vais dormir un peu. Je crois que je suis fatigué.

Et vraiment, il était sincère. Il ne se rappelait pas le moins du monde avoir visité la statue pendant la nuit.

:-

Plus tard, on rencontra encore des îles de roseaux, de plus en plus nombreuses, puis le radeau commença de suivre un trajet très irrégulier par des chenaux d'eau trouble, où des batraciens à longue queue chantaient sur des feuilles de nénuphars.

Les payeurs se transformèrent en haleurs. Et les deux hommes durent obliger leurs porteurs à mettre la main à la pâte. Car sans cette intervention, ces messieurs n'auraient pas bougé le petit doigt, conscients de respecter les termes d'un contrat oral qui n'avait pas prévu leur collaboration musculaire.

Après quelques heures d'efforts, ils poussèrent le radeau dans un chenal plus vaste qui les mena encore en eau libre. Rattrapant le temps perdu, ils battirent la nuit de vitesse. Et le village de Teg-Reg fut en vue avant la chute du soleil derrière l'horizon.

Avec ses tours-silos, le village ressemblait de loin à un assemblage de bilboquets.

On vit des pirogues et des radeaux à balanciers se détacher du rivage. On venait à la rencontre des voyageurs en poussant des coups de sifflet et des cris de bienvenue qui se répercutaient longuement dans le soir doré.

Le radeau fut rapidement abordé, envahi d'indigènes hilares et pleins de bonnes intentions qui faillirent le faire couler. Debout, Darcel et Laurent eurent pendant un moment de l'eau à mi-bottes et sentirent fuir sous leurs semelles le contact du plancher. Autour d'eux, la foule chantait, riait, plongeait, se disputait. Laurent eut du mal à imposer sa voix :

— Les caisses, nom d'un chien ! Nous allons perdre les caisses !

Ce disant, il poussait à l'eau les Zarkassiens les uns après les autres. Mais déjà, le radeau était pris en remorque par des dizaines de payeurs bénévoles et filait vers le village, tandis que derrière, d'autres Zarkassiens récupéraient les pastèques flottantes d'une pyramide éboulée.

Des enfants nageaient dans les eaux sales de la crique, plus nombreux à mesure que l'on approchait du rivage.

Le radeau fut tiré dans la boue molle et les deux Terriens sautèrent sur la grève. Un Zarkassien adipeux s'avança à leur rencontre. Laurent reconnut en lui un chef, aux nombreux bracelets d'arêtes qui encombraient ses jambes et ses avant-bras. Il avait aussi des anneaux de métal qui lui distendaient le lobe des oreilles, et quelques poils roux de chaque côté de son bec-de-lièvre. Il leur fit un petit discours de bienvenue dans sa langue râpeuse et nasillarde où se bouscullaient les consonnes sifflantes. Il leur offrait pour la nuit l'hospitalité de sa demeure, simple paillote sur pilotis surmontée d'un totem de bois bariolé.

Une foule joyeuse escorta la petite caravane jusqu'à son gîte. Les porteurs déposèrent les caisses entre les pilotis. Laurent et Darcel grimpèrent par l'échelle jusqu'au palier de planches. Avant d'entrer dans l'abri, Laurent se retourna :

— Zinn, cria-t-il, tu es responsable des caisses!

Zinn acquiesça du menton et donna des ordres d'un air important.

A l'aube, Laurent éveilla Darcel.

Tout dormait dans le village. Laurent suspendit bien en évidence un sifflet à boussole à un montant ' de la paillote, cadeau récompensant l'hospitalité du chef.

Puis ils descendirent l'échelle grinçante et secouèrent les porteurs qui dormaient entre les caisses. Dix minutes plus tard, la caravane avançait en pleine savane, marchant droit au sud.

Des ombres nocturnes traînaient encore çà et là dans les vaux, mais derrière les voyageurs, le lac scintillait comme un plateau d'argent.

La marche était aisée sur cette terre ferme et sèche, velue d'une herbe soyeuse. Reposés par leur voyage paresseux sur le radeau, les deux hommes avançaient vite. Et les porteurs étaient souvent obligés de trotter un peu pour les rattraper.

Leurs pas faisaient fuir dans l'herbe de bizarres bestioles zarkassiennes, dont la plupart paraissaient visqueuses. Laurent dut abattre d'un coup de feu un mollusque de la taille d'un chien qui leur refusait le passage en essayant de les mordre aux jambes. Très haut, des oiseaux tournoyaient en crissant.

Les Terriens devançaient les indigènes d'une bonne cinquantaine de mètres et pouvaient parler sans contrainte.

— Gozo commence sa mue, disait Darcel, il a l'air de porter une veste rose mangée par les mites aux coudes et aux poignets.

— Sur nos sept bonshommes, il y en a toujours un en train de muer.

— A propos de Gozo, je pense à quelque chose : et s'il était géologue?

Laurent se mit à rire. Il avançait d'un long pas élastique, une badine à la main, et décapitait au passage de longues marguerites mauves. Il dit :

— Cela n'aurait rien d'impossible, après tout. Les demandes d'autorisation spécifiaient bien : exploration géologique. Ils nous ont peut-être mis sur le dos un type de la partie. Il doit se demander ce que nous cherchons, car je suppose que nos petits classements de cailloux ne lui ont laissé aucune illusion sur notre valeur professionnelle.

Il sabra deux marguerites à la fois et ajouta :

— D'ailleurs, ça n'a aucune importance jusqu'à présent. Il faudra peut-être jouer plus serré bientôt, mais je n'aime pas me casser la tête à l'avance.

Déjà loin derrière, on entendit quelques sifflets.

— Allons bon! dit Darcel, les voilà qui recommencent.

Les porteurs parurent accorder leurs instruments. Bientôt, ils se mirent d'accord sur le rythme et commencèrent leur interminable concert de marche.

— Tu ne peux pas tout avoir, dit Laurent en pensant aux inconvénients de la navigation, le confort du postérieur et celui des oreilles. Il faut te faire une raison.

Darcel changea de sujet.

— Au fait, comment classes-tu tes cailloux?

— Par ordre de grosseur, mon cher, et aussi par forme. Les ovales avec les ovales, les pointus avec les pointus, etc., mais je ne ramasse jamais rien de plus gros qu'une noix. (Ce serait trop fatigant.)

Darcel susurra :

— Je suis plus artiste que toi, moi, je tiens compte des couleurs.

— Et pour les étiquettes?

— Ce n'est pas difficile, je mets des chiffres et des lettres.

Il se baissa et se releva sans perdre un pas. Il faisait sauter dans sa main un caillou brillant percé de trous minuscules.

— Voilà, dit-il, un fort beau EX 113, virgule 52. Ils rirent ensemble.

— Le plus drôle, lança Laurent, c'est que ce genre de comédie peut très bien faire illusion sur Gozo, même et peut-être surtout, s'il est géologue. Il ne doit rien y comprendre et imaginer je ne sais quelles recherches basées sur des méthodes toutes nouvelles.

— Hum! fit Darcel. Ne sois pas trop optimiste. J'ai plutôt l'impression qu'il se tord de rire.

Laurent se retourna vers les indigènes qui avaient un peu rattrapé le terrain perdu.

— Il se tord, dis-tu? Pas tant que moi quand je le vois suer sous sa caisse. C'est justement une caisse d'échantillons, d'ailleurs. Je trouve ça particulièrement comique.

— Je n'aime pas les évolués. Je préfère les vrais sauvages, comme Zinn. Les évolués s'habillent à la terrienne, prennent de grands airs et affectent de mépriser leur ancienne civilisation. Car ils ont eu jadis une civilisation brillante, basée sur la magie et l'empirisme. Ils ne veulent plus en entendre parler et c'est dommage. Ils ne sont pas doués pour la science et s'épuisent à nous imiter.

Le concert de sifflements s'arrêta, brusquement remplacé par des cris.

— M'sieur Darcel! M'sieur Laurent! Attention, attention à vous!

— Quoi? fit Darcel en regardant autour de lui, qu'est-ce qu'ils ont encore trouvé pour nous empoisonner l'existence?

Laurent jeta sa badine et prit son arme à son épaule. Ce faisant, il lançait des regards méfiants aux buissons d'alentour. Les indigènes criaient de plus belle en faisant de grands gestes. Et comme ils donnaient de la voix tous ensemble, il était impossible de les

comprendre.

— Quoi? répéta Darcel entre ses dents.

Il voulut faire un pas vers les porteurs qui s'étaient arrêtés à bonne distance; il faillit tomber. Sans la poigne de Laurent qui l'avait rattrapé par l'épaule, il se fût étalé dans l'herbe.

— Surtout ne recommence pas! dit Laurent. Darcel regarda le sol. Ses bottes étaient ligotées par une herbe rouge et serrée dont les tiges grimpaient lente* ment à l'assaut de ses genoux.

— Tu comprends, maintenant? demanda Laurent en remettant son arme à l'épaule.

Il désignait ses propres bottes, également prisonnières. Darcel plissa le front et demanda :

— C'est mauvais, ça?

Sans répondre, Laurent se tourna vers les porteurs qui avaient posé leurs caisses et attendaient calmement la suite des événements. Il cria :

— Zinn! Que fait-on dans ce cas-là? Je peux les arracher avec les mains?

Zinn eut un geste de mise en garde.

— Oh! non, m'sieur Laurent, ça brûle et ça mange la peau— Alors?

Zinn eut un autre geste, plutôt indécis.

— On y met le feu, des fois...

— Hé là! Pas question, mon bonhomme. C'est qu'il nous rôti*rait pour nous délivrer, cet abruti! Bon, je vois qu'il n'y a pas à compter sur eux. Darcel, je vais te tenir et tu vas en profiter pour tirer tes pieds de tes bottes.

— Et après?

— Tu verras bien.

Darcel se laissa aller contre Laurent qui le soutint sous les aisselles. Avec effort et précaution, il tira un pied.

— Je ne peux quand même pas le poser par terre, dit-il en regardant autour de lui. Qu'est-ce que j'en fais?

— Attention! prévint Laurent. Je vais m'accroupir et tu vas t'asseoir sur mes épaules. Ne tombe pas, hein !

Tenant son ami d'une main, il reprit sa carabine de l'autre et canon en terre, s'en servit comme d'une canne. Il ploya lentement les genoux et s'absorba dans la contemplation de l'herbe rouge qui montait avec lenteur le long du canon. Il sentait le poids de Darcel sur son dos voûté.

— Ça y est, dit la voix de Darcel.

— Bon. Maintenant, débrouille-toi pour monter debout sur moi et sauter hors de l'herbe rouge. Heureusement que nous n'avons pas été trop loin là-dedans. Tu pourras bien sauter un mètre cinquante, non?

— Je vais essayer. Dans cette position, ce n'est pas très commode.

Laurent sentit l'ingénieur lui meurtrir les omoplates avec ses talons, puis, après un avertissement, une grande détente qui faillit le faire rouler au sol.

S'appuyant sur sa carabine, il se mit debout en se massant les reins. A deux mètres de là, Darcel dansait de douleur avec une épine dans la plante du pied droit. Laurent éclata de rire.

— Tu t'en tires à bon compte, dit-il. Arrache ça et viens t'occuper de ton petit copain, s'il te plaît. Les tiges vont atteindre le bord de mes bottes, il est temps de se presser. Crois-tu pouvoir me tenir, à un mètre cinquante?

— Non, mais j'ai mieux, dit Darcel.

Il descendit pieds nus dans une petite dépression et en sortit deux cailloux gros comme la tête. Il les déposa près de la « tache rouge » et alla en chercher deux autres.

— Ça suffira, dit-il.

Il les posa dans l'herbe dangereuse comme on pose des pierres dans l'eau pour faire un gué.

La suite fut facile. Au dernier moment, Laurent lâcha un coup de feu dans la terre en même temps qu'il tirait fortement sur son arme. Sur le métal lisse, l'herbe s'accrochait mal, mais Laurent dut renouveler deux fois son geste avant de réussir.

Ils revinrent aux porteurs et les félicitèrent de leur bravoure. Désarmant, Zinn répondit au nom de la troupe :

— Si on n'avait pas crié très fort, vous y passiez tous les deux, hein!

— Merci, dit Laurent avec une amertume résignée. Nous n'oublierons pas ce beau geste.

Zinn parut satisfait qu'on lui rendît justice.

— Passe-nous des bottes de rechange ! aboya brusquement Laurent.

Zinn se précipita pour ouvrir une caisse, sans chercher à cacher son étonnement d'un pareil revirement d'attitude.

Plusieurs jours avaient passé.

Dans l'ombre de la tente, les deux hommes chuchotaient.

— Tu es sûr d'avoir mis la dose? demandait Darcel.

— Par précaution, j'ai mis deux comprimés par pastèque. Ils sont bourrés de drogue... Tu vas voir.

A quatre pattes, il sortit de la tente et fit quelques pas vers le feu des indigènes. Ceux-ci ronflaient devant les braises rougeoyantes. Laurent se retourna pour voir si Darcel le suivait. Darcel était resté e arrière, mais il ne quittait pas son camarade des yeux.

Laurent fit un clin d'œil et leva la main. Il l'abattit de toutes ses forces sur la cuisse rebondie de Zinn. La gifle claqua comme un coup de fouet, mais Zinn ne broncha pas.

— Et Gozo? souffla Darcel de loin.

— Quoi? Tu peux parler plus fort, tu sais!

— Et Gozo? répéta Darcel d'un ton plus ferme.

•— Oh! celui-là! fit Laurent en revenant vers la tente. Je ne m'inquiète pas à son sujet. D'ailleurs, pour plus de précautions...

Ce disant, il reprenait sa carabine.

— Pour plus de précautions, je vais le liquider, dit-il à voix haute.

Darcel lui mit la main sur le bras. Laurent fit un second clin d'œil et revint vers les indigènes. Carabine au poing, il s'approcha de Gozo, dont le souffle régulier faisait trembler un petit morceau d'épiderme à demi décollé sur son épaule gauche. Laurent répéta qu'il allait le liquider et lui posa le canon de son arme sur la tempe. Il prit son pistolet à sa ceinture et tira vers le ciel. Gozo n'eut pas un sursaut.

— Quartier libre! annonça Laurent. On y va?

Quelques minutes plus tard, ils quittaient le camp pour s'enfoncer seuls dans la forêt. En plus de leurs armes, ils portaient chacun un havresac.

Pendant un kilomètre, ils ne pensèrent qu'aux Zarkassiens, dont l'un aurait pu se réveiller pour les suivre. Mais c'était les supposer capables d'une bien grande comédie !

Un peu plus tard, Laurent crut sortir d'un rêve. Il réalisa pleinement que cette promenade nocturne avait un but précis, que le Triangle accidenté n'était plus qu'à quelques kilomètres et qu'ils s'en rapprochaient de minute en minute. Une petite peur à la fois désagréable et délicate le fit frissonner.

Come si ses pensées avaient suivi le même cours, Darcel demanda :

— Allons-nous voir mes singes à tête de vache? Laurent sourit sans répondre et Darcel déclara qu'à son avis les naufragés avaient dû prendre place à bord des trois derniers Triangles de reconnaissance et que le premier engin serait absolument vide. Laurent secoua la tête.

— Ils ont certainement laissé quelques sentinelles, dit-il. Ils ne peuvent pas laisser un Triangle non gardé exposé à la curiosité du premier venu. Pour moi, ils vont le faire sauter. Mais ils attendent je ne sais quoi.

Il s'arrêta brusquement et Darcel, emporté par l'élan de sa marche, se cogna dans son dos.

— Pourquoi t'arrêtes-tu? demanda l'ingénieur. — Et si... commença Laurent.

Puis il garda le silence.

— Si quoi? insista l'autre. Laurent se remit en marche.

— Non, rien. Une idée idiote!

Darcel n'insista pas. Il ne pouvait voir le pli soucieux qui déformait le front de Laurent. Celui-ci pensait :

« Et si l'engin était gardé par une bombe? S'il devait sauter d'une minute à l'autre? »

Et il jugeait inutile d'inquiéter son camarade par de telles

suppositions...

-

∴-

Une lueur venait d'entre les arbres. C'était comme un mauve clair de lune.

Les deux hommes avançaient sur les mains et les genoux dans la boue fétide. Il n'y avait plus que deux ou trois troncs noirs, dernière grille protectrice, entre eux et la source de cette lumière.

Ils dépassèrent un arbre, puis un autre. La tête dans les épaules, Darcel rabattit ses illusions de protection sur les simples buissons. Il se répétait sans arrêt, avec une persévérance idiote : « Il y a encore beaucoup de buissons, il y a encore beaucoup de buissons... »

Ces litanies l'aiderent à passer sans trop de malaise le dernier arbre.

Ils rampèrent un peu plus loin. Soudain, Laurent s'arrêta.

— Regarde! souffla-t-il.

En serrant les dents, Darcel passa lentement la tête entre les feuilles. Il vit!

Haut d'une centaine de mètres, un géant trapèze de lumière mauve était planté de biais dans la terre molle, au milieu d'une clairière qu'il avait sans doute lui-même élargie. Car il était environné d'arbres abattus et portait de grands festons de lianes en diagonales.

Les deux hommes n'auraient su dire s'ils restèrent là une heure ou une minute, hypnotisés par la présence souveraine de l'engin.

Darcel souffla enfin :

— Que faisons-nous?

Laurent se passa la langue sur les lèvres.

— Attendons, dit-il. Les porteurs dormiront jusqu'à demain soir, nous ne sommes pas pressés.

Il songeait :

« Si jamais il y a là-dedans une machine à retardement, nous sommes fichus. Enfin, quoi! Ils n'ont pas joué les grands mystérieux pendant un demi-siècle pour laisser ce machin-là à notre portée ! Ils vont certainement le faire sauter. Ou alors, il y a du monde à bord, ou... ou autour. »

Il regarda autour de lui, cherchant à discerner un mouvement furtif, à deviner la présence d'une invisible sentinelle. Il ne vit que des vagues immobiles de feuillage luisant sous la lumière mauve, avec des troncs noirs, épais comme des colonnes.

« Une supposition, pensa-t-il encore; si ces êtres sont grands comme... »

Il regarda en l'air, cherchant à imaginer quelque éléphant, quelque mammoth gigantesque d'Arcturus.

« Dans ce cas, pensa Laurent, nous sommes peut-être passés sous le ventre de leurs sentinelles sans le savoir. Ces arbres noirs sont peut-

être leurs jambes. »

Il considéra les troncs d'un œil méfiant et haussa les épaules. Il toucha le coude de Darcel et désigna l'astronef.

— Quel métal, à ton avis? Darcel eut un geste d'ignorance.

— Je ne peux rien dire. D'ici, on dirait quelque chose comme du chrome. Ce qui est bizarre, c'est cette luminescence. Oh!...

— Tais-toi!

Figés, ils observèrent une ombre furtive qui descendait lentement de l'astronef en suivant les festons de liane. L'ombre semblait avoir à peu près les proportions humaines, un peu plus réduites peut-être. Elle glissait le long d'un câble végétal, faisait un petit saut sur un autre, dans un bruissement de feuilles. Elle se pendit par les mains et découpa nettement ses formes sur l'écran lumineux de l'engin. Elle poussa un cri très aigu.

— C'est un kwii, dit Laurent soulagé.

D'autres cris répondirent à l'appel, et l'on vit plusieurs silhouettes apparaître en haut de l'appareil. Les kwiis, ces petits singes inoffensifs, semblaient avoir précédé les hommes pour visiter l'engin.

— C'est plutôt rassurant, dit Darcel. Du moment qu'il ne leur arrive rien, je ne sais pas si nous avons quelque chose à redouter. Je ne crois pas.

Les deux hommes avancèrent à découvert, sans aucune précaution. A leur approche, les kwiis sautèrent de liane en liane et disparurent.

De tout près, on voyait la large tranchée que l'appareil avait creusée dans la terre, comme un soc gigantesque, avant de s'immobiliser. On voyait aussi que le métal ne portait aucune éraflure, qu'il n'avait aucunement souffert du choc.

Il était strié de cannelures très fines et régulièrement espacées.

« Et si tout devait sauter d'une seconde à l'autre! » se répétait Laurent.

Il leva les yeux vers le sommet du Triangle, ou plutôt vers sa base, car l'engin avait piqué du nez dans le sol, et le sommet se trouvait à une bonne vingtaine de mètres.

— Par où entre-t-on là-dedans? dit-il.

Ils firent le tour en griffant leurs vêtements aux ronces des buissons. L'autre face de l'appareil paraissait légèrement renflée, alors que la première était plate.

— En fait de Triangle, jugea Darcel, c'est plutôt une section de cône.

Il caressa du doigt les fines cannelures du métal.

— Tu es fou! dit Laurent. Darcel haussa les épaules.

— Mais non, il faut bien prendre quelques risques. Nous n'allons tout de même pas examiner cette machine sans la toucher. Je suppose qu'il faut grimper là-haut comme les kwiis, en s'aidant des lianes.

Il saisit une tige à pleines mains et fit un rétablissement pénible. Puis il passa ses genoux dans une anse ligueuse, réussit à s'asseoir à deux

mètres du sol. La liane se balançait un peu; les bottes de Darcel sonnèrent sur le métal de la coque. Il fit soudain la grimace et se gratta le dos.

— Il y a des insectes piqueurs dans les feuilles, dit-il. Des bestioles me sont tombées dans le cou.

Il noua ses mains un peu plus haut dans la végétation et tira. Quelque chose craqua dans le câble végétal, et

Darcel parut descendre de quelques centimètres. Il accentua son effort et gagna tout de même du terrain.

— A moi, dit Laurent.

Et il grimpa derrière son camarade.

Au bout d'une heure d'ascension épuisante, ils se hissèrent sur le bord supérieur, large d'environ quatre mètres en son milieu. Darcel gloussa de contentement.

— Quoi? dit Laurent.

Darcel lui montra de petits orifices circulaires disposés en couronnes, de place en place.

— Propulsion? demanda Laurent.

— Sais pas.

Ils rampèrent un peu plus loin et découvrirent une surface rectangulaire limitée par un sillon imperceptible. Cette surface avait à peu près les dimensions d'une porte à l'usage d'un homme, soit deux mètres sur soixante centimètres.

— Où est la serrure? gouailla Laurent.

Darcel frappa du poing sur la tôle et faillit tomber en avant. La porte avait tourné sur elle-même autour d'un axe transversal. La moitié gauche s'était enfoncée sous le poing de l'ingénieur, et la moitié droite s'était relevée d'autant.

Laurent plaisanta pour cacher son inquiétude. Il pensait toujours à la bombe. Il simula une grande admiration pour l'ingénieur.

— Bravo! fit-il. Naturellement, ce n'était pas un simple coup de poing; je suppose que ta cervelle farcie d'équations a élaboré une hypothèse reposant sur des données qui... bref, tu as exercé sur cette porte une poussée calculée à l'aide de la racine cubique de la diagonale du panneau multiplié par l'inverse du...

Darcel lui lança une grossièreté.

— Quel dommage qu'un si grand technicien ait été si mal élevé ! persifla Laurent. Mais je persiste à croire que tu n'as pas ouvert cet engin d'un simple coup de poing. Encore une fois, bravo!

Darcel tira une lampe de sa poche et pencha la tête au-dessus de la trappe. Il examina l'intérieur et parut satisfait. Il s'assit et bascula ses jambes dans l'ouverture.

— Nous pouvons y aller, dit-il. C'est une simple chambre de métal où aboutissent plusieurs couloirs

cylindriques. Ce qui est curieux, c'est qu'à l'intérieur le métal n'est pas luminescent.

Il se laissa glisser dans l'appareil et Laurent le rejoignit aussitôt.

La chambre métallique n'avait rien d'extraordinaire. Toutes ses cloisons étaient criblées d'alvéoles minuscules, ne servant apparemment à rien. Laurent ouvrit son havresac et, pour la forme, il photographia chaque cloison, le plancher et le plafond.

— Prenons le couloir du milieu, dit Darcel.

— A vos ordres, dit Laurent.

Le couloir, rendu vertical par la position de l'appareil, ressemblait plutôt à un puits. Ils s'y engagèrent avec précaution, en s'appuyant aux murs pour éviter une chute. La descente était d'ailleurs facilitée par cent et cent petits orifices circulaires, triangulaires, ovales, losangiques, carrés...

Une multitude de petits fils allant de la finesse d'un cheveu à l'épaisseur d'une forte corde pendaient à ces orifices.

Darcel en examina plusieurs.

- Cassés, dit-il. Je crois qu'ils ont tout saboté avant de s'en aller à bord des trois Triangles que nous avons vus. Ils ont arraché tout ce qui pouvait nous donner une indication sur eux. Il me semble que nous visitons une coque vide... Mais que cela ne t'empêche pas de tout photographier.

Tout en parlant, il arrachait des fils et en bourrait ses poches. Ils traversèrent plusieurs salles carrées et piétinèrent dans des débris métalliques de toute nature. On eût dit un vaste dépotoir de ferraille et de verre brisé.

Laurent dirigea sa lampe dans tous les coins.

— C'est bien ça, dit-il entre ses dents, ils ont tout fait sauter.

Il s'accroupit et ramassa de minuscules rondelles, de petits axes apparemment faussés, volontairement ou non, des arbres à came compliqués, des tigelles de verre terminées en sphères ou en trident, tout un bric-à-brac étrange dont il faudrait tirer quelque chose à force de réflexion. Or, le temps n'était pas à la réflexion, mais à l'action.

Darcel bourra encore ses poches.

Puis il s'arma d'une tôle à peu près plate et, s'en servant comme d'une pelle, il creusa dans le tas de ferraille un trou où il disparut bientôt tout entier, tandis que Laurent continuait de gâcher de la pellicule.

Au bout d'un certain temps, les bords du trou menacèrent de s'écrouler sur Darcel et Laurent lui tendit la main pour l'aider à remonter.

— Pas la peine, dit Darcel. C'est de la ferraille et toujours de la ferraille. Comme sabotage, on ne fait pas mieux. J'espérais trouver le foyer de l'explosion, mais il est trop loin.

— Que penses-tu de tout ça? demanda Laurent.

— Rien... Absolument rien! On dirait des objets sans utilité fabriqués

par des fous. Je crois que je n'aurais rien compris si j'avais tout trouvé intact. Alors, dans cet état...

— Tout s'est peut-être brisé dans la chute.

— Je ne crois pas. Tout cela est voulu. En tout cas, l'explosion n'a pas affecté la coque...

Il se tut soudain et braqua sa lampe au bord du trou qu'il avait creusé.

— Qu'y a-t-il? fit Laurent.

Sans répondre, Darcel ramassa une plaque de métal tordu et la redressa sur son genou. La plaque portait une rangée courbe de petites tiges. Front plissé, Darcel réfléchit.

— J'ai trouvé, dit Laurent, c'est une chaussure à clous, une semelle plus exactement. Cet appareil contenait des policiers acturiens.

— Cesse de dire des sottises! Voilà bien la première chose intéressante à première vue que nous ayons découverte jusqu'à maintenant.

— Parce que?

— D'après la disposition de ces tiges, je vois qu'elles portaient un objet de forme... Oui, elles portaient quelque chose ayant l'aspect d'une bande de Moebius.

— Une bande de quoi?

— De Moebius. C'est-à-dire une forme géométrique sur laquelle on a beaucoup travaillé à propos du sub-espace... Je vais t'expliquer. Prends une longue bande de papier et colle les deux extrémités bout à bout, tu obtiens...

— Un anneau!

— Oui, un anneau plat, une espèce de roue de papier. Mais si tu tords une extrémité avant de la coller à l'autre, tu obtiens un anneau torsadé. C'est cela, une bande de Moebius... Photographie-moi ça, veux-tu?

Laurent obéit tandis que Darcel furetait çà et là comme un chien de chasse.

Par une étroite ouverture, ils passèrent dans un couloir latéral de section triangulaire. Les trois faces étaient peintes en jaune, bleu et rouge.

— Les trois couleurs fondamentales, dit Laurent.

— En effet. Mais il y a plus intéressant. Ce couloir s'incurve d'une manière étrange. Suis-moi.

Ils parcoururent la galerie qui se torsadait en hélice et revenait sur elle-même au point de départ après un détour d'environ vingt-cinq mètres.

— Les cloisons ! s'exclama Darcel. Ce sont trois bandes de Moebius soudées les unes aux autres! Cela devient passionnant, mon vieux, et regarde!

Son doigt désignait un entrelacs de formes géométriques et d'arabesques d'apparence décorative sillonnant les murs de couleurs. Il

se perdit dans des commentaires techniques où Laurent ne put pêcher que quelques mots intelligibles.

Enfin, Darcel s'assit à même le sol, tira un calepin et commença d'y tracer des plans compliqués. A mesure, il donnait chaque feuille couverte d'hiéroglyphes à son ami, qui les photographiait une par une.

— Tu as trouvé leur truc? s'informa Laurent. Darcel haussa les épaules :

— Non, ne dis pas de bêtises. Mais tout cela me donne des ébauches d'idées. Avec l'aide de nos bureaux scientifiques, il n'est pas impossible d'en tirer quelque chose. Je crois que nous sommes ici dans la machine même. Je m'étonne qu'ils n'aient pas saboté davantage leurs installations. Sans doute ont-ils jugé très improbable que nous y fassions une visite. Ou peut-être nous croient-ils trop bêtes pour y comprendre quoi que ce soit.

Tout en parlant, Darcel caressait de la main la paroi gauche. Son doigt s'arrêta au milieu de la cloison, bloqué par une petite fente qu'il n'avait pas encore remarquée.

Il fronça les sourcils et laissa glisser son doigt le long de la fente. Laurent s'énerva :

— Qu'est-ce que tu fais?

— J'ai trouvé une espèce de rainure longitudinale et je me demande...

Il approcha sa lampe et poursuivit :

— C'est une espèce de glissière qui donne sur un tube. Glissière et tube sont parallèles. Il faut voir ça de plus près.

Il arpenta la galerie en laissant glisser son doigt sur la cloison, sans perdre contact avec la rainure. Peu à peu, la paroi gauche se tordait, montait, devenait plafond tandis que le sol prenait sa place et devenait paroi gauche. Puis elle obliquait longuement vers la droite et redescendait de l'autre côté tandis que...

— Tonnerre! jura Darcel.

— Quoi?

— Tu ne remarques rien? Es-tu d'accord avec moi : les trois parois sont respectivement peintes en bleu, jaune et rouge, n'est-ce pas?

— Oui, et alors?

— Ce n'est pas vrai, mon vieux! J'avoue que l'effet est trompeur, mais chaque paroi passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. En fixant mon attention sur celle-ci, je la vois se dégrader peu à peu du vert au jaune. Regarde au virage devant toi, elle devient orange. Suivons encore un peu.

Ils avancèrent.

Et maintenant elle est rouge! triompha Darcel. Tandis que les autres ont suivi une gradation similaire, mais décalée d'un tiers sur la bande spectrale classique...

— Arrête, dit Laurent, tu me casses la tête avec ton charabia. J'ai

compris, de toute façon.

-i* C'est facile à comprendre.

— Je ne trouve pas. Je me trouve très intelligent.

— A tout endroit du couloir, précisa Darcel, la fusion des teintes de chaque cloison donnerait de la lumière blanche. Chaque paroi n'est pas peinte en une teinte, mais constitue une bande de Moebius passant par toutes les couleurs du spectre. Compris?

— Et alors?

— Alors, rien. Je suppose que cela est très important, mais je ne sais pas pourquoi. Suivons encore la rainure.

Laurent poussa un léger cri.

— Hé! Il y a une autre rainure au milieu de cette cloison et...

Il regarda le plafond en ajoutant.

— Et une autre là-haut.

— J'ai mieux, exulta Darcel. Il y a dans mon tube une petite bille de métal avec un bout de chaîne brisée qui coulisse dans la rainure. Je suis sûr que nous trouverons la même chose dans les autres tubes ! Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les trois billes suivent la même route, cette rainure est unique sur tout le circuit et...

*

Une heure plus tard, après avoir abruti Laurent de théories échevelées, Darcel avait fixé un fil de fer à chaque bille de métal. Les trois fils se rejoignaient à mi-hauteur de la galerie et s'attachaient à la lampe de l'ingénieur, sacrifiée pour l'expérience. La lampe ressemblait à une araignée lumineuse au milieu d'une toile très schématique.

— Je suis sûr, disait Darcel qu'il y a un moyen de faire courir les boules dans les tubes. Il doit exister un champ magnétique quelconque qui les force à démarrer très vite.

Sous le regard incompetent de Laurent, il tâtonna longtemps, raccommoda des fils, poussa des grognements de déception, des cris de triomphe, frappa du pied, se prit la tête à deux mains. Toute sa comédie se termina par une cabriole de joie. Il expliqua sa découverte à Laurent, mais celui-ci n'y comprit absolument rien et, pratique, lui enjoignit de « faire marcher son truc ».

Ils sortirent de la galerie, Darcel toucha un fil avec un tournevis et la lampe fut entraînée comme un éclair dans une ronde folle. Elle passa deux fois devant eux et soudain, il y eut une espèce d'explosion.

Les trois fils pendaient, cassés net là où ils s'étaient attachés à la lampe. Mais la lampe, elle, avait disparu. Ils la cherchèrent partout, supposant qu'elle avait pu se détacher et tomber sur le sol. Rien!

— Où peut-elle bien être, à ton avis? demanda Laurent.

Les yeux de Darcel brillaient d'excitation. Il répondit :

— Dans le sub-espace! Et je ne te conseille pas de parcourir plusieurs fois de suite la galerie au pas gymnastique, tu

disparaîtrais comme elle, je pense.

Un frisson voyagea le long de la colonne vertébrale de Laurent.

— Allons-nous-en d'ici, dit-il d'un ton qui fit rire Darcel aux éclats.

Une demi-heure plus tard, ils sortaient sans incidents du Triangle et reprenaient le chemin du camp.

DEUXIÈME PARTIE

I

Après son méandre de deux cents kilomètres autour des savanes, le Fleuve-Dieu coulait droit vers l'est. Là, le courant était d'une puissance majestueuse et lente. On eût pu croire que le fleuve se composait un maintien avant d'entrer en terre civilisée, quoique la vie moderne des côtes fût encore loin.

Pourtant, une agglomération commençant à ressembler à une bourgade policée se postait au bord de l'eau. La petite ville avait un nom difficile à prononcer : Zaresst-zech-lé, nom qui venait sans doute de la fusion de plusieurs villages en un seul. On simplifiait ordinairement en Zaress ou encore Zaress-lé.

Zaress, c'était encore des paillotes sur pilotis et des silos en forme de bilboquets, mais aussi quelques bâtiments en dur alignés au bord d'avenues rectilignes.

Laurent et Darcel y arrivèrent un jour de marché.

Depuis plusieurs jours déjà, ils descendaient paresseusement le fleuve. Ils avaient acquis un radeau à paillote centrale et bordage circulaire. Bercés par les ondoyants caprices du courant, ils voyageaient en touristes parmi les îles sableuses encombrant le cours moyen, au milieu d'une flore et d'une faune extraordinaires.

Le fleuve semblait leur faire les honneurs de la région en ouvrant devant eux un chemin bleuâtre et doré parmi les jungles. A chaque détour, il paraissait écarter un lourd rideau de feuillage pour leur révéler un nouvel aspect du pays.

Ils voyaient, dans un jaillissement d'écume, des troupeaux s'enfuir à leur approche, tandis que Zinn et les porteurs frappaient l'eau à coups de perche et poussaient des cris pour accélérer leur déroute.

— Pourquoi? demandaient les deux hommes.

— Parce que c'est méchant.

Ils voyaient de grandes corolles bariolées se pencher de la rive sur les eaux et faire des bruits de baisers à la surface, jusqu'à provoquer la curiosité d'un poisson qui se laissait gober par la plante.

Ils virent des serpents ailés sauter d'un bond d'une île à l'autre, des batraciens souffler dans la vase et créer des myriades de bulles irisées qui montaient parmi les branches.

Et puis, les villages se firent plus nombreux au bord des criques, les pirogues plus serrées sur les plages. De plus en plus souvent, des chants de payageurs, des tam-tams ou des odeurs de graisse frite les

accueillaient au sortir d'un méandre.

Et puis ce fut Zaresstzech-lé, à cheval sur sa lagune souillée de débris flottants, d'écorces de pastèques et de taches de mazout. Des radeaux indigènes chargés de vannerie, de terres cuites et de sucre d'écorce, voisinaient avec un bateau à aubes qui faisait teuf-teuf à la limite des eaux navigables.

La bourgade retentissait de mille cris et des cent dialectes du Cours Moyen, elle vibrait de bruits étranges : clochettes des totems, tintement des forges, cahots des charrettes à roues de pierre, enchères des marchands de sucre. Elle vibrait de mouches bourdonnantes.

Zaress-lé luisait de soleil, de crasse et de gaieté pimpante au bord du Fleuve-Dieu.

:

*

L'arrivée des deux hommes et de leur suite passa presque inaperçue.

Ils traversèrent la foule de Zarkassiens qui jacassaient autour du port parmi leurs éventaires, enfilèrent l'avenue principale et atteignirent l'un des deux hôtels de la ville, bâtisse en planches sur pilotis de ciment.

A leur entrée, le patron se précipita et leur fit cent courbettes. C'était un gros Zarkassien dont le bec-de-lièvre laissait voir une incisive ébréchée.

Laurent s'informa du prix des chambres.

— Soixante lunes pour la nuit, m'sieur. Conscient d'être estampé, mais voyageant aux frais de la princesse, Laurent paya deux nuits d'avance sans discuter. Il tendit un gros billet à l'hôtelier qui fit la grimace.

— Hi! lança-t-il, le m'sieur arrive de l'autre côté des montagnes, je vois. Cet argent n'a pas cours ici. Le m'sieur veut-il que j'aille le changer à la banque?

— C'est ça, dit Laurent sortant une liasse de sa ceinture, et pendant que vous y serez, changez-moi aussi tout ça.

L'hôtelier subtilisa les billets et invita les deux hommes à le suivre vers les chambres.

Ils entrèrent dans une vaste pièce rectangulaire, éclairée par une dizaine de fenêtres donnant sur l'avenue. Sous chaque fenêtre était posé un matelas à même le plancher poussiéreux.

— Et voilà, dit le Zarkassien, que les m'sieurs s'installent où ils veulent, mais qu'ils n'ouvrent pas les fenêtres dans la matinée. Le marché fait trop de poussière.

— Pardon, dit Laurent, je pensais que nous aurions droit à une chambre et non à un bout de chambrée.

Le Zarkassien leva des bras consternés.

— Le m'sieur veut dire une chambre particulière. Je n'avais pas compris. Les m'sieurs seront satisfaits, ajouta-t-il en s'éclipsant.

Il revint porteur d'un tas d'étoffes, d'un marteau et de clous.

Avec une rapidité surprenante, il cloua des tentures aux poutres du plafond, isolant ainsi deux matelas du reste de la chambrée.

— Et voilà, fit-il encore, mais les chambres particulières sont plus chères. Je devrai retenir vingt lunes de plus sur le billet du m'sieur.

Il s'inclina et sortit en ajoutant :

— Pour la toilette, c'est à gauche au bout du couloir. Et voilà!

— Et voilà, singea Laurent d'une voix pleurarde. Il y a longtemps que nous n'avions vu des Zarkassiens habillés. Ils ont la manie de se boudiner dans des vêtements terriens; c'est grotesque.

Assis sur son matelas, Darcel retirait ses bottes.

— Heureusement, nous n'avons pas trop marché ces jours derniers, fit-il. C'est un peu lourd, la ferraille de Triangle.

Il agita ses bottes, qui émirent un bruit de vaisselle cassée. Laurent souleva une tenture.

— Je descends m'occuper des caisses, dit-il. Et je me débarrasse des porteurs.

Il traversa la salle commune où des indigènes mal fagotés buvaient dans des gobelets de bois, et descendit les marches menant à l'avenue.

Il distribua des billets aux indigènes en ajoutant une prime généreuse à la somme promise au départ. Puis il désigna une caisse.

— Zinn, dit-il. Tu monteras cette caisse dans la chambre, je la garde. Tu feras envoyer toutes les autres à la légation terrienne de la Capitale.

— Oui, m'sieur.

Ils étaient au bas de l'escalier et Laurent vit revenir le patron de l'hôtel.

— Je viens de la banque, m'sieur, voici la monnaie de votre billet et l'autre somme changée en argent du pays.

— Bon sang! dit Laurent. Il rappela les porteurs.

— Hé, vous autres, venez un peu ici!

Il corrigea son oubli et remplaça l'argent qu'il leur avait donné la première fois. Il les regarda partir un par un, peiné et attendri, songeant qu'ils allaient croquer en huit jours cette petite fortune, au jeu et à la boisson, pour rentrer aussi pauvres qu'avant de l'autre côté des montagnes.

« Sauf Gozo, pensa-t-il. Mais au fait!... »

Il s'apercevait brusquement qu'il n'avait pas payé celui-là. Il ne l'avait pas même vu depuis leur arrivée à l'hôtel.

— Où est Gozo? demanda-t-il à Zinn.

— Je ne sais pas, m'sieur Laurent.

— Tu ne l'as pas vu partir?

— Non... Ah! si, je m'en souviens maintenant. Il a posé sa caisse et a continué tout droit vers la place. Il a dit qu'il reviendrait.

Laurent se pinça les lèvres.

— Bon, fit-il d'un air mi-figue mi-raisin.

Et comme Zinn semblait se demander pourquoi il faisait tant d'histoires pour une absence de dix minutes, Laurent ajouta :

— Fais ce que je t'ai dit, pour les caisses. Et il monta quatre à quatre retrouver Darcel. Celui-ci n'était plus sur son matelas. Seules, ses bottes paraissaient monter la garde dans la chambrette de tentures.

Laurent prit les bottes en jurant et courut vers les toilettes par le couloir. Un bruit d'eau courante filtrait de derrière une porte. Il appela :

— Darcel!

Le bruit d'eau s'arrêta. La porte s'ouvrit sur le visage de Darcel, blanchi de mousse de savon et clignant des yeux.

— Je prends une douche; qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a, siffla Laurent rageur, que tu laisses tes bottes et ce qu'elles contiennent à la portée des curieux.

— Oh! zut! fit Darcel. Enfin, puisque tu les as, l'incident est clos. Et puis, l'aventure s'achève, il me semble?

— Elle ne fait que commencer, dit Laurent, Gozo a disparu. Tiens, prends tes bottes. Je vais essayer de savoir ce qu'il fabrique.

Il laissa Darcel ses bottes à la main, passant par l'entrebâillement de la porte une tête de Père Noël surpris, avec la mousse blanche couvrant ses cheveux et sa barbe rouge.

-

Laurent dévala les marches une deuxième fois et faillit renverser Zinn qui montait avec une caisse sur l'épaule.

Puis il remonta vers la place nimbée de nuages de poussière, au bout de l'avenue. Il fendit la foule piaillante et bariolée parmi laquelle on voyait quelques Terriens en shorts. Il louvoya entre les éventaires posés à même le sol et les arbres où caquetaient des volailles pendues par les pattes. Des odeurs de cuir, de parfums lourds et de graisse cuite lui donnèrent envie d'éternuer.

Des enfants zarkassiens s'excitaient autour d'un meneur de chenilles-lions. Elles étaient deux, attelées à une voiture d'osier au bord du trottoir. Rien de commun avec les beaux spécimens des montagnes. Celles-ci, beaucoup plus petites, avaient la peau squameuse et l'air rachitique. Elles secouaient leur crinière pleine de mouches en mâchonnant tristement des feuilles mortes dans le caniveau.

Quelque part dans l'avenue, un marchand jouait du sifflet pour attirer les clients :

« Titutitutitu! »

Inconsciemment, Laurent trouva ironique et agaçante cette musique qui paraissait se moquer de lui toutes les deux minutes. Tâche malaisée au milieu de visages tous semblables, il cherchait Gozo. Il

espérait le reconnaître à sa nudité et à l'état d'achèvement de sa mue trimestrielle. Les Zarkassiens nus étaient assez rares en ville. La plupart cachaient leurs jambes dans des culottes arrivant tout droit des surplus de l'armée terrienne. Beaucoup portaient des chemises grande taille, mais boutonnées devant derrière, cette mode correspondant mieux à leur anatomie.

Laurent essaya de rattraper un indigène ressemblant à Gozo. Il le suivit à contrecœur dans un urinoir à l'odeur infecte, s'aperçut de sa méprise au dernier moment et ressortit aussitôt sous l'œil étonné de deux Zarkassiens qui entraient à leur tour.

Il arriva sur la place, où des attelages de daval étaient attachés aux fontaines publiques. Les daval, espèce d'autruches remplaçant les chevaux, sommeillaient la tête sous le ventre ou se cherchaient des poux sous les plumes.

Les yeux de Laurent firent rapidement le tour de la place. Pour mieux voir, il était monté sur un cageot de légumes. Il vit Gozo; cette fois, c'était bien lui!

Gozo entra chez le surû local, à la fois maire et chef-police de Zaress-lé. Laurent reconnut le bâtiment officiel à son aspect à peu près neuf et au blason municipal surmontant l'entrée. Il jura entre ses dents et alla rôder dans une petite rue sur laquelle paraissaient donner les fenêtres du surû, reconnaissables à leurs barreaux.

Il pensait pouvoir grimper au premier et redescendre derrière une porte d'où il aurait pu surprendre la conversation de Gozo avec le fonctionnaire. La petite rue était bien calme, mais une Zarkassienne était assise devant sa cahute, au bord du trottoir de bois.

Elle donnait le sein gauche à un bébé de couleur aubergine, aux gestes larvaires et mous. Son sein droit était obturé au bout par une espèce d'agrafe en bois ressemblant à une pince à linge.

La femelle jeta un regard indifférent à Laurent, puis elle changea l'agrafe de côté et s'en pinça le sein gauche. Libre, l'autre mamelle laissa goutter un liquide clair. Le bébé poussa un cri de chèvre qui s'arrêta net quand la mère lui mit le mamelon humide dans la bouche.

Laurent tourna le dos et revint à l'hôtel en passant par les ruelles.

Là, le tumulte de foire se fondait parmi les arbres des petits jardins. Ce quartier était un mélange hétéroclite de huttes sur pilotis et de maisons préfabriquées, badigeonnées de peintures naïves et rituelles pour écarter les esprits.

Laurent traversa un terrain vague où l'on avait tracé les divisions d'un futur lotissement avec des piquets numérotés. Des Zarkassiens étaient assis sur les panneaux couchés d'une maison démontable. Hostiles aux efforts trop soudains, ils paraissaient se préparer avec sérieux à une grande matinée de travail. Ils arboraient des mines sévères et pénétrées de la foi des bâtisseurs.

Laurent réprima un sourire et ne put s'empêcher de leur dire au passage :

— Prenez bien votre élan, les gars!

Ils ne parurent pas sentir l'ironie et le regardèrent s'éloigner avec des yeux ronds. L'un deux, occupé à se peler les orteils, n'avait même pas levé la tête. Laurent regretta aussitôt sa plaisanterie. Se faire remarquer le moins possible, telle serait désormais sa devise. Il pressa le pas et se replongea dans la foule anonyme de l'avenue par une rue transversale.

Il trouva Darcel tout propre, occupé à nettoyer la boue de ses bottes avec un grattoir.

-Mais, tu t'es rasé, ma parole !

-Oui, dit Darcel. Le port de la barbe n'est utile qu'en brousse, à cause des piqûres de moustiques. Laurent changea de sujet.

-J'ai vu Gozo entrer chez le surû, dit-il.

-Et alors ? Ça confirme mes suppositions, tout au plus. Que veux-tu qu'il nous fasse ?

-Je n'aime pas ça. Il peut faire un tas de choses, nous meure des bâtons dans les roues, nous empêcher de Rentrer dans la capitale.

Tout en parlant, il arrachait la double semelle de l'autre botte et retournait celle-ci sur son matelas ou se répandit la ferraille.

-Que fais-tu ? S'inquiéta l'ingénieur. Es-tu fou?

-Pas le moins du monde, déclara Laurent en tirant De la caisse son appareil photographique.

Il mitrailla de flashes les cent débris arrachés au Triangle. Il arracha la première botte des mains de Darcel et fit de même avec son contenu. Puis il sortit le film, le coupa avec l'ongle et l'introduisit entre les deux bandes de sa ceinture, avec les autres.

Il tira un bouton de la veste de Darcel.

Solide hein? dit Darcel. On devrait signer un accord commercial avec les Triangles; ils nous donneraient de leur fil pour recoudre nos boutons

_ Et tu leur donnerais quoi en échange ? fit Laurent.

Puis, sans attendre la réponse, il ajouta :

_ Les photos et les échantillons de fil suffiront. Je crois qu'il faut se débarrasser du reste.

— Tu es fou!

Sans voir l'indignation qui colorait brusquement les pommettes de Darcel. Laurent regardait par la fenêtre. Brusquement, il se pencha en avant, sortit un mouchoir de sa poche et rafla la ferraille. Il fit un nœud au mouchoir et eut à la main un petit paquet.

— Mais enfin, explosa Darcel, qu'est-ce qui te prend ?

Laurent lui saisit l'épaule et le fit tourner vers la fenêtre Du doigt, il

montra Gozo qui revenait vers 1 hôtel, accompagné d'un Zarkassien ventru affublé d'un uniforme à boutons dorés et d'une coiffure à bord métallique.

Ils étaient suivis par quatre indigènes également en uniforme, quoique marchant nu-pieds.

— Et ils sont armés! appuya Laurent. Tu aimes ça, toi? Ils viennent bel et bien pour nous... Ecoute, mon vieux, laisse-moi faire. Je te donne ma parole de ne pas jeter ton petit bazar ambulante. Je vais me débrouiller pour le cacher, c'est tout. Si on me demande, je suis aux douches. . ,

Il jeta un dernier coup d'œil au surû bedonnant qui postait deux gardes devant l'hôtel et en envoyait deux autres surveiller le derrière du bâtiment.

— Ho, ho! fit-il. Et il laissa Darcel.

:-

Il alla s'enfermer dans une cabine de douche et s'assit sur un tabouret de bois, comme un imbécile, avec son petit balluchon-mouchoir à la main.

Puis il se pencha en avant et guetta l'arrivée du fonctionnaire par le trou de la serrure.

Il reconnut la voix pleurarde de l'hôtelier, qui jurait sur son honneur d'honnête commerçant d'avoir toujours ignoré que les deux Terriens étaient recherchés par la police.

— Mais non, mais non, répondait une voix grinçante qui devait appartenir au surû. Ces deux m'sieurs ne sont pas « recherchés », comme tu dis. C'est seulement pour un petit contrôle.

Des bottes grincèrent et, par la serrure, Laurent vit passer le surû qui entra dans la chambre. Il prêta l'oreille et entendit Darcel.

— Tiens, un soldat!

_ Non, m'sieur, pas seulement un soldat. Je me présente : Surû Tzécha, de Zaresstzech-lé. En tant que représentants des autorités zarkassiennes, je vous souhaite la bienvenue dans ma ville, m'sieur...?

— Darcel.

— Enchanté... Mais je pensais que vous étiez deux. Où se trouve votre camarade?

_ H est aux douches, il reviendra dans un instant.

Laurent s'empessa de tirer la chaîne et fit un bond à l'idée qu'une pluie allait lui tomber sur le dos sans qu'il se fût déshabillé. Le bout de sa botte se prit dans une fente du caillebotis et il tomba le nez contre la porte, toujours avec son petit mouchoir à la main, tandis que la douche inondait son pantalon.

Il se sentit de plus en plus ridicule, et très inquiet pardessus le marché.

Du train dont allaient les choses, le surû allait taire fouiller les bagages et tout l'hôtel d'ici à dix minutes. Et ce séjour sous la douche ne pouvait pas durer des heures.

Laurent coupa la douche un instant et monta sur le tabouret pour regarder dehors par une lucarne haut placée. Il vit une cour avec un gros arbre à fleurs rouges.

Aller cacher le paquet dans l'arbre? Il évalua les dimensions de la lucarne et pensa qu'il ne passerait jamais par l'étroite ouverture.

Il redescendit du tabouret et remplaça son œil à la serrure. Et il sut brusquement ce qu'il fallait faire! Au mur du couloir était pendue une petite panoplie de sauvage Zarkassien, une tenue complète de danse de guerre, avec l'arc et les flèches, la corde à boules siffleuses et les bracelets de plumes. Cette décoration folklorique faisait une tache bariolée à mi-chemin entre les douches et l'entrée de la chambre.

Laurent ouvrit doucement la porte et marcha sur la pointe des pieds vers la panoplie. Il entendait la voix aigre du surû s'adressant à Darcel

:

— Ces papiers sont officiels, m'sieur, je sais bien, mais ils ne vous

autorisaient pas à descendre le Fleuve-Dieu. Je suis très ennuyé, croyez-le, mais je suis l'esclave de règlements d'une étroitesse telle...

A l'écoute de ce pathos de néo-civilisé, Laurent faillit grincer des dents. Il préférait la simplicité de Zinn et des porteurs. Il n'écoula plus, convaincu que le surû, sans se montrer franchement hostile, cherchait à entraver leur voyage par tous les moyens.

Il décrocha l'arc et les flèches de la panoplie et retourna s'enfermer dans les toilettes.

Rapide, il déchira un pan de sa chemise avec ses dents, en fit une cordelette imparfaite, mais suffisante pour ce qu'il méditait. Il déchira aussi le mouchoir et fit quatre petits paquets au lieu d'un. Puis il ligota chaque paquet à une flèche.

Il mit les flèches dans sa poche, sauf une, et remonta sur le tabouret. Devant ses yeux, à dix mètres, l'arbre aux fleurs rouges offrait la vaste surface d'une grosse branche.

« Jeu d'enfant! » pensa Laurent en bandant son arc.

Il visa soigneusement et lâcha la corde. Top!... La flèche se piqua sans difficulté dans l'écorce. Il agit de même avec deux autres flèches. Mais il fut plus embarrassé pour la dernière, car il ne restait plus de place sur la portion de branche visible.

Laurent jeta son dévolu sur une autre branche, plus mince et située plus haut. S'il la manquait, la dernière flèche décrirait une courbe harmonieuse au-dessus de l'arbre et irait se piquer dans une pyramide de pastèques de l'avenue ou dans la fesse d'un marchand... Très gênant!

Il respira bien à fond en essuyant sur son pantalon la sueur qui lui mouillait les doigts. Puis il tira, sans trop attendre, en pensant que le mieux était l'ennemi du bien. La flèche fit un « toc » rassurant dans la branche.

Laurent regarda avec satisfaction les quatre petits paquets de ferraille précieuse s'agiter dans la brise. Un œil non averti n'aurait rien distingué au milieu du feuillage et des taches de soleil.

3

En slip, avec ses vêtements sales sur le bras, Laurent revint vers la chambre en passant une serviette dans ses cheveux trempés. Il sifflotait.

En entrant, il cria :

_ Dis donc, Darcel, où as-tu mis les ciseaux? Je vais me couper la barbe.

En soulevant la tenture, il tomba nez à nez avec l'officiel Zarkassien et simula une totale surprise.

Darcel fit les présentations :

— Laurent, mon compagnon; Surû Tzécha, surû de Zaresstzech-lé... Il paraît que nos papiers ne sont pas en règle.

— Pas possible!

Le surû s'éclaircit la gorge et bomba le torse.

— M'sieurs, dit-il, je suis obligé de vous garder ici avant d'avoir reçu des instructions à votre sujet. De plus, je vais faire fouiller vos bagages et vous demander de me remettre vos armes. En ville, elles ne vous seraient d'aucune utilité. Ne sortez pas de l'hôtel, les issues sont gardées par mes hommes. L'hôtelier vous donnera tout ce que vous pouvez désirer pendant votre claustration, que j'espère provisoire.

Il prit les deux carabines pendues à un clou planté dans le mur.

Laurent le regardait dans les yeux, la bouche ouverte, parfaite statue de la bonne foi douloureusement stupéfaite.

Gêné, le policier fuit son regard et salua en se traçant un cercle avec le pouce à la hauteur du nombril. Laurent, comme s'il s'agissait d'un salut courant dans son pays, lui fit un pied de nez avec un sérieux insoupçonnable. Le surû parut flatté; il tourna les talons et l'on entendit ses bottes grincer rythmiquement vers la salle commune, puis dans l'escalier de sortie.

Laurent se laissa tomber assis sur son matelas; il rit.

— Et voilà! dit-il.

— La ferraille? s'inquiéta Darcel.

— Ne te fais pas de mauvais sang. Elle est accrochée dans l'arbre de la cour.

Un brouhaha couvrit les bruits du marché, dans l'avenue. Laurent alla jeter un regard dehors et dit :

— Regarde ça.

Darcel le rejoignit devant la fenêtre. Les sentinelles à chapeau de métal n'avaient pas bougé. Mais une dizaine d'autres policiers entraient dans l'hôtel, soulevant les murmures excités de la foule.

Peu après, la chambre grouillait d'uniformes. Les Zarkassiens ouvrirent tous les matelas sous les yeux désolés de l'hôtelier. Ils fouillèrent méticuleusement les deux Terriens, sans soupçonner la ceinture de Laurent et le fil qui tenait les boutons de Darcel. Ils répandirent sur le sol le contenu de la dernière caisse et s'emparèrent d'à peu près tout, ne laissant que des vêtements et des objets de toilette.

Ainsi les Terriens virent-ils s'enfuir l'appareil photographique désormais inutile et divers instruments de géologie dont ils n'avaient jamais connu l'usage exact. Et ce pillage ne leur fit aucune peine.

∴

Tard dans la nuit, Laurent toucha l'épaule de Darcel. Il lui dit dans l'oreille :

— Le garde qui est à la porte de la chambre a grande envie de dormir. Cet esclave du devoir me fait pitié. Je vais l'aider; ne bouge pas.

Laurent souleva la tenture et jeta un regard vers l'autre angle de la pièce. Là, éclairé par un rayon venu du couloir, sommeillait le seul

client de l'hôtel. On l'entendait ronfler et il avait la tête tournée contre le mur.

Laurent marcha nu-pieds vers le couloir. Assis par terre, juste sous la lumière de l'unique ampoule, le garde avait la tête inclinée sur l'épaule. Le bord de son chapeau de fer lui laissait le visage dans l'ombre. Dormait-il? En tout cas, il ne réagit pas à l'approche de Laurent.

Le Terrien connaissait les centres nerveux très fragiles de l'anatomie Zarkassienne. Il regarda le policier sous le nez, s'aperçut qu'il dormait pour de bon et décida de renforcer son sommeil. Il passa lentement la main sous le large bord du chapeau et envoya une pichenette énergique entre les deux yeux du dormeur. Celui-ci s'écroula d'un seul coup sur le côté, raide comme un piquet. Laurent n'eut que le temps de retenir au passage le chapeau, qui eût provoqué un tintamarre métallique sur le plancher.

Rassuré de ce côté, il revint sur ses pas et traversa toute la chambre. Il se pencha sur le client ronfleur et lui infligea le même traitement. Les ronflements s'arrêtèrent net sur un hoquet.

Les deux Zarkassiens avaient leur compte pour plusieurs heures et sortiraient de leur syncope sans rien se rappeler.

Il prit moins de précautions et revint à Darcel.

— Ils sont tous les deux dans le cirage, déclara-t-il. Je vais enfiler l'uniforme du garde et aller voir ce qui se passe chez le surû.

— Tu vas te faire plomber par les sentinelles de la rue.

— Je ne crois pas. Avec l'uniforme et le chapeau pour faire de l'ombre sur ma figure, ça devrait aller. Si j'adopte une démarche un peu éléphantine, ils me prendront pour l'un des leurs. Pendant ce temps-là, couche donc cet animal à ma place. On ne sait jamais.

Un quart d'heure plus tard, Laurent descendait lentement l'escalier.

Il avait bourré de papier le chapeau de métal pour qu'il ne lui tombe pas sur les yeux et s'était placé un coussin sur l'estomac pour imiter l'embonpoint du garde.

Il marcha dans l'ombre des pilotis et faillit heurter une barque sans doute échouée là depuis la saison des hautes eaux.

Il se colla contre un poteau de ciment et regarda dans l'avenue, éclairée par un lampadaire ancien. Il vit briller le chapeau métallique d'un garde. Celui-ci dormait assis sur le trottoir, adossé à la maison d'en face.

Laurent décida d'atteindre la place en prenant les petites rues. Il recula en silence et passa dans la cour où était planté le gros arbre aux fleurs rouges. Il traversa toute cette cour en diagonale et buta sur une palissade en planches.

Il trouva rapidement une planche à demi déclouée. Il la poussa doucement de l'épaule. Les clous grincèrent dans le bois en un

vacarme qui lui sembla assourdissant. Enfin, il réussit à écarter suffisamment l'obstacle et passa la tête par l'ouverture.

Il eut un choc au cœur en tombant nez à nez avec un policier zarkassien. Et il eut à peine le temps de se demander si le large bord de son chapeau faisait assez d'ombre sur son visage. Une lueur blafarde venait de l'avenue. Laurent cacha rapidement ses mains blanches derrière son dos, les mains zarkassiennes étant beaucoup plus fortes et caractéristiquement boudinées. Déjà, le policier lui adressait la parole, dans sa langue plaintive et nasale :

— Kéorshétwz...

Laurent comprenait à peu près. A la rigueur, il aurait pu mener une conversation dans cette langue, mais non sans révéler son imposture. Son accent terrien et ses fautes de syntaxe l'auraient vite trahi. Il décida de n'utiliser que des monosyllabes.

— Tu réparas la palissade? demandait le Zarkassien.

— Oui...

— Tu n'es pas resté là-haut?

— Non... Hum, hum!

L'autre le regarda de plus près, et Laurent baissa un peu le nez. Son « collègue » reprit :

— On dirait que tu as mal à la gorge.

— Oui, c'est ça.

— Tu fumes trop d'acaze, conclut le policier en s'éloignant.

Laurent faillit s'écrouler. Son soulagement fut presque douloureux. Il regarda le Zarkassien marcher paisiblement vers l'avenue en balançant son arme à bout de bras. Quand il le vit disparaître à l'angle de la palissade, il respira un bon coup et passa dans la ruelle.

Il courut sur la pointe des pieds à travers un terrain vague encombré de tas d'ordures, rattrapa une autre ruelle qui se dirigeait vers l'ouest en capricieux méandres.

Au bout d'un quart d'heure de marche, il s'inquiéta. Il aurait dû atteindre la place depuis longtemps.

La ruelle l'avait entraîné traîtreusement loin de son but. Il se sentit perdu et revint sur ses pas.

Son pied heurta une boîte de conserve qui rebondit sur le sol dans un bruit métallique. Suscité par ce bruit, le pleur d'un enfant s'envola d'une fenêtre. Et la fenêtre s'alluma, découpant un rectangle de lumière jaune dans la nuit.

Laurent se colla dans une encoignure. Il entendit des voix zarkassiennes se quereller à propos d'enfants qui ne dormaient pas. Il attendit un bon moment, et comme la querelle s'éternisait, il prit le risque de s'en aller dans la lumière venue de la fenêtre.

Il ne retrouva pas le terrain vague d'où il était parti et, une sueur d'inquiétude aux tempes, eut l'impression de tourner depuis des heures

dans le labyrinthe. La ville lui sembla beaucoup plus grande que de jour.

Il tomba brusquement sur un autre terrain vague encombré de panneaux démontables et reconnut l'endroit où il était passé le matin même en revenant de la place. Il le prit en sens inverse et fut devant le bâtiment de la police.

Une lueur brillait au rez-de-chaussée, derrière une fenêtre défendue par des barreaux. Laurent prêta l'oreille et n'entendit rien. Il s'assura d'un regard que la rue était bien déserte et, par les barreaux, grimpa au premier étage.

En équilibre périlleux sur une corniche, il fit tout le tour du bâtiment pour trouver une ouverture praticable. Il tomba enfin sur un œil-de-bœuf ouvert et entra dans la place. Il faillit perdre son chapeau dans cette gymnastique et l'enfonça d'un bon coup de poing sur son crâne.

Sans lumière, sans connaître les lieux, il risquait les pires catastrophes. Était-il dans un bureau? Dans une chambre occupée?

Se sachant tout près d'une sortie possible, il en profita pour risquer tout de suite une expérience. Il toussa, volontairement, d'une toux assez forte pour intriguer quiconque se fût trouvé dans la pièce même ou les pièces voisines, mais pas assez pour arriver aux oreilles des gens du dessous. Puis il attendit une bonne dizaine de minutes : calme plat! L'étage paraissait complètement désert!

Il avança alors prudemment les mains en avant, toucha un mur, la porte d'un placard, tourna, toutes ses facultés d'attention accumulées dans ses doigts, où le sens du toucher suppléait à la vue.

Il trouva une porte, reconnut un couloir en écartant les bras, se dirigea vers une lueur située à l'autre bout de ce couloir. La lueur venait du rez-de-chaussée.

Plus aveugle du tout cette fois, avec ses yeux habitués à la pénombre, il descendit lentement les marches. Il entendait nettement la conversation zarkassienne venue d'une pièce à droite. Il reconnaissait même la voix du surû.

Il se cacha sous l'escalier, au milieu d'un capharnaüm de chiffons et de balais en feuilles de palmier. Il écouta.

— Je ne peux tout de même pas les arrêter, pleurnichait le surû. Si l'ambassade terrienne élève des protestations, je serai le bouc émissaire du gouvernement.

La voix de l'interlocuteur parut à la fois nouvelle et familière à Laurent :

— Les Terriens auront à cœur de ne pas protester trop fort pour deux pauvres petits géologues, surû Tzécha. Et puis, en admettant que notre gouvernement juge utile de vous désavouer, vous n'aurez pas à vous en plaindre. Vous serez officiellement déplacé... pour un poste plus important; et cela, les Terriens ne le sauront pas.

On entendit marcher de long en large un bon moment. Puis, la voix reprit :

— Nous n'avons rien trouvé dans les caisses. Mais je suis convaincu qu'ils cachent quelque chose sur eux. Primo, ils ont changé d'itinéraire dans les Basses-Forêts : curieuse coïncidence. Secundo, ils ont demandé à Zinn de les mener droit sur le lieu de l'accident...

— Ils lui ont demandé ça? s'étonna le surû.

— Ne soyez pas idiot. Ils ne l'ont pas demandé directement et n'ont pas parlé des Triangles, bien sûr. Mais je constate que leur itinéraire a obliqué automatiquement dans cette direction. Enfin, tertio : j'ai dormi comme une brute la nuit même où nous avons bivouaqué à quelques kilomètres du point de chute. Tout cela par hasard, naturellement, mais je suspecte toujours une cascade de hasards. J'ai le sommeil ordinairement très léger. J'avais certainement été drogué et ils ont eu toute la nuit pour aller voir l'engin de près. Je trouvais déjà beaucoup de choses suspectes dans cette expédition. Mais, par recoupement, j'ai tout compris en lisant les journaux de ces derniers temps. J'ai vu la date de l'accident, le point de chute, j'ai consulté les cartes : tout concorde.

Dans l'ombre du recoin aux balais, Laurent plissa les yeux et siffla doucement entre ses dents. Il savait, maintenant, qui parlait ainsi.

« Gozo! » pensa-t-il.

— En conclusion, disait encore Gozo, vous allez carrément les arrêter pour ne pas avoir suivi l'itinéraire prévu sur leurs feuilles d'autorisation. Cela ne se fait jamais, je sais bien. Cela n'est justiciable que d'une simple remontrance. Mais, légalement, vous êtes couvert. Nous pourrions alors fouiller les moindres recoins de leurs vêtements, quitte à les relâcher deux heures plus tard avec de plates excuses. Nous les passerons aussi à la radio...

« Aïe! » se dit Laurent.

Il pensait à l'émetteur-récepteur caché dans son sinus maxillaire et ne se sentait pas fier.

— Vous avez bien le nécessaire au laboratoire? continuait Gozo.

— Mais pas du tout! tonna le surû. N'oubliez pas que je ne suis qu'un petit chef-police de campagne. La radio ! Vous êtes fou, ma parole. Nous sommes à Zaress-lé, mon cher!

— Enfin, quoi! Quelqu'un a bien la radio, dans cette ville!

— Oui, le doc Jaubert. C'est tout.

— Un Terrien?

— Certes.

— Je n'aime pas ça. Vous devriez le mettre à l'ombre lui aussi, afin qu'il ne détraque pas ses appareils.

— Y pensez-vous? Le doc Jaubert est une personnalité, ici. Cela ferait scandale.

— Alors, trouvez donc un moyen de l'attirer ailleurs demain matin, tandis que nous utiliserons son matériel en son absence. Je veux savoir ce que ses compatriotes ont dans le ventre. Les moyens ne doivent pas manquer.

Jugeant qu'il en savait assez, Laurent quitta précautionneusement sa cachette et remonta l'escalier. Il serra dans sa main la lampe qu'il avait décrochée.

En passant dans le bureau du premier étage, il chercha et trouva un répertoire sonore. Il forma sur le cadran le nom du docteur Jaubert et baissa le son. L'appareil susurra trois fois de suite :

« Docteur Jaubert, 83, avenue du Fleuve. »

Laurent coupa le contact et donna deux tours de cadran à l'envers pour brouiller la copie du dernier renseignement demandé. Il repassa par la fenêtre et sauta dans la rue en souplesse.

..-

L'avenue du Fleuve était la plus facile à trouver : celle qui menait du fleuve à la place, celle de l'hôtel.

Laurent tomba rapidement sur le numéro 83. C'était, à la pâle lueur des réverbères, une maison d'aspect assez neuf, précédée d'un jardinet à peine défendu par une clôture minuscule.

Il sauta la clôture et alla examiner la serrure magnétique de la porte. Il regretta de ne pas avoir sur lui la moindre pile de poche digne de ce nom. Il jeta un regard dégoûté sur la lampe de fabrication zarkassienne qu'il avait à la main. Le voltage n'en était pas suffisant pour ce qu'il eût voulu en faire. Il alla éprouver d'une poussée les fenêtres.

Par chance, la fenêtre de droite s'ouvrit. Elle avait simplement été poussée de l'intérieur. Laurent eut un sourire de satisfaction. Il enjamba l'appui et alluma sa lampe.

Il se vit dans un bureau cossu, avec, sur un mur, une grande carte de Zarkass faite avec des plumes d'oiseau bariolées. Sur un autre mur s'étalait tout un panneau de bois précieux où une coupe d'anatomie zarkassienne avait été minutieusement sculptée, avec la naïveté des anciens âges. Cette œuvre d'art avait dû coûter fort cher. Mais Laurent n'eut pas le loisir de l'admirer longtemps.

— Haut les mains! dit une voix ferme et douce dans son dos, tandis que la lumière s'allumait.

Il s'exécuta et tourna lentement la tête. Il vit la surprise se peindre sur le visage d'un homme aux traits jeunes sous ses cheveux grisonnants. Laurent parla le premier.

— Doc Jaubert? demanda-t-il avec aplomb. Le praticien se reprit peu à peu.

— Nom d'un chien, jura-t-il. Je croyais vous surprendre et c'est vous qui... Mais que faites-vous ici? Je vous ai pris pour un Zarkassien tout

d'abord. Qu'est-ce que ce travesti? Qui êtes-vous?

— Que de questions! persifla Laurent. Ecoutez, Doc, je m'excuse d'être entré sans vous demander la permission. Je n'ai pas de mauvais desseins, mais je suis très pressé...

Il regarda la petite arme noire que le médecin tenait toujours d'une main ferme et ajouta :

— Et nous gagnerions du temps si vous rentriez ce petit objet.

Le médecin plissa les lèvres.

— Soit, dit-il enfin, mais n'essayez pas de me jouer car j'ai d'excellents réflexes. Restez à l'autre bout de la pièce et expliquez-vous vite.

— Voudriez-vous aussi tirer les rideaux, Doc?

— Que d'exigences! Je vous autorise à le faire vous-même.

Laurent obéit de bonne grâce et alla s'asseoir.

— Voilà, dit-il. Je n'irai pas par quatre chemins. Demain, le surû va trouver un prétexte pour vous éloigner de chez vous. En votre absence, on va utiliser votre matériel pour radiographier deux Terriens à votre insu : moi et un ami.

— Quoi?

— Laissez-moi poursuivre, dit Laurent en étendant la main. Je suis un agent spécial et les autorités me suspectent, non sans raisons, d'exercer de coupables activités dans le secteur au bénéfice de la Terre. Je jouerai franc jeu avec vous car j'ai la preuve de votre totale indépendance d'esprit vis-à-vis des autorités : elles chercheront à vous éloigner dans la crainte que vous n'aidiez un compatriote. Je puis donc vous avouer qu'il est de la plus haute importance pour moi de ne pas être radiographié demain, j'ai un poste émetteur dans le sinus maxillaire droit.

Laurent plaida sa cause pendant quelques minutes devant le praticien muet comme une carpe. Peu à peu, les traits de celui-ci se coloraient d'amusement. Il finit par arrêter les confidences de Laurent.

— Ne m'en dites pas plus, j'ai compris. Vous pouvez compter sur moi. Mes appareils seront en panne demain et les jours suivants. Rien n'est plus facile que de griller « accidentellement » quelques petites choses et de gémir en attendant qu'on me livre les pièces de rechange.

Laurent regarda le médecin dans les yeux.

— Merci, Doc, et bonne nuit. Excusez-moi et comprenez bien qu'il valait mieux saboter moi-même vos appareils; je ne vous connaissais pas.

— Et vous ne me connaissez pas beaucoup plus, sourit le doc Jaubert. Et si je vous trahissais?

— Seul un fou trahirait ses frères de race. Mais si vous étiez fou, vous m'auriez déjà tiré dessus depuis vingt minutes. Enfin, je veux dire que vous auriez essayé, dit Laurent en sortant de sa poche l'arme qui l'avait menacé un peu plus tôt.

Crosse en avant, il la rendit en souriant au médecin. Celui-ci n'en croyait pas ses yeux.

— Comment avez-vous fait pour me la prendre sans éveiller mon attention?

— Bah! dit Laurent. On apprend ces petites choses-là dans des écoles spéciales. Au revoir, Doc!

Il revint par le chemin qu'il avait suivi la première fois, réussit à déjouer la vigilance des gardes et entra dans la cour par le trou de la palissade.

Là, il défit sa ceinture en murmurant :

— Bah ! mon pantalon tiendra bien avec une ficelle.

Il grimpa dans l'arbre et attacha la ceinture — qui contenait le film — à côté des sacs de précieuse ferraille.

Puis il remonta dans la chambre et trouva Darcel occupé à se mordre les poings d'impatience et d'inquiétude.

— Alors? demanda l'ingénieur.

— Aide-moi d'abord à enlever cet uniforme ridicule et à rhabiller le garde.

Ils rajustèrent tant bien que mal les frusques sur le Zarkassien endormi, et réinstallèrent celui-ci sur le palier. Il ne poussa pas un soupir et ronfla avec la régularité d'une machine.

Laurent s'allongea enfin et raconta les péripéties de sa petite sortie nocturne.

— Tout est en sûreté dans l'arbre, conclut-il, sauf les fils métalliques qui cousent tes boutons de veste. Mais je crois que cela passera complètement inaperçu. Ces fils ont-ils de l'importance?

— Seuls, aucune! Avec mes commentaires, beaucoup. J'ai mentalement pris note des endroits où ils étaient fixés dans le Triangle. Par exemple, je suis à peu près persuadé que le fil qui tient mon bouton supérieur gauche contient du cobalt et...

— Bon, bon! coupa Laurent. Ne te fatigue pas à m'expliquer des choses que, de toute façon, je ne comprendrai pas. Je ne retiens qu'une chose : ces fils sont très importants pour entrevoir certains secrets des Triangles, à condition de savoir où on les a pris. Est-ce bien ça?

— Exactement.

— Mais quelqu'un de non averti n'y prêterait aucune attention. C'est toujours ça?

Darcel approuva.

— Alors, dit Laurent en se retournant sur son matelas, nous pouvons dormir tranquilles. Demain, nous affronterons toutes les tracasseries du surû avec une conscience blanche et pure.

-:-

Le surû ne perdit pas de temps. Escorté de dix policiers en uniforme, il fit irruption dans la chambre avant l'aube.

— Que les m'sieurs veuillent bien m'excuser, dit-il avec une ferme politesse. Je viens d'apprendre qu'une épidémie se manifeste dans le Haut-Pays. Comme vous êtes arrivés par là, je suis obligé de vous faire examiner au plus vite; ceci dans l'intérêt de la communauté.

— Quelle épidémie? demanda Laurent.

Le surû parut ne pas entendre la question et s'absorba dans les paperasses de son portefeuille tandis que les deux hommes s'habillaient.

« Pas bête, songeait Laurent. Il ne nous arrête pas, il nous met sous surveillance médicale. Et il fait désinfecter nos vêtements, sans doute. Heureusement que j'ai accroché ma ceinture dans l'arbre. Mais pourvu qu'un gosse ne monte pas dans les branches en jouant à cache-cache ou à Dieu sait quoi. »

On les conduisit hors de l'hôtel. Au passage, Laurent remarqua l'air ahuri du garde du couloir. Celui-ci devait se demander pourquoi il se sentait aussi somnolent.

Bien encadrés par les policiers, ils remontèrent l'avenue jusqu'au numéro 83. Laurent s'y attendait. Il eut envie de regarder Darcel et se retint de justesse. L'ironie de son regard aurait peut-être mis la puce à l'oreille du surû.

Ils entrèrent chez le médecin, appelé sans doute au chevet d'un malade.

Le surû leur demanda de se déshabiller. Il fit placer Laurent derrière l'écran et mit lui-même le contact. L'écran resta opaque.

Devant la mine contrariée du policier, Laurent remercia intérieurement le docteur Jaubert d'avoir agi avec rapidité. Il s'offrit le luxe de demander :

— Quelque chose ne va pas, surû Tzécha?

Le fonctionnaire n'eut pas le temps de répondre. Une voix irritée se faisait entendre au-dehors, celle du docteur Jaubert. On perçut de timides excuses et des protestations. Il y eut du bruit dans le couloir et le médecin entra brusquement dans la pièce. Il feignit une grande indignation.

— Eh bien! Surû, dit-il d'un ton cinglant. Qu'est-ce que cette histoire? Vous profitez de mon absence pour vous introduire chez moi? Avez-vous un mandat?

Le surû balbutia :

_ Non, Doc, je... Un mandat ne signifierait rien, de toute façon, c'est moi-même qui les délivre pour tout le secteur.

— Que me racontez-vous là, Surû? Je suis un Terrien, c'est vrai à titre privé. Mais à titre officiel, je suis affecté à la Santé publique de toute la région. Et vous venez me parler de secteur! Quoique de race humaine, je suis un fonctionnaire zarkassien d'un grade supérieur au

vôtre. Pour perquisitionner chez moi...

— Ce n'était pas une perquisition, Doc. Une simple et très courte réquisition de votre matériel en votre absence et...

-De mieux en mieux! tonna le médecin. Pour cela, il vous fallait un papier signé de moi. Vous utilisez sans ma permission le matériel de l'Etat. Vous ajoutez à l'abus de pouvoir le dépassement de... Mais qui sont ces hommes?

Il désignait Laurent et Darcel. Le surû bredouilla de plus en plus. Il eut soudain l'air de ce qu'il était : un indigène à peine dégrossi sous un vernis de civilisation humaine.

-Eh bien! insista le docteur Jaubert, qui sont-ils ?

- On m'a signalé une épidémie dans le Haut-Pays...

Et ils en viennent, alors comme vous n'étiez pas là...

— Une épidémie de quoi?

Le Zarkassien frotta d'un air embarrassé ses gros doigts sur ses dents de rongeur :

— Attendez donc... C'est une maladie qui... Hum! j'ai laissé le papier officiel dans mon bureau.

- Et qu'espériez-vous donc voir à la radio si vous ne connaissez même pas le nom de la maladie, hein? Vous êtes devenu fou, Surû?

-La radio ne marche pas, nasilla le Zarkassien.

— Quoi?

La mine du praticien se fit menaçante. Il dit d'une voix douce et dangereuse :

- De deux choses l'une. Ou vous ne savez pas vous en servir, ou vous avez détraqué l'appareil. Vous y avez touché, n'est-ce pas?

Le fonctionnaire perdit tout à fait contenance. La peau de son visage se hérissa de papules verdâtres, façon zarkassienne de montrer une intense émotion.

Mais une autre voix s'éleva et tout le monde tourna la tête vers un indigène maigrelet : Gozo.

Celui-ci avait perdu son air de porteur abruti. Il avait revêtu une décente combinaison à boutonnage magnétique.

— Vous permettez? fit-il. J'ai mon mot à dire dans cette affaire.

Il s'exprimait sur un ton assuré, quoique conciliant.

— Je me présente. Mon nom est Gozo, agent extraordinaire de l'Etat. C'est sur mon ordre que le surû a agi. Pardonnez-nous, Doc. J'avoue que les choses ont pris une tournure désagréable à cause de moi. Mais à situation exceptionnelle, mesures exceptionnelles, n'est-ce pas? Je vais vous expliquer.

Il regarda le policier et dit :

— Surû-Tzécha, veuillez d'abord faire sortir vos hommes de cette

pièce.

Le policier fit un geste. Tous les uniformes disparurent dans le couloir et Gozo referma la porte. Il dit :

— Vous êtes médecin, Doc, mais vous ne pouvez pas connaître toutes les maladies qui régissent sur les planètes étrangères. Il en est une, tout à fait nouvelle, dont vos deux compatriotes sont menacés. Certains symptômes ne trompent pas.

— Je n'ai reçu aucune note officielle à ce sujet, dit le médecin. Avouez pourtant que je suis bien placé. Et peut-on connaître ces mystérieux symptômes?

Gozo branla la tête.

— Hélas non, même pas vous, Doc. L'Etat a ses raisons d'agir ainsi. Ne vous fâchez pas. Quoi qu'il en soit, ces deux hommes doivent subir un examen radioscopique.

— Gozo, est-ce possible! s'exclama Laurent jouant une totale surprise, tu parles comme un civilisé.

Le faux porteur lui lança un regard ironique et méfiant à la fois.

— Je vous serais obligé de ne plus me tutoyer, m'sieur Laurent.

Mais le médecin suivait son idée.

— C'est invraisemblable! clama-t-il. Quelles que soient les circonstances, vous deviez me mettre au courant le premier.

Tout en parlant, il vérifiait d'une main nerveuse le fonctionnement de l'appareil. Il jura, de très mauvaise foi :

— Par tous les satellites de Zarkass, le surû a trouvé moyen de griller les dix lampes! Du matériel d'Etat! Voyez : même les lampes de rechange ont grillé les unes après les autres ! Quand on n'est pas médecin, on se tient tranquille, Surû. Je vais faire un rapport.

Gozo essaya d'endiguer la colère du praticien :

— J'en fais mon affaire, Doc, et je vous conjure...

— Vous me conjurez de quoi? Montrez-moi un ordre officiel, c'est tout ce que je demande. Vous n'en avez pas sous la main? Tant pis pour vous. Je garde ces deux hommes chez moi. Je les mets en observation. Et n'oubliez tout de même pas que je suis citoyen terrien. Pour les reprendre sans ordre écrit, il vous faudra déclencher un incident diplomatique.

Il fut si violent, si tonitruant, qu'il ne laissa pas placer un mot à ses interlocuteurs et les mit à la porte au bout de dix minutes d'orageux discours.

i

Quand les Terriens furent enfin seuls, le docteur Jaubert ferma toutes les fenêtres et soupira :

— Enfin!

— Merci, Doc, dit Laurent.

Le médecin les enveloppa tous deux d'un regard bienveillant.

— Pas de quoi! J'en ai assez de Zarkass et des Zarkassiens. Je ne parle pas des pauvres indigènes, mais des officiels. Ma liberté se restreint un peu plus tous les jours. Depuis qu'ils sont soi-disant alliés aux Triangles, ils se prennent pour une race supérieure. Vous m'avez donné l'occasion de parler haut. Il y a longtemps que cela ne m'est arrivé. C'était bien agréable.

_ Et maintenant? dit Darcel. Ils auront certainement leur ordre écrit dans quelques jours. Qu'allons-nous faire d'ici là?

— Je vais vous faire sortir de Zaress-lé, dit Jaubert en lui envoyant une grande claque sur l'épaule. Il n'y a pas de temps à perdre.

Laurent se grattait le menton d'un air perplexe. — Dites-moi, Doc...

— Oui?

— Cette épidémie. Vous croyez que...? Le médecin éclata d'un grand rire.

— Rassurez-vous. Ma parole, ils ont presque réussi à vous convaincre. J'avoue moi-même avoir été ébranlé à un certain moment. Ce Gozo a un aplomb extraordinaire et de grands dons de comédien, mais son histoire est invraisemblable. D'ailleurs, je vais vous examiner à fond, pour la forme. Ensuite, il faudra se presser de trouver un moyen de partir d'ici avant qu'ils n'aient pris d'autres dispositions.

..-

Au bout d'une heure d'examen, de ponctions et de prises de sang, le médecin les rassura tout à fait.

— Vous n'avez absolument rien, dit-il. Je m'en doutais. Et maintenant j'ai une surprise pour vous.

— Agréable?

— Naturellement. Vous avez certainement remarqué que je suis collectionneur d'antiquités zarkassiennes. J'ai en ma possession quelque chose qui va vous causer un immense plaisir.

Il les entraîna dans une pièce où les murs étaient couverts de tapisseries et d'armes anciennes. Deux bahuts allongés portaient des sculptures bizarres. Le docteur débarrassa les meubles de ces étranges figurines. Sa main caressa le bois lisse et bariolé. Il demanda :

— Qu'est-ce que c'est, à votre avis?

— Je ne sais pas, dit Darcel. Un coffre. Jaubert tourna un regard interrogateur vers Laurent.

— Un... un bahut, répondit l'ingénieur.

— Non, messieurs, déclara le médecin en ouvrant le meuble d'un geste large. Ceci est un sarcophage. Un très vieux sarcophage de Zarkass.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, dit Laurent. Cela paraît très beau, mais qu'est-ce que nous allons en faire?

— Du sarcophage? Rien du tout, naturellement. Une bonne pirogue ferait mieux votre affaire, pour descendre le Fleuve-Dieu jusqu'à la côte. Mais, voyez-vous, ce sarcophage n'est pas vide. L'autre non plus,

d'ailleurs. Et c'est leur contenu qui va vous intéresser... Approchez, approchez!

Les deux hommes firent quelques pas en avant et sursautèrent. Un Zarkassien était allongé au fond du coffre grand ouvert. Ses yeux paraissaient fixer le plafond avec une férocité particulière.

— Rassurez-vous, il est mort, s'empessa d'avouer le praticien. Ses yeux sont en verre. C'est une momie. L'autre sarcophage contient sa femme, également momifiée, naturellement. Il s'agit du roi-sorcier des Plateaux-Rouges, Safass-Thin et de son épouse Ezlan. En avez-vous entendu parler?

— Vous avez bien dit Safass-Thin? Mais c'est le nom du volcan qui a failli nous exploser à la figure!

— C'est surtout le nom du roi dont vous avez la momie sous les yeux. Il a laissé un grand souvenir dans l'histoire de Zarkass. Il ne faut pas s'étonner que les indigènes aient donné son nom à quelques montagnes et à quelques sites grandioses. On le retrouve déformé en Safasst ou Siften dans certains toponymes. J'ai retrouvé un texte de la troisième dynastie qui prophétise : « Et quand le roi Sofsten jettera son cri mâle, après avoir dormi pendant des millénaires, sa voix fera surgir de lourds temples de verre... »

Darcel poussa un juron malsonnant et devint aussi rouge que sa chevelure :

— Excusez-moi, Doc. Mais ce texte est extraordinaire...

Et il raconta l'éruption du volcan et la géante poussée de colonnes d'obsidienne dont ils avaient été témoins. Les yeux du médecin brillaient d'intérêt. Il regretta :

— Quel dommage! Le poème que je viens de citer est très fragmentaire. Les parchemins que je possède se désagrègent, et j'ai bien du mal à les déchiffrer. Mais votre histoire de volcan est passionnante. Cela peut me servir de fil d'Ariane dans ce labyrinthe de mots sans suite où je me perds depuis des mois... « Et quand le roi Sofsten jettera son cri... » Evidemment, il y a identité entre le souverain et le volcan. Je ne pouvais imaginer cela. Des portes s'ouvrent... Vous ignoriez vraiment que Safass-Thin était un roi?

Darcel et Laurent se consultèrent du regard. Ils se sentaient ignares, comme de mauvais écoliers. Laurent branla la tête.

— Il ne faut pas en avoir honte, dit le médecin en se penchant avec passion sur la momie. Tout le monde ne peut pas avoir la marotte de l'archéologie zarkassienne. Regardez la beauté des tatouages, sur les bras et les jambes. Je les ai retrouvés tout seul, vous savez. Personne n'est au courant. J'ai là de quoi clouer le bec aux membres de la Société Culturelle qui prétendent que Safass-Thin n'a jamais existé. La pyramide se trouve exactement au centre des Plateaux-Rouges. Elle ressemble à n'importe quelle colline, mais je me suis basé sur les vieux

textes pour la reconnaître.

Darcel s'exclama soudain :

— Les mains ! Les mains et la tête de pierre émergeant du lac !

Le médecin sourit.

— Vous êtes passés par-là ! C'est assez hallucinant, n'est-ce pas ? Eh bien ! oui, ces îles sculptées sont des figurations de Safass-Thin. Car les statues sont presque entièrement cachées par l'eau, vous savez. Le niveau du lac a monté depuis les temps antiques.

i— Nous avons rencontré un archipel de trois mains, cela signifie-t-il quelque chose ?

— Le roi et son épouse sont côte à côte, les bras levés, tout simplement. Mais un bras a été cassé... Voyons l'autre sarcophage.

Et il leur montra la reine Ezlan, avec ses innombrables colliers et ses pinces de mamelles en argent ciselé. Impressionnés, les deux hommes ouvraient à peine la bouche. Mais Laurent retrouva sa langue le premier. Il dit d'une façon un peu cavalière :

— Et alors ?

— Alors ? sourit Jaubert. Laissez-moi d'abord vous faire un cours. Cela ne durera pas longtemps, mais asseyez-vous tout de même et écoutez-moi.

Surpris et attentifs, ils lui obéirent. Le médecin se jeta dans un fauteuil et croisa les jambes.

— A cette époque, les gens fortunés et les grands personnages pouvaient faire préparer leur momie de leur vivant.

Il laissa passer un petit silence, que Darcel rompit en soupirant.

— Je ne comprends rien à tout ça.

— Je m'explique : les Zarkassiens muent régulièrement, vous le savez ? Eh bien ! au lieu de s'arracher la peau comme les gens du commun, les nobles faisaient venir un spécialiste qui, par des pratiques aujourd'hui oubliées mais sans doute à base de massages spéciaux et de bains d'essences végétales, réussissait à les « déshabiller » de leur vieille peau sans la déchirer. Intéressant, n'est-ce pas ?

— Le reste n'était plus qu'une question d'empaillage et de maquillage ?

— Disons de bourrage, car la paille n'entrait pas dans leurs procédés. Les deux momies que je viens de vous montrer sont bourrées de feuilles de nénuphars, sans doute à cause de certaines propriétés balsamiques de ces plantes.

Laurent se pencha en avant.

— Je vais vous paraître impatient et vulgaire, Doc. Mais je vous demande pour la deuxième fois : et alors ?

— Vous ne devinez pas ? Pour des gens du service secret, vous manquez d'imagination, mes amis. Vous allez tout simplement vous déguiser en Zarkassiens à l'aide de ces vieilles peaux vides. J'ai déjà essayé ; c'est peut-être un peu sacrilège, mais nous n'avons pas à entrer

dans ces considérations.

La stupeur immobilisa les deux amis pendant une longue minute. Laurent dit enfin :

_ Mais, Doc, c'est une fortune que vous allez nous mettre sur le dos.

— Certes. Et j'espère que vous la porterez en bon état jusqu'à la capitale pour la confier à notre cher ambassadeur. Si les autorités zarkassiennes connaissaient l'existence de ces momies, elles me les prendraient immédiatement.

Laurent dit d'un air gêné :

_ Mettez-vous à leur place. Ces momies font partie de leur histoire. En somme, c'est un vol.

_ Où avez-vous la tête ! protesta le médecin. Les autorités me les prendraient pour les brûler, naturellement. On dirait que vous ignorez l'iconoclasie officielle. Les évolués cherchent à anéantir les racines des anciennes croyances. Vous allez sauver ces reliques, au contraire. Ce sont des pièces uniques.

— Uniques, dites-vous? Mais je pensais qu'un roi-sorcier faisait faire sa momie à chaque mue.

— Certes, mais il faisait brûler la précédente à chaque fois... La légende Safass-Thin est encore vivace dans l'esprit du menu peuple et des tribus montagnardes. Ils sont persuadés de son retour. Et cette résurrection ouvrirait une ère de grandeur pour toute leur civilisation. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de bien cacher les tatouages de vos membres. Imaginez un instant qu'un œil averti reconnaisse les signes rituels : on vous prendrait pour le fantôme de Safass-Thin.

La route poussiéreuse était longue de Zaress-lé à Tibor.

Les deux hommes chevauchaient des davalas, ces grands oiseaux coureurs. Affublés de l'épiderme des momies royales, ils ressemblaient tout à fait à un couple d'évolués zarkassiens en voyage d'agrément.

Les dépouilles s'étaient révélées un peu trop courtes pour la taille des Terriens. Il avait fallu couper le cuir aux genoux et laisser un large écart jusqu'à mi-cuisse. Mais ce jour était caché par les vêtements. Le médecin leur avait, d'autre part, confectionné une prothèse dentaire imitant les grandes incisives zarkassiennes. Quant aux orifices des paupières, la soudure imparfaite de leurs bords au visage des hommes était masquée par des lunettes noires.

Ces inconvénients avaient une contrepartie : la largeur et l'élasticité de l'épiderme zarkassien, qui leur avaient permis d'y ajuster des poches intérieures. Dans ces poches : la précieuse ferraille des Triangles et le document filmé, facilement récupérés dans les branches du gros arbre. Laurent tourna la tête vers son compagnon.

— Ma très chère et royale épouse n'est pas trop fatiguée? demanda-t-il en riant.

Darcel souffla de mauvaise humeur.

— Ta royale épouse te dit zut. Sa peau lui tient chaud et elle a le postérieur démoli par les soubresauts de sa monture.

— Tu vas me répéter que ça ne vaut pas une bonne chenille. Tu l'as dit en descendant des Plateaux, tu l'as ronchonné en naviguant sur noix d'acaze. Mais même si nous avions pu sauver la dernière, nous ne l'aurions pas amenée jusqu'ici. Le climat des Steppes ne leur convient pas.

— Je la regrette quand même.

— Un peu de patience, mon vieux, nous serons ce soir à Tibor. Nous prendrons une fusée directe pour la capitale.

Il rêva un instant avant d'ajouter :

— Ce n'est pas bête, de marcher sur Tibor. Prudent détour. Les autres aérodromes sont certainement surveillés à l'heure qu'il est. Je me vote des félicitations.

— Vantard et prétentieux! jugea Darcel. Comment nous aurais-tu tirés de là sans le doc Jaubert?

— Tu oublies que c'est moi qui ai pensé à le mettre dans le coup. Si je n'avais pas pris les devants, on nous aurait bel et bien radiographiés. J'aurais eu l'air intelligent, avec mon petit émetteur dans les trous de nez. Je revendique la réussite de cette évasion.

Darcel gémit à la secousse douloureuse provoquée par un bond capricieux de son daval. Il tira impatiemment sur les rênes et fit glousser la bête. Il clama :

— Et moi, maintenant, tu crois que j'ai l'air intelligent avec mes mamelles terminées par des pinces à linge !

— Petite coquette, tu aurais préféré garder les agrafes d'argent.

Darcel haussa les épaules. Il sentait la sueur lui couler de partout. Ses incisives trop longues lui entaillaient la lèvre et il bavait à l'intérieur de sa momie.

Désespérante et monotone, la route serpentait entre des palmes blanches de poussière. Plus loin, elle grimpait à l'assaut d'une colline pelée, parsemée de rocs jaunâtres. Laurent serra les rênes d'une seule main et sortit la carte. Il la consulta pendant deux minutes et la replia maladroitement, avec l'impression de porter des gants trop grands. Il la mit dans sa poche.

— Si nous marchons bien, nous serons à Tibor avant cinq heures, dit-il. Il faudra laisser souffler les daval à dix kilomètres d'ici. Il y a un point d'eau.

- :-

Ils atteignirent les faubourgs de Tibor avec un grand retard sur l'horaire prévu, après avoir traversé d'immenses vergers de pastèques et d'acazes.

Ils entrèrent dans la ville avec la nuit, à pied, en tirant derrière eux

leurs davals épuisés qui trébuchaient sur le dallage inégal des rues.

— Il faut nous débarrasser des bêtes, dit Laurent. En pleine ville, nous allons nous faire remarquer.

Déjà, de rares passants se retournaient sur les deux voyageurs couverts de poussière. Sur une placette déserte, au pavage usé par les siècles, ils trouvèrent une fontaine publique. Ils secouèrent leurs vêtements, se rincèrent les mains et le visage à l'eau fraîche et abandonnèrent les montures.

Tibor s'enorgueillissait d'un réseau de transports en commun calqué sur celui de la capitale. En atteignant les boulevards de ceinture, qui épousaient les contours d'anciennes fortifications, les Terriens trouvèrent rapidement une station de monorail.

— Evite de trop parler, recommanda Laurent. D'ailleurs, tu dois garder la réserve habituelle aux femelles, ma douce colombe.

A mi-voix, Darcel lui lança une injure tandis qu'ils se mêlaient à la foule qui attendait sur le quai.

Ils avaient tout à fait l'air d'un couple de Zarkassiens évolués. Seules, les lunettes noires détonnaient un peu étant donné l'heure tardive. Mais beaucoup d'évolués portaient des verres sans nécessité, par genre et pour imiter les Terriens. La chose n'était pas bien grave. Personne ne fit attention à eux, même pas les quelques compatriotes humains que l'on remarquait çà et là parmi les Zarkassiens.

La question du langage était plus délicate. Mais, dans les grands centres, beaucoup d'indigènes civilisés affectaient de parler la langue de la Terre ou du moins de s'exprimer en zarkassien avec une pointe d'accent terrien. Laurent résolut de ne pas utiliser certains mots, dont la prononciation eût été inimitable par un gosier humain. Il demanda deux billets d'un ton neutre, et l'employé les lui donna avec indifférence. Il respira.

La chose eût été plus difficile à Zaress-lé ou dans une agglomération plus proche des jungles, là où les évolués étaient plus rares.

Avec un certain sentiment d'irritation, ils montèrent dans un wagon zarkassien et virent les autres Terriens se masser dans une voiture réservée aux races étrangères.

« Nous n'avons jamais agi ainsi avec eux dans le passé, songeait Laurent. Ils prennent plaisir à nous humilier. S'ils se figurent que leurs « alliés » des Triangles accepteraient cette discrimination! »

Ils changèrent plusieurs fois de train au cours du voyage. Laurent demandait le moins de renseignements possible et déchiffrait lui-même les plans affichés aux bifurcations.

Ils traversèrent ainsi toute la ville. Le train enjamba des rues illuminées et les eaux d'argent du Fleuve-Dieu. Puis ils cahotèrent vers l'aérodrome, véritable petite cité satellite de Tibor, avec ses restaurants ouverts toute la nuit, ses magasins et ses pharmacies où

l'on vendait des râpes à épiderme et des pommades pour la mue.

Ils descendirent sur l'esplanade du terminus. Là, des enfants zarkassiens couverts de loques les assaillirent en leur proposant des paniers-repas, des journaux et des prospectus d'hôtel, dans un grand vacarme de voix criardes.

L'un d'eux prit Laurent par la manche et cria une phrase gutturale. Plus entreprenant que les autres, il insistait pour peindre en vert les mains de la « M'dame du M'sieur », le vert était la couleur à la mode dans les grandes villes. Il brandissait un petit nécessaire de peinture. Laurent se dégagea en protestant par monosyllabes. L'enfant s'enhardit alors et prit la main de Darcel.

Sans un mot, Darcel fit un mouvement en arrière, mais, déjà, le gamin s'exclamait dans sa langue :

— La M'dame à la peau molle. Elle va muer bientôt. Et il tirait de ses loques des flacons de pommades de marques différentes.

— Laisse-nous! s'exclama Laurent exaspéré. Et il entraîna Darcel vers les guichets.

Là, il eut des sueurs froides en voyant des policiers faire les cent pas et arrêter tous les Terriens pour vérifier leurs papiers. Il se contraignit à aborder un officier galonné :

— Que se passe-t-il?

L'officier lui jeta le regard morne de celui qui fait son service sans chercher à en comprendre les raisons.

— Les ordres ! répondit-il. On recherche deux Terriens qui auraient une maladie contagieuse... Mais demandez vos billets et circulez. Vous embouteillez le passage.

Laurent prit ses billets et fit signe à Darcel de le suivre vers l'aire des départs.

— Ils n'ont pas perdu de temps, dit-il entre ses dents.

Au bout du long quai encombré de wagonnets et de groupes de voyageurs se dressait la fusée. Pointée vers le ciel noir, elle scintillait sous les feux des projecteurs.

:-

Dans la fusée, Laurent s'enfonça aux côtés de Darcel dans les profondeurs confortables de son fauteuil. Il souffla :

— J'ai un coup de fatigue terrible. Je vais dormir en attendant le départ.

Il sombra presque aussitôt dans le sommeil. Un songe lui vint.

Il se vit debout sur une immensité plate et luminescente. Comme la première fois, un sombre fantôme lui apparut, un fantôme aux yeux de lumière et aux membres bracelés d'or. Cette fois, il le reconnut et murmura :

— Safass-Thin.

La silhouette inclina la tête avec lenteur. Sa bouche d'ombre parla, de

cette voix sourde et ample à la fois que Laurent avait déjà entendue. Elle dit :

— Nos routes devaient se croiser, Homme de la Terre. Et maintenant, te voilà dans ma peau.

Blasé par sa première rencontre avec le roi, Laurent se permit un sourire :

— C'est vrai, Safass-Thin, j'ai emprunté ta momie. Mais puisque tu parais ne rien ignorer, tu dois savoir que c'est dans une intention louable.

— Je sais, dit le roi en lui posant les mains sur les épaules.

A ce contact, Laurent éprouva un choc fantastique, comme si son corps était parcouru par des milliers de volts. Il se sentit tourner dans un espace à cent dimensions, vit des foudres multicolores, des danses de flammes, des explosions de comètes, des galaxies fuyantes et des rondes d'astres en feu.

Puis il tomba dans le noir, plus bas, toujours plus bas, dans un gouffre sans fond.

Il s'éveilla dans les bras de Darcel qui lui soufflait à l'oreille :

— Eh bien, mon vieux?

— Quoi, quoi? fit Laurent égaré.

Il s'aperçut que les autres voyageurs l'observaient et repoussa Darcel. Il demanda à voix basse :

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que j'ai fait?

— Tu as gémi et tu t'es tassé sur toi-même comme si tu mourais subitement. Tu es malade?

Laurent secoua lentement la tête.

— Non, non. J'ai fait un cauchemar extraordinaire. J'ai rêvé que...

Il fronça les sourcils, secoua encore la tête et avoua, très sincère :

— Je ne peux plus me rappeler.

La sonnerie du départ retentit et tous les voyageurs s'absorbèrent à vérifier les attaches de leur ceinture. La fusée atteindrait la capitale en dix minutes.

TROISIÈME PARTIE

1

La Capitale avait quelque chose d'énorme. Deux civilisations s'y accouplaient en monstrueux contrastes.

La vue se perdait dans les hauteurs, entre les buildings de verre et d'acier reliés par l'entrelacs des ponts et des chaussées géantes. Des tours de plastique voisinaient avec les temples d'or de l'ancienne religion zarkassienne. Les phares-toupies trônaient au milieu d'énormes arbres-villages, où des pêcheurs zarkassiens nichaient encore comme des oiseaux.

Dans les rues basses, près des ports, les attelages de davalis tintinnabulaient à côté des autos à glissoir, et les trottoirs roulants

passaient entre les tas de fumier.

Dans les faubourgs lacustres de l'est, les chenaux et les lagunes portaient encore des radeaux à voile qui gênaient le passage des hydro-tanks de la police; et des chants de payeurs faisaient écho aux coups de gueule des sirènes. Dans l'eau sale dansaient des noix d'acaze et des boîtes de conserves bariolées, au milieu des moires vomies par les usines et souillées par les détritiques de marchés indigènes. Et d'anachroniques moulins à vent tournaient encore à l'ombre des cheminées de la Grande Centrale.

Au cœur de la ville, toute la cité mugissait, sifflait, ululait dans un bruit de foules en délire et de machines, de cris animaux et de recommandations bilingues éruptées par les diffuseurs des carrefours. Tout cela dans la lumière multicolore des publicités, qui tâchait de rouge, de bleu ou de jaune ici le visage d'un mendiant dévoré de lèpre noire, là le sourire éclatant d'une femme de diplomate terrien, plus loin les traits convulsés d'un bateleur cracheur de flammes ou bien l'expression hermétique de deux policiers à visière métallique.

Les deux Terriens déguisés plongèrent dans les remous de cette Babel. Plus anonymes désormais que dans les jungles du Haut-Pays, ils hélèrent un taxi, qui les emporta dans un réseau de tunnels gigantesques.

Là, pas de voitures à roues de pierre ni de charrettes à daval. Les autos glissaient silencieusement dans la lumière froide des lampadaires à cristal. Mais, de temps à autre, on entendait de sourds grondements, sans bien savoir s'ils étaient émis par les rames de métro ou par les eaux souterraines du Fleuve-Dieu.

— Au Square Central! commanda Laurent.

Le chauffeur indigène inclina la tête et donna un coup de volant vers un embranchement à droite. Le taxi commença de gravir une rampe en hélice jalonnée de feux bleuâtres.

Il surgit à trois cents mètres au-dessus du sol et franchit un pont vertigineux qui enjambait la ville basse, ses crasses et ses bijoux d'architecture ancienne. Par bouffées, le vent tiède portait des odeurs de pourriture ou d'antiseptique.

Ils montèrent encore sous les mille regards lumineux des buildings, abordèrent à toute vitesse la spirale ceignant l'une des Quatre-Tours, qui portaient comme sur un plateau carré les deux mille hectares de jardin du Square Central, à six cents mètres de hauteur.

Ils quittèrent le taxi dans la grande allée. En démarrant, le chauffeur indigène leur cria : « Bonne chance, les amoureux! » Et il ajouta une plaisanterie zarkassienne d'un goût douteux. Laurent ne résista pas au plaisir de traduire la phrase à Darcel et celui-ci étouffa de colère sous l'antique dépouille de la reine Ezlan.

Les promeneurs étaient rares, à cette heure. Les voix de la grande cité

lumineuse n'arrivaient qu'en murmures assourdis. Riant encore de l'indignation de l'ingénieur, Laurent l'entraîna sur une terrasse par une allée déserte. Ils s'assirent sur un banc.

Laurent tripota sa canine pendant quelques secondes. Puis il piqua son épingle suivant un certain rythme sur l'obturation de sa prémolaire. Et cela signifiait :

« Tout va bien. Sommes rentrés. Je laisse le contact pendant cinq minutes pour faciliter vos réglages. Passez nous prendre. Trois et deux, répétez, trois et deux. »

Au bout de quelques secondes, un signal lui sonna dans les os du crâne. Il grimaça et coupa la communication.

Ils attendirent. De temps en temps, le ciel vibrait au passage d'un hélibus. Lointaine, ils entendirent la cloche d'un temple donner l'heure, puis le cri dément d'une sirène d'usine. Très au nord ils virent la grande flamme orange d'une fusée spatiale descendre lentement vers l'astroport. Elle disparut derrière l'horizon denté de pylônes et de tours-radars.

Puis vint un petit héli, qui tourna au-dessus d'eux trois fois dans un sens et deux fois dans l'autre. Laurent sortit une lampe et la fit clignoter selon un rythme convenu : un, deux, trois; un, deux; un, deux, trois; un, deux.

L'héli s'éloigna, puis revint tous feux éteints. L'extrémité d'une échelle métallique tomba aux pieds des deux hommes. Ils grimpèrent dans le ciel noir.

Darcel claqua la portière et les lumières se rallumèrent dans la cabine. Le pilote, un Terrien au crâne rasé, leur jeta un regard épouvanté. D'un geste rapide, il tira une arme.

— Stop! commanda Laurent. C'est bien nous, mon vieux !

Le pilote hésita. Laurent retira comme un gant à longue manche la vieille peau recouvrant sa main et son avant-bras gauche.

— Ça...! fit l'homme au crâne rasé. Ça, c'est formidable. Un peu plus et je vous descendais!

— C'est formidable, Jules, dit Laurent. Mais ce n'est pas confortable et nous l'avons depuis huit jours sur le dos. Alors, enfonce la pédale, veux-tu! J'ai besoin d'un bon bain.

-:-

L'héli fonça vers l'est. Esclave du sens giratoire imposé par les règlements, il dut faire le tour de la ville entre les balises lumineuses des mâts.

Il survola les grandes artères du centre, qui rayonnaient autour du square comme des ruisseaux de lave au flanc d'un volcan, avec leurs dégoulinades de lumières bariolées. Puis il fut au-dessus des toits plats et des terrasses du quartier résidentiel, obliqua peu à peu vers le nord, se perdit dans un flot de circulation aérienne où se mêlaient les engins

de luxe et les vieux hélicoptères d'occasion.

Il plongea dans le Tunnel d'Or et ressortit dans les fumées nauséabondes des fabriques, passa l'ancienne Ceinture et se laissa glisser de biais entre les deux masses gigantesques de la Porte Océane. A la verticale, il descendit lentement vers le dôme de la légation terrienne.

Le dôme s'ouvrit et le goba comme une mouche.

— Merci, petit! lança familièrement Laurent avant de sauter sur le ciment du garage.

Darcel sauta derrière lui.

Un officier s'avança à leur rencontre. Il leur parut tituber d'ahurissement devant leur travesti.

— Que penses-tu de cette mascarade? dit Laurent en lui frappant cordialement l'épaule. Tu reconnais tout de même ma voix, oui?

— C'est, c'est..., balbutia l'officier.

— ... Formidable, compléta Laurent. On nous l'a déjà dit. Vite; une chambre et un bain!

Il se dirigea sans attendre vers l'ascenseur de droite. L'officier le retint par la manche.

— Le patron veut te voir d'abord. — Il attendra.

— Mais, c'est très important et...

— M'en fiche. Rien n'est plus important pour moi que d'enlever cette vieille guenille, dit Laurent en l'entraînant avec Darcel dans la cabine. Sais-tu ce que c'est?

L'officier eut un geste d'ignorance désolée.

— Il a seulement dit qu'il voulait te voir.

— Je ne parle pas de ça! protesta Laurent, tout en appuyant sur le bouton de descente. Je te demande si tu sais ce que j'ai sur le dos?... Une momie, mon vieux! Une momie d'une valeur inestimable; celle du roi Safass-Thin, paraît-il.

Il montra Darcel en ajoutant :

— Et ça, c'est la reine Ezlan. Qu'en dis-tu?

Sans attendre la réponse, il sortit de la cabine qui s'était arrêtée. Darcel et l'officier trottinèrent derrière lui dans le couloir.

Une odeur de confort terrien chatouilla agréablement l'odorat des deux voyageurs. Odeur faite d'un soupçon d'ozone et des émanations discrètes de la moquette et des murs revêtus d'un plastique imitant le bois ciré.

— Ce n'est pas sérieux, protesta encore l'officier. C'est moi qui vais prendre. Le patron sera furieux.

Sans entendre, Laurent entra dans une salle de bains et s'assit sur une chaise. Il « déganta » ses mains de celles de Safass-Thin. D'une torsion du pouce, il retira ses fausses incisives de rongeur et les jeta sur la table du lavabo. Il enleva sa veste, son foulard et sa chemise

zarkassienne, révélant ainsi le torse tatoué du défunt roi.

Il voulut tirer sur son masque d'épiderme et poussa un gémissement.

— Ça me colle aux joues et au menton, cette saleté! Aide-moi, Darcel... Tiens, où est passé le lieutenant?

— Il téléphone au patron, dit l'ingénieur. Laurent haussa les épaules et répéta :

— Aide-moi un peu. Et toi, qu'est-ce que tu attends pour te sortir de là-dedans?

L'officier rentra en disant :

— Le patron arrive.

Le patron sortit comme une bombe de l'ascenseur. C'était un petit homme rougeaud et nerveux, à la tignasse blanche mal peignée. Il avait l'air en colère.

Il ouvrit au hasard la première porte qui lui tomba sous la main et trouva une chambre vide. Il cria dans le couloir :

— Laurent! Où êtes-vous, tête de mule? L'officier sortit de la salle de bains et salua.

— Il est là-dedans, colonel. Mais le...

L'alerte vieillard le bouscula presque et fit irruption dans la pièce. Mais sa colère tomba d'un seul coup en voyant le visage de Laurent.

Celui-ci était toujours assis. La peau du roi mort lui faisait comme une cuirasse autour du torse et il avait le visage en sang. Ses paupières semblaient bordées de jambon cru et de laides pelades s'ouvraient sur ses joues et son crâne. Darcel était penché sur lui avec une poignée de coton imbibée d'antiseptique.

Le regard du patron alla de l'un à l'autre. Il posa plusieurs questions à la fois.

— Vous êtes blessé? Qui est cette bonne femme?

— C'est Darcel déguisé en zarkassienne, grimaça Laurent. Mais ce genre de travesti est dur à enlever. Regardez : ma peau est venue avec. En quelques mots, il mit le patron au courant de l'histoire des momies. Il lui montra les jambes de Safass-Thin qui gisaient comme des bottes souples sur le carrelage. Il fouilla sous son torse d'emprunt, en faisant la grimace et en répétant que « ça lui collait partout ». Il arracha les sacs contenant le film et la ferraille du Triangle.

Le patron se tourna vers le lieutenant :

— Portez ça au labo, ordonna-t-il. Et appelez un toubib.

— Attendez, dit Darcel, j'ai aussi quelque chose à vous donner.

Avec appréhension, il se déshabilla à son tour. Il enleva avec précaution les pièces de momie qu'il portait depuis une semaine, sous l'œil attentif des autres. Il s'en sortit sans aucun dommage.

— Veinard! lança Laurent. Il faut croire que le vieux roi avait une maladie ou bien... Ah! Zut! Je ne sais pas ce qu'il faut croire, mais ça brûle!

Le lieutenant prit les sacs et le film. Il salua et sortit en disant : <

— Je vous envoie le médecin.

v

Reposé, Laurent s'éveilla dans les draps blancs d'un lit. Son premier lit normal depuis longtemps. Il se rappela qu'il était couché dans la clinique privée de la légation.

Il se palpa le torse, le visage et s'aperçut qu'il était à demi couvert de pansements.

Il regarda autour de lui et vit un infirmier assis sur une chaise auprès de la fenêtre. L'infirmier se leva et sourit.

— Ça va?

— Oui, dit Laurent. Vous m'avez veillé comme un moribond?

— Vous avez déliré toute la nuit en chantant de vieux hymnes zarkassiens... Excusez-moi, je vais avertir le Doc que vous êtes réveillé. L'infirmier s'éclipsa et Laurent fronça les sourcils. De vieux hymnes zarkassiens? Il était sûr de n'en connaître aucun. Ses connaissances de la langue du pays se bornaient à une excellente pratique de conversation courante, sans plus. Juste de quoi se débrouiller en voyage, au restaurant et à l'hôtel.

Un homme grand et maigre entra dans la chambre. Laurent reconnut le médecin qui l'avait pansé la veille au soir. Il dit :

— Alors, Doc?

Le médecin s'assit à son chevet :

— Alors rien, mon vieux. Nous avons étudié les prélèvements effectués sur vos plaies. Nous y avons trouvé de petits organismes monocellulaires tués par les antiseptiques. Vous avez simplement été victime d'une infection superficielle. Mais ces microbes paraissent très vulnérables et je pense qu'il n'y aura pas de suites. Cette nuit, pendant votre sommeil, nous vous avons examiné plusieurs fois. Vous ne souffrez plus que d'ulcérations banales, exemptes de toute flore microbienne.

— Il paraît que j'ai déliré?

— Oui. Vous avez chanté des versets entiers du vieux Rituel, d'après un archéologue amateur qui travaille avec nous.

— Allons, allons, protesta Laurent, je n'ai jamais entendu parler de votre vieux Rituel.

Le médecin eut un geste évasif et indifférent.

— Alors, dit-il, il est possible que vous l'ayez entendu psalmodier par des indigènes sans y faire attention. Mais votre subconscient Ta enregistré, lui.

— C'est possible.

— C'est certain, mon vieux. Cela n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance.

~— Quand pourrai-je enlever ça? dit Laurent en grattant ses

pansements.

— J'ai badigeonné vos plaies d'un mitosax. Elles seront cicatrisées ce soir. Je vous demande d'attendre jusque-là pour vous lever. Je repasserai vous voir vers six heures pour vous libérer.

Ils se serrèrent la main et Laurent se renfonça joyeusement dans son lit.

Au bout de cinq minutes, il s'aperçut qu'il allait s'ennuyer sérieusement. Il chercha le sommeil et compta d'imaginaires moutons. Au quarante-sixième mouton, la porte se rouvrit sur une visite providentielle, quoique Laurent refusât de se l'avouer. Par esprit de contradiction, il décida de la trouver désagréable.

Le patron s'approcha du lit avec un faux air de bonhomie apitoyée. Laurent lui jeta un regard noir par les comiques meurtrières pratiquées dans ses pansements.

— Eh bien! mon pauvre ami? fit le patron d'une voix de miel.

Laurent nota que les yeux de son ennemi intime brillaient d'étrange manière.

« Il jubile, pensa-t-il. Pourquoi? La ferraille du Triangle a dû faire progresser l'enquête. Le labo a sûrement élucidé quelques mystères. »

Le patron s'assit sur le lit.

— Vous m'écrasez les pieds, protesta Laurent d'une voix rogue.

— Excusez-moi, dit le colonel en changeant de position, j

« Quelle amabilité ! pensa Laurent. Je n'aime pas ça. Il va me demander quelque chose. »

Le patron lui posa plusieurs questions sur sa santé. Puis il le félicita des résultats de sa mission.

— Les gens du labo ont trouvé des choses fantastiques, mon cher. Et ceci grâce à vous. Si, si! Ne protestez pas, vous vous en êtes très bien tiré.

— Je ne proteste pas. Qu'ont-ils trouvé?

Le patron se pencha vers lui et lui souffla dans le nez une haleine parfumée à la pâte dentifrice.

— Le sub-espace! Nous tenons le sub-espace! C'est inouï ce qu'on arrive à tirer de quelques bouts de ferraille et de verre brisé. Dans six mois, un an au plus tard, nous fabriquerons en série des astronefs capables de faire le voyage Terre-Zarkass en une heure!

Il lui prit les mains en disant d'un ton pathétique :

— Merci, mon cher petit!

« Là, il exagère! pensa Laurent en retirant ses mains. Mais, ma parole, ce vieux pitre a la larme à l'œil! »

Il faillit pouffer de rire sous ses pansements et comprit brusquement le jeu très fin de son supérieur. Le patron était malin comme un singe, il aurait dû s'en souvenir. Il savait parfaitement ce qu'il faisait et n'avait aucune illusion sur son pouvoir de paternelle séduction. Il provoquait

sciemment l'hilarité secrète de Laurent. Il dégelait sa méfiance et son hostilité par le rire... Et cela marchait! Désarmé, Laurent ne put s'empêcher de l'admirer.

Mais déjà le vieillard branlait tristement sa tête mal peignée, pleine d'épis couleur de neige. Il disait :

— Quel dommage!

Laurent faillit poser la question normalement amenée par cette exclamation désolée. Il se retint et attendit. Le vieux lui jeta un regard peiné.

« Raté! » pensa Laurent.

Le vieux reprit :

— Quel dommage! Il nous manque quelques petites choses très importantes. Les techniciens nous affirment que les Triangles sont des êtres très, très petits, de deux centimètres au plus. Ces mille logettes et conduits, ces centaines de petits trous que l'on voit sur les images de votre film seraient des couloirs, des portes et des passages. Je ne sais pas sur quelles données ils s'appuient pour l'affirmer, mais ils sont formels.

— Et alors?

— Alors, cela ne correspond pas à ce que nous savions déjà sur ces êtres. Pendant que vous parcouriez la jungle, nous avons travaillé, ici. Nous savons qu'il y a des

Triangles dans la ville même et, tenez-vous bien, ils sont exactement semblables aux Zarkassiens. Même taille et même anatomie. D'où la fraternelle sympathie qui les unit à nos anciens protégés. Il y a contradiction entre les deux faits.

— Il y a des Triangles en ville! explosa Laurent en rejetant ses draps. Ça va bien, colonel, annoncez la couleur! Vous m'avez eu.

— Non, non, protesta hypocritement le vieux. Reposez-vous, mon petit. Et puis, je n'ai pas le droit d'exposer la vie de mon meilleur agent. Ils ont déjà eu Sanchez et Smith...

— Quoi? dit Laurent en se mettant debout. Smith et Sanchez...

— Sont probablement perdus à l'heure qu'il est. Impossible de les retrouver depuis huit jours. Je n'ai pas le droit...

Oubliant tout respect, Laurent prit le colonel au collet.

— Un peu de pudeur, vieille fripouille! cracha-t-il. Vous gagnez à tous les coups, n'est-ce pas? Vous dites exactement ce qu'il faut pour que je désire m'occuper personnellement de l'affaire.

Ce genre d'irrespect est fréquent dans les Services Spéciaux. On demande tellement aux agents qu'on leur permet certaines familiarités en compensation. Pas devant témoins, naturellement. Mais Laurent était seul avec son chef.

Ce dernier joua brusquement franc jeu.

— Croyez-vous que cela m'amuse? dit-il. C'est une utile déformation

professionnelle. Et s'il n'y avait pas eu de types comme moi au cours de l'Histoire, nous n'aurions jamais franchi les limites du système solaire. Quant aux risques, ils sont inévitables et vous le savez bien. Pour ma part, j'en ai couru d'aussi grands dans ma jeunesse. J'étais un petit agent comme vous aux temps de la guerre de Pluton.

— Ça va bien, soupira Laurent, radouci. Racontez-moi tout.

Le patron parla longtemps.

Depuis quinze jours, Laurent était revêtu de la dépouille du roi mort. Par précaution, il portait sous ce déguisement plusieurs épaisseurs de sous-vêtements, écran protecteur entre lui et le vieil épiderme momifié. Le cuir de Safass-Thin avait d'ailleurs été désinfecté intérieurement.

Il suivait depuis lors un Zarkassien suspect qu'on lui avait indiqué, un Zarkassien qui n'était pas né sur Zarkass; un Triangle! Celui-là même que Sanchez et Smith avaient surveillé avant de disparaître.

Mais Laurent avait une supériorité sur ses deux prédécesseurs dans cette besogne. Son travesti lui permettait de suivre le Triangle en des endroits où la présence d'un Terrien, sans être interdite, eût été remarquée : fumeries d'acaze, établissements louches ou bains publics. Lieux que le suspect paraissait affectionner sans doute pour cette raison même.

Depuis quelques mois déjà, les Services Spéciaux avaient noté la recrudescence d'oisifs Zarkassiens dans la capitale. Des Zarkassiens qui n'étaient pas tout à fait comme les autres, à la démarche un peu raide, aux yeux cillant par saccades, à la parole lente et paraissant articulée du fond de la gorge.

De leur domination totale de naguère sur Zarkass, les Terriens avaient conservé certains avantages. Ils connaissaient parfaitement les rouages d'une administration qui avait été la leur et en avaient gardé les dossiers constamment mis à jour.

Ils ne mirent pas longtemps à trouver que ces bizarres promeneurs n'avaient pas d'état civil et que leurs papiers étaient faux. Seuls, certains d'entre eux paraissaient effectuer un travail régulier mais, chose étrange, c'étaient toujours des citoyens sans attaches familiales et vivant en hôtel.

Le suspect de Laurent appartenait à cette dernière catégorie et il était officiellement inspecteur de police, ce qui lui donnait des entrées faciles un peu partout.

Depuis deux semaines, Laurent le voyait se rendre à la station-police du quartier nord, y rester une heure environ et en ressortir pour son interminable promenade en ville. Il le vit visiter des usines, des installations portuaires et même l'astroport principal — tout cela sous de très officiels prétextes, à n'en pas douter.

Ce genre d'occupation avait déjà été signalé par Smith et Sanchez

avant leur disparition. Grâce à son déguisement, Laurent put mener plus loin sa filature personnelle.

Un jour, il le suivit aux bains publics et le vit, suivant son habitude, se contenter de jeter un regard distrait à la piscine, mais sans s'y plonger lui-même. Comme d'ordinaire, il se contentait de choisir une table à l'écart et d'assister aux ébats nautiques des autres. Et quand le garçon lui offrit une consommation, il l'accepta et la paya avec indifférence.

Laurent s'installa un peu plus loin et ouvrit un journal, avec le sentiment déprimant qu'il devait encore rester là une bonne heure à ne rien faire. Il se demanda comment le Triangle n'avait jamais encore remarqué qu'il ne le lâchait pratiquement pas d'une semelle. Pour lui donner le change, il mit en pratique l'un de ses nombreux stratagèmes de transformation. Au bout de dix minutes, il fit mine de s'en aller d'un pas paresseux et alla s'enfermer dans les toilettes.

Là, il se regarda dans un miroir et fit un clin d'œil de connivence à l'image du roi Safass-Thin, affublée de quelques poils de moustache et d'une perruque frisée. Puis il arracha moustache et perruque et les fourra dans sa poche. Il tira de son masque de peau élastique les bourres de coton qui lui gonflaient les joues et s'arracha une fausse incisive.

Il compléta sa transformation en retournant ses vêtements et rentra dans la salle en voûtant les épaules. Si le Triangle avait noté la présence d'un Zarkassien gras et frisé à veste bleue, il voyait revenir un individu maigre et chauve, brèche-dent et porteur d'une veste marron. Et il ne pouvait établir aucune ressemblance entre les deux individus. Laurent avait ainsi une dizaine de personnalités de rechange dont il usait discrètement au cours de son enquête.

Il s'assit à une place différente et parut s'intéresser aux évolutions des nageurs. Mais il observait discrètement le Triangle.

« Cet animal-là commence à me fatiguer, songeait-il. Et tout cela ne mène à rien. Je l'ai suivi déjà trois fois ici pour rien. Il ressort une heure plus tard et recommence sa promenade interminable en ville. Quand dort-il? Voilà quinze jours qu'il ne s'est pas couché. Ni moi, naturellement. Sans les pilules du doc, je m'effondrerais sur place. Il crèverait un régiment, ce Triangle de malheur. Ma parole, il a l'air de dormir les yeux grands ouverts. Trois heures de repos assis tous les trois jours doivent lui suffire. Mais pas à moi! Et j'en ai par-dessus la tête. Epatantes, les pilules du doc! Ça vous remonte en cinq minutes, cette drogue-là. Mais quand tout sera fini, je serai sans doute à ramasser à la petite cuiller. »

Il égrena pour lui seul une longue chaîne de jurons choisis. Quand il arriva au bout de son répertoire, il continua par des imprécations zarkassiennes particulièrement ordurières, mais cela ne lui fit aucun bien. 11 songea que jurer en langue étrangère ne soulageait pas son

homme. C'était de l'ersatz. Il jeta un mauvais regard au Triangle immobile sur sa chaise et le haït avec force. Ses pensées reprirent un cours plus calme.

« Comment ces gars-là peuvent-ils avoir la taille des Zarkassiens? D'après les spécialistes de nos services, leurs astronefs sont faits pour des individus minuscules. Ça ne colle pas. Peut-être ont-ils une méthode pour rapetisser ou bien... zut!

« Ce qui m'intéresse, c'est qu'il me mène quelque part, où... je ne sais pas, moi. Dans un lieu de rassemblement, un repaire. Je pourrais noter l'endroit et rentrer à la légation. Quinze jours que je n'ai pas dormi! »

Il eut un soudain battement de cœur. Le Triangle avait bougé. Il se levait et, de sa démarche un peu raide, se dirigeait vers la sortie.

Laurent lui laissa prendre un peu d'avance et marcha sur ses traces. Il le suivit dans la rue.

La nuit tombait et les lampadaires à cristal brillaient d'une lumière de plus en plus vive. Le Triangle fendait la foule jacassante, un peu en aveugle. Il faillit heurter un lampadaire et tituba légèrement.

« Il est malade, songea Laurent, ou bien il est ivre.

Mais comment? Il n'a pas touché à sa consommation. Mais où va-t-il? »

Le Triangle prenait, en effet, une direction qu'il n'avait jamais prise auparavant : celle du quartier résidentiel. Laurent le vit arrêter un taxi. Il pesta en en cherchant un pour lui-même. Le taxi du suspect s'éloignait déjà. Laurent bondit sur le marchepied d'une voiture particulière, ouvrit la portière et s'installa à côté du chauffeur.

— Dites donc ! protesta celui-ci en donnant un coup de volant affolé vers le trottoir.

— Du calme, petit ! articula Laurent en redressant lui-même. Je ne te veux pas de mal. Suis-moi ce taxi bleu et or là-bas et il ne t'arrivera rien.

Le Zarkassien jeta un regard craintif sur l'arme que Laurent lui appuyait sur le ventre. Il obéit sans ajouter un mot.

Les deux voitures plongèrent dans le tunnel de l'est. Mais, peu à peu, le taxi gagnait du terrain. Laurent parla entre ses dents :

— Il vaut mieux que tu ne le perdes pas, petit. Oui, je crois que cela vaut mieux pour toi!

La sueur au front, le Zarkassien fit des prodiges d'acrobatie et doubla trois véhicules d'un coup.

∴-

Le taxi était reparti. Laurent avait rendu la liberté à son chauffeur improvisé. La longue rue du quartier résidentiel était à peu près déserte. Il faisait tout à fait nuit.

Laurent suivait son Triangle à distance, en lui laissant un bloc d'avance. Mais celui-ci ne paraissait pas s'apercevoir qu'il était filé. Il titubait de plus en plus.

Laurent le vit disparaître dans une rue à gauche et courut pour le rattraper. En arrivant au coin, il vit son suspect entrer dans un grand immeuble recouvert de chromes étincelants.

« Cette fois, pensa-t-il, je brûle. »

Il adopta une démarche plus calme et passa devant l'immeuble avec un air indifférent. C'était un hôtel de luxe pour Zarkassiens fortunés. Trois voitures très coûteuses stationnaient dans le parking privé. Laurent marcha jusqu'au bout de la rue sans se retourner. 11

entra dans un square aux arbres féeriquement illuminés par des lampadaires de couleur.

Quand il fut dans une allée tranquille, il remit sa perruque et l'incisive qu'il avait rangée dans sa poche une demi-heure plus tôt. Il retourna sa veste et sortit les rabats dorés de ses poches. Quand il eut l'aspect d'un Zarkassien de bonne mine et bien habillé, il revint sur ses pas, en faisant sonner avec assurance sur le trottoir les semelles de chaussures neuves.

4

Il gravit en souplesse les trois marches du perron et entra dans le hall de l'hôtel. Un Zarkassien en livrée lui barra le passage.

— Vous désirez, m'sieur?

Cette voix lente émise du fond de la gorge renseigna aussitôt Laurent. Ce faux larbin était, lui aussi, un Triangle.

— Un appartement pour quelques jours! répondit Laurent. Je viens de province et j'ai quelques affaires à traiter dans la capitale.

Mais il savait déjà ce qu'allait dire le réceptionniste.

— Nous sommes désolés, m'sieur. L'hôtel est complet.

— Pas de chance. Il va falloir que je descende dans les bas quartiers pour trouver un gîte à cette heure. Et les bas quartiers sentent mauvais. Vous n'avez pas une simple chambre, pour une seule nuit.

— Absolument impossible, m'sieur. Ici, il faut retenir un mois à l'avance.

Laurent jeta les yeux autour de lui. Le hall était magnifique, orné de statues de métal et de lourdes tentures. Mais quelque chose, une ambiance impondérable, une atmosphère étrange réduisait à néant les efforts des décorateurs. Le silence ! Voilà, c'était cela. Il aurait dû y avoir des bruits de conversations ouatées, quelques rires discrets dans les coins, un peu de musique.

Mais les quelques clients affalés çà et là dans les fauteuils avaient l'air de marionnettes au repos. Personne ne parlait, personne ne froissait négligemment une revue ou ne regardait l'heure. Seule, une Zarkassienne faisait les cent pas devant l'entrée du bar désert. Une Zarkassienne à la démarche masculine, un peu militaire.

Un malaise étreignit Laurent. Il s'aperçut brusquement que tous ces faux Zarkassiens paraissaient taillés sur le même modèle. Certains

avaient les Cheveux roux, d'autres les cheveux blancs. D'autres encore étaient chauves ou portaient la moustache. Mais tous les détails de système pileux ou de costumes semblaient des accessoires différents posés sur des mannequins semblables. La Zarkassienne qui marchait de long en large était la sœur jumelle du réceptionniste en livrée. Elle ne s'en différençait que par ses longues tresses, son visage imberbe et fardé et par le gonflement discret de sa robe au niveau des mamelles.

Laurent fit un pas en arrière et bafouilla un peu i

_ Très... Très bien. Je vais voir ailleurs.

Le réceptionniste s'inclina et lui ouvrit cérémonieusement la porte.

Presque sans bouger les lèvres, il dit ;

_ Au revoir, m'sieur. Encore une fois, nous sommes désolés.

Laurent pensa qu'il avait une voix de cadavre. Dans la rue, il haussa les épaules en murmurant :

_ Comment peut-on avoir une voix de cadavre?^

Il faillit rire et se rendit compte que cette hilarité était plus un signe de soulagement nerveux qu'une manifestation de gaieté.

Se contraignant à ne pas courir, il revint vers le square en se traitant mentalement de pauvre type et de femmelette. Il entra sous l'arche des arbres et trouva un coin tranquille à l'ombre d'un buisson. Il s'assit dans l'herbe. Il tripota sa canine et parut se curer les dents. Puis il parla :

_ J'y suis, les gars! Un hôtel de luxe, six cent douzième rue Est, numéro deux cent treize. Un vrai nid de Triangles. Je crois n'avoir pas vu un seul vrai Zarkassien. Mon suspect a paru malade vers six heures. Il titubait. J'ai suivi son taxi jusqu'ici. C'est la première fois que je le vois prendre un taxi. Cette fois, je rentre. Terminé.

On avait perfectionné son émetteur-récepteur pendant son séjour en clinique. Il pouvait donner et recevoir les messages en clair, mais ceux-ci voyageaient automatiquement chiffrés dans l'éther.

Il se releva en brossant de la main son pantalon. Puis il eut un choc au cœur et se figea. Deux ombres inquiétantes venaient vers lui des deux bouts de l'allée. Il tourna lentement la tête et regarda par-dessus le buisson dans l'autre allée. Il vit deux autres ombres, immobiles.

Il pensa : « Je suis coincé! »

Il tira son arme de sa poche et attendit. Les deux silhouettes s'arrêtèrent devant lui. L'une d'elle parla, de cette voix mécanique et lente qu'il connaissait bien. Elle disait :

— Donnez-moi cette arme, m'sieur. Elle ne vous sert absolument à rien, croyez-moi.

— Viens la prendre! répondit Laurent.

La silhouette fit un pas en avant. Laurent tira. Le pinceau lumineux s'écrasa en gerbes d'étincelles inoffensives sur la poitrine du faux Zarkassien. Celui-ci continua d'avancer, le visage indifférent, les traits

sculptés par le petit feu d'artifice qui brûlait ses vêtements. Laurent reconnut la veste à boutons dorés du réceptionniste. Il fit un bond en arrière et tomba dans les bras des deux Triangles de l'autre allée.

Il se sentit saisi par des poignes dures comme des pinces, reçut un coup sur la tête et lâcha son arme.

Il sombra dans un vertige étonnamment douloureux, eut le temps de penser : « Voilà ce qui est arrivé à Smith et à Sanchez. » Puis il sentit une force sensationnelle envahir ses muscles, doper ses nerfs et toutes ses facultés, tandis qu'un orgueil dément, démesuré, grondait dans sa cervelle. Animé d'une force meurtrière, tout son corps se cabra, fit éclater l'étau métallique des poignes ennemies.

Rugissant, il se trouva debout dans l'allée entre deux corps effondrés à droite et à gauche, tandis que ses premiers assaillants arrivaient à la rescousse. Il serra les poings et les attendit, l'œil mauvais. Sa haine devint si forte qu'il put la sentir jaillir de ses pupilles douloureuses; c'est du moins la comparaison qui lui vint à l'esprit quand il crut voir les Triangles tituber sous son regard.

Ils titubaient, en effet, lâchaient pied et s'enfuyaient vers la sortie du square en boitillant comme des robots déréglés.

Laurent sortit brusquement de son accès de rage. Epuisé, il s'adossa contre un arbre en balbutiant des mots sans suite. Puis, à retardement, la peur lui rendit sa force normale. Il s'enfuit à toutes jambes dans la direction opposée.

Il courut longtemps dans un dédale de rues inconnues. Il fit brusquement irruption dans une grande artère illuminée et grouillante de foule. Des gens le regardèrent comme on regarde un ivrogne.

Il rajusta tant bien que mal sa veste déchirée et marcha d'un pas calme, cherchant à se faire oublier. Il s'aperçut qu'il tenait encore quelque chose à la main. Ce n'était pas son arme, c'était... Il fourra vite l'objet dans sa poche et appela un taxi.

Il jeta au chauffeur l'adresse d'une annexe discrète de la légation. Enfoncé dans la moelleuse banquette arrière, il sortit l'objet de sa poche et le regarda attentivement. C'était une oreille. L'oreille qu'il avait dû inconsciemment arracher à l'un de ses ennemis au cours du combat. Une fausse oreille zarkassienne, faite d'une matière étrange et souple, prolongée par un conduit auditif en serpent. Laurent songea qu'il s'agissait là d'une prothèse et eut moins d'admiration pour sa propre force musculaire. L'organe artificiel n'avait pas été difficile à arracher.

Il le remit dans sa poche en songeant que les spécialistes pourraient peut-être en tirer de maigres renseignements sur les Triangles.

En une demi-heure, le taxi le mena à l'adresse indiquée. Laurent paya et posa un pied mal assuré sur le trottoir. Le chauffeur lui proposa :

— Un peu d'aide, m'sieur? Vous avez fumé trop d'acaze, pas vrai?

— Non, merci, dit Laurent. Ça ira. Complètement épuisé, il s'éloigna et se perdit dans les petites rues du port.

Il frappa trois coups brefs et deux coups longs à la porte close d'une boutique de matériel électronique. La porte s'ouvrit et il s'effondra en avant, dans les bras du commerçant terrien qui repoussa le vantail d'un coup de pied.

Le Terrien le porta dans l'arrière-boutique, l'allongea sur une table et lui retira sa veste pour lui faire une piqûre. Il voulut aussi lui enlever la peau de Safass-Thin et tira très fort sur l'épiderme de l'avant-bras. Une saignante déchirure s'ouvrit au pli du coude. Laurent poussa un cri et se redressa.

— Bon sang! dit l'homme, ça recommence, votre histoire. Le toubib avait pourtant pris des précautions. En tout cas, vous voilà réveillé.

Laurent lança un juron malsonnant et souffla :

— Vite, au Centre!

L'homme l'aida à se lever et l'entraîna dans une autre pièce. Il ouvrit une trappe et fit monter Laurent dans un wagonnet. Il dit : « Bonne chance! » et pressa un bouton. Le wagonnet se mit en marche le long d'un couloir interminable qui menait à la légation proprement dite. Laurent perdit encore conscience.

Quand il s'éveilla dans un lit de la clinique, il eut l'impression d'être ramené à quinze jours plus tôt. Il regarda d'un air vague les visages inquiets qui l'entouraient. Le médecin, le colonel et un inconnu se penchaient sur lui.

_ Oh! hello, vous autres! fit-il d'une voix faible.

_ Dieu soit loué ! s'exclama le vieux colonel, vous parlez enfin comme tout le monde.

— Quoi? Comment ça?

Le colonel montra l'inconnu :

— D'après cet individu, vous nous avez débité des tirades entières des vieux livres de Zarkass pendant votre délire.

— J'ai déliré?

_ Pendant trois heures de suite, dit le médecin. Le professeur prétend que vous avez reconstitué des passages manquant aux anciens parchemins. Il est fou de joie, pensez donc!

— Le professeur?

— Professeur Klaus, se présenta l'inconnu. Où avez-vous étudié l'antiquité zarkassienne, mon vieux?

Laurent ricana :

— Je sais juste assez de zarkassien pour ne pas trop me faire remarquer dans la rue, professeur. Ne dites pas de sottises.

Klaus leva un doigt sentencieux et psalmodia :

— Zerkin'bes allouzen tsinastan ellozestin... Ça ne vous dit rien?

— Ça me donne envie de rire, gouailla Laurent. On dirait que vous

vous gargarisez.

— C'est un extrait du Livre des Prophéties, tome II, verset 10. Cela peut se traduire à peu près par : « Ne pleurez point, ô mes pairs en ce monde, je reviendrai parmi vos fils. »

— Jamais rien entendu de pareil, soupira Laurent en étendant les bras hors des draps.

Il regarda ses mains et se toucha le visage. Il s'assit d'un seul coup.

— Comment? Vous ne m'avez pas enlevé cette saleté?

Le médecin eut un geste gêné.

— Nous n'avons pas pu, mon vieux. Il va falloir vous écorcher par morceaux. Nous avons déjà enlevé la peau de votre avant-bras. Voyez : il est bandé. L'épiderme de Safass-Thin a... comment dirais-je? Il a... pris racine dans le vôtre en dissolvant au passage vos épaisseurs de sous-vêtements. Ce sera un peu plus long que la première fois.

— C'est gai ! ronchonna Laurent en se renfonçant avec mauvaise humeur dans ses couvertures. Qu'est-ce que ces abrutis de Zarkassiens ont pu faire à ce vieux cuir pour qu'il colle de la sorte! Ce n'est pas dangereux au moins?

Le médecin répondit très vite :

— Non, non. Je ne vois pas pourquoi cela serait dangereux.

— Je suppose qu'il me faut prendre mon mal en patience. C'est pénible parce que, depuis cinq minutes, je me sens beaucoup mieux. J'ai presque envie de danser. Vous m'avez drogué, ou quoi?

— Un petit peu.

— Bon, coupa le colonel. J'ai à parler de choses sérieuses avec lui, Doc. Il est capable de le supporter?

— Je pense que oui.

— Alors, laissez-nous seuls un moment, voulez-vous. Au revoir, professeur.

Le médecin fit un signe de tête et sortit avec Klaus. On entendit celui-ci dire derrière la porte :

— Tâchez de prendre des précautions avec les morceaux de momie. Nous pourrions sans doute reconstituer une pièce inestimable...

Les derniers mots se perdirent dans le couloir.

— Ecoutez-moi ce cochon-là! explosa Laurent. Il ne pense qu'à sa momie. Il me ferait bien mettre en pièces détachées pour la récupérer intacte!

— Chacun son vice, dit doucement le colonel en approchant un siège du lit.

Il jeta sur les couvertures l'oreille rapportée par Laurent et demanda :

— C'que c'est que ça? Laurent sourit :

— Une oreille.

— Je le vois bien, idiot, fulmina le vieux bonhomme en s'asseyant. Je vous demande où vous l'avez trouvée.

Laurent raconta par le menu toute son aventure. Il conclut :

— Le gars a dû perdre son oreille dans un accident. Il s'en est fait mettre une fausse.

— Ouais! fit le colonel entre ses dents. L'ennui, c'est que cette prothèse n'est pas faite pour une tête zarkassienne. Les Zarkassiens ont un conduit auditif plus large et rectiligne. Celui-ci est en tire-bouchon. C'est du moins ce que m'ont dit les anatomistes. Et il y a autre chose de bizarre.

— Quoi donc?

Le colonel reprit l'objet et le fit sauter dans sa main. Il dit en plissant les yeux :

— Ce tube serpentiforme contient un dispositif capable de transformer l'azote en hydrogène.

— Une transmutation?

— Exactement.

— Ça paraît idiot.

Le colonel branla sa tête chenue :

— Voilà ce que je pense. Les Triangles ne sont pas semblables aux Zarkassiens. Ils en ont pris l'aspect pour s'en faire bien voir. Ils sont aussi déguisés que vous l'êtes en ce moment.

Laurent cacha ses mains boudinées avec mauvaise humeur. Il dit :

— J'y ai déjà pensé. Et alors?

— On peut supposer que cette oreille postiche n'est pas destinée à l'audition, mais à la respiration. Peut-être que les Triangles respirent de l'hydrogène et ne peuvent pas supporter l'azote. Ceci leur servirait de filtre, si j'ose dire. Je crois qu'ils sont « très » différents des Zarkassiens.

— Je le pense aussi, dit Laurent. Et voici pourquoi. Ils sont tous taillés sur le même modèle, si l'on élimine les divers accessoires : perruques, moustaches, vêtements. Ils doivent être assez petits pour se glisser sans gêne dans des travestis semblables.

Le vieux hocha la tête.

— C'est ça. Cela correspondrait aux déductions de nos services, vous vous rappelez? D'après les détails de l'astronef que vous avez filmé, ces êtres sont de petite taille. Les Zarkassiens sont complètement idiots. Ils ont dû se laisser noyauter progressivement par ces Triangles. Songez que votre suspect est très officiellement un policier zarkassien, avec état civil et tout le tremblement. Je suppose que les Triangles tiennent entre leurs mains toute l'administration zarkassienne. Je me demande si le chef du gouvernement n'en est pas un. L'ambassadeur m'affirme que non, mais je n'ai aucune confiance dans les diplomates, pour ces choses-là.

Il se claqua les cuisses et conclut :

— En bref, ils sont petits et d'aspect indéterminé, circulent sous un

déguisement, respirent de l'hydrogène et craignent l'azote, en théorie du moins. Ajoutons qu'ils se trouvent mal quand on les regarde en face... Bizarre, ça! Il faut que j'en parle à nos crânes chauves...

— Ces renseignements peuvent toujours servir. Que comptez-vous faire?

Le colonel se leva en soufflant négligemment dans l'oreille comme dans un mirliton. Et Laurent réprima une moue dégoûtée. Le vieux s'en aperçut, lui jeta un regard noir et fourra l'oreille dans sa poche. Il dit :

— Nous agissons déjà, mon petit gars. Darcel s'est remis sur le dos la dépouille et les nippes de la reine Ezlan. Il vous relaie, en quelque sorte. L'hôtel que vous nous avez signalé dans votre dernier message s'adosse à une maison vide donnant sur l'autre rue. Votre copain est déjà parti avec un attirail de parfait cambrioleur.

— Vous êtes fou! explosa Laurent avec un saut de carpe qui manqua de faire éclater le matelas pneumatique. Il ne faut pas confier des trucs pareils à Darcel. Ce n'est pas l'homme des coups durs.

— Mais c'est l'homme qui a eu le plus de temps pour réfléchir à la question depuis la visite à l'astronef. C'est aussi celui qui est, après vous, le plus habitué à porter une momie sur le dos. Mais vous, vous n'êtes bon à rien pour les questions scientifiques. En outre, je ne pense pas qu'il y ait de coup dur. C'est un petit travail d'amateur.

— Il fallait le faire accompagner, au moins!

— C'est ça, une escouade de gros souliers dans le quartier pour faire envoler le gibier! Ne dites pas de bêtises, mon ami.

Mais Laurent posait déjà ses pieds sur la moquette en disant :

— J'y retourne.

— Non ! hurla le colonel. C'est trop tard. Et vous aurez l'air malin si vous repiquez une crise de voyance extralucide en pleine action. Vous êtes momentanément inapte. Restez tranquille. C'est un ordre!

Laurent se rassit sur son lit en serrant les poings.

— Au fait, dit le colonel pour changer de conversation, comment expliquez-vous votre délire savant, vos cantiques zarkassiens et tout ce...?

— Sais pas! cracha Laurent entre ses dents.

Le vieux sourit et marcha vers la porte. Il l'ouvrit et lança par-dessus l'épaule :

— L'ambassadeur tient à épingler lui-même la Médaille Spéciale sur votre valeureuse poitrine.

— M'en fous! cria Laurent à la porte refermée.

Il pensait à Darcel avec un sentiment de pitié mêlé de jalousie.

La peur au ventre, Darcel passa devant l'hôtel aux portes et fenêtres closes. Une pancarte se balançait en grinçant devant l'entrée : « Fermé pour remise en état. »

Déjà? Les Triangles avaient la décision rapide!

Darcel se demanda si son expédition servirait à quelque chose. Si l'ennemi s'était senti brûlé, peut-être avait-il déjà déménagé. Darcel le souhaita presque et tourna devant le square. Puis il tourna encore dans la première rue à gauche et se trouva de l'autre côté du bloc. Il marcha plus lentement et reconnut la description qu'on lui avait faite de la maison vide.

Il s'arrêta devant la porte et tira de sa sacoche une petite polyclé. Il appuya l'extrémité de l'objet sur la plaque d'ouverture et tourna doucement la molette du rhéostat. La plaque vibra de plus en plus, mais la porte ne s'ouvrit pas.

Darcel choisit une clé d'un numéro supérieur et recommença son manège. La porte glissa de côté presque aussitôt. C'était merveilleusement facile.

Il fit un bond de chat à l'intérieur du bâtiment, referma la porte derrière lui et alluma sa lampe. Il se vit environné d'une foule de fantômes immobiles et faillit pousser un cri. Tout le mobilier de la maison déserte était couvert de housses qui formaient un peu partout des silhouettes menaçantes.

« Encore deux ou trois émotions comme celle-là, et j*attrape une maladie de cœur », songea Darcel.

Il avança vers l'escalier en soulevant indiscretement au passage deux ou trois housses. Il vit un inoffensif fauteuil, un lampadaire ancien et une harpe indigène dont les cordes émirent un soupir sous la caresse de l'étoffe.

Marche après marche, il foula l'épais tapis de l'escalier, parvint à la balustrade qui faisait le tour du premier étage et poussa une porte à incrustations d'ivoire.

Il fut dans un salon monumental et songea que la maison devait appartenir à un banquier en vacances. Tout sentait le luxe opulent, depuis les dalles de métaux rares jusqu'aux cimaises de cristaux bariolés. Le plafond ovalaire était orné de pierres précieuses qui figuraient chacune une étoile sur une carte du ciel.

Il sentait chaque dalle fléchir imperceptiblement sous ses pas et se félicita que le courant fût coupé. Il connaissait ce genre de fastueuse fantaisie et savait qu'en temps normal chaque dalle émettait une discrète note d'orgue. C'était une salle de danse où les pas des danseurs produisaient eux-mêmes une musique parfaitement accordée à leur rythme.

Il frémit à l'idée qu'il aurait pu soulever une tempête d'harmonie et s'empressa de passer dans la pièce suivante.

Là, il fut repris par l'action et jeta à peine Un regard sur la somptuosité des objets d'art. Il alla au mur du fond et déplia le plan qu'on lui avait donné. C'était bien cela : derrière ce mur commençait

l'hôtel. Il n'était séparé de l'ennemi que par un écran de plasto-béton. Inconsciemment, il se récita les principes qu'on lui avait inculqués pour ce genre de mission : « D'abord, l'ouïe, ensuite la vue. »

Il posa sa sacoche sur une console et l'ouvrit. Il en tira une espèce de stéthoscope terminé par une coupelle en forme de ventouse et se logea les embouts dans les oreilles. Puis il ausculta le mur mètre par mètre, en choisissant intelligemment les endroits revêtus de plaques métalliques.

D'abord, il n'entendit rien, mal habitué au silence particulier de son appareil. Il eut l'impression d'avoir du coton dans les oreilles. Puis il perçut un bourdonnement, si faible qu'il le crut d'abord produit par la course de son sang dans son propre système circulatoire. Il retira son « stéthoscope » et se boucha les oreilles avec les pouces : le bourdonnement cessa.

Il reprit l'écoute et progressa lentement le long du mur. Il localisa un point où le bourdonnement lui parut plus fort et retourna à la sacoche. Il prit une espèce d'écran rectangulaire poli et grisâtre comme une glace sans tain, brancha une pile et appliqua l'ensemble sur le mur. Il donna une image lumineuse brouillée, comme un écran de vidéo avant la mise au point.

Puis, peu à peu, il obtint une vision plus nette. L'écran devint une véritable fenêtre par laquelle il put voir sans être vu dans le bâtiment voisin.

Il regarda directement dans le hall de l'hôtel, comme s'il avait découpé une ouverture à mi-hauteur du plafond. Cœur battant, il aperçut une silhouette zarkassienne debout devant la porte, figée dans une espèce de garde-à-vous un peu penché en avant, comme si le Triangle ébauchait un obséquieux salut devant un visiteur invisible. Les lourds rideaux étaient tirés et une seule lampe brillait sur le bureau de réception. Pas d'autres Triangles en vue.

Darcel replia son matériel et se passa la main sur le front. Il se rappela brusquement qu'il portait la peau de la reine Ezlan et dut laisser dégouliner la sueur d'angoisse qui lui coulait sur le nez à l'intérieur de la momie.

Il revint à la galerie du hall et monta au palier supérieur.

Il arpenta une succession de petites pièces décorées comme des bonbonnières, alla dans les chambres du fond et reprit son manège.

Le bourdonnement lui parut plus fort. Il mit l'écran en place et vit de l'autre côté une pièce déserte, au plancher souillé de traînées poussiéreuses, aux murs nus et salis de taches et d'éclaboussures multicolores.

Il changea de pièce, observa longuement une espèce de débarras plein d'étagères. Sur les étagères, il vit, rangés en bon ordre et par catégories, des objets minuscules aux formes étranges. Certains

ressemblaient à des bobines, d'autres à des bulles de verre, d'autres à de minuscules épingles à tête rouge, d'autres encore... Il prit une transphoto et alla plus loin.

Il entra dans un cabinet de toilette où la tablette du lavabo était garnie d'un attirail de râpes à épiderme et de pots d'émollients.

Il jeta un regard désapprobateur au revêtement plastique du mur. Les rayons de son appareil ne passeraient certainement pas au travers. Mais il avait le nécessaire dans sa sacoche.

Il perdit un petit quart d'heure à découper au micro chalumeau une ouverture suffisante et appliqua l'écran directement sur le béton.

Quand il put voir, il crut d'abord être tombé sur une morgue ou une chambre de torture.

Un Triangle sans jambes était pendu par le cou à un câble enroulé à une poulie du plafond. Et ses membres inférieurs étaient en morceaux sur le sol. Une autre carcasse était allongée plus loin et semblait décapitée. Et les murs étaient couverts de mains, de pieds, de torsos mutilés accrochés à des griffes de métal comme de la viande de boucherie. Le tout couvert de nuages de mouches bleues.

Le spectacle lui parut si affreux et si suggestif qu'il crut sentir une odeur de putréfaction. Mais après un court vertige d'incompréhension, il s'avisa que toutes ces pièces anatomiques étaient fausses. Elles avaient toutes les apparences du vrai où elles étaient couvertes d'épiderme, mais leurs blessures étaient nettes et propres et on distinguait nettement des reflets de tôle et des détails mécaniques à l'intérieur.

« Robots! »

Le mot fouetta brusquement l'esprit de Darcel. Ou plutôt, non...! Mais alors, pourquoi ces mouches?

Les dents serrées, Darcel commençait à comprendre l'effarante réalité. Les yeux exorbités, il voyait d'autres câbles enroulés à d'autres poulies. Il voyait s'assembler peu à peu les jambes en morceaux, les pièces s'emboîter télescopiquement les unes dans les autres.

Le torse mutilé du Triangle pendu par le cou descendit un peu tandis que les jambes montaient vers lui, tirées par les câbles. Il vit peu à peu se reconstituer une grande marionnette à fils, au visage inexpressif, aux orbites vidées de globes oculaires. Et par ces orbites entraient ou sortaient des colonnes de mouches diligentes, comme des abeilles dans une ruche. Certaines faisaient la chaîne en se passant de minuscules rondelles de métal. D'autres tiraient des fils arachnéens à l'intérieur du crâne ou par les volets carrés découpés dans la poitrine du mannequin supplicié.

L'évidence frappa Darcel comme un coup de poing. Les mouches étaient les Triangles ! Cette race d'insectes intelligents avait parfaitement compris qu'il ne fallait pas espérer capter la confiance

des Zarkassiens en se présentant telle qu'elle était. Une mouche-ambassadeur! Une mouche-attaché militaire! Une division blindée de

mouches-soldats! Cela eût d'abord provoqué le rire, puis rapidement la terreur. Et de la terreur à la haine...

Et chaque Triangle se promenant en ville était un appareil très perfectionné, sans doute actionné par un équipage de plusieurs centaines d'individus.

Un vertige saisit Darcel à la pensée des problèmes techniques résolus pour la simple synchronisation des mouvements, pour l'émission de la parole, les battements de paupières, les mimiques, les moindres gestes. Il comprenait maintenant le comportement un peu guindé de ces faux Zarkassiens qui étaient de véritables usines ambulantes.

Trempe de sueur, il prit photo sur photo et ne s'arrêta qu'après avoir épuisé ses bobines.

Puis il rangea son matériel avec des précautions infinies, attentif à éviter le moindre bruit. Il revint en arrière, passa dans les chambres déjà visitées et dut se contraindre à ne pas s'enfuir.

Il avait encore quelque chose à faire.

Il choisit le débarras observé plus tôt et commença de percer lentement un trou minuscule dans le mur avec un foret à micro-vibrations.

l.tj

Dans son lit, Laurent bouillait de fièvre. Il entendit du bruit et ouvrit un œil.

Darcel entra dans la chambre sur la pointe des pieds. Il sourit à son compagnon.

— La... la reine? haleta Laurent.

— Comment? fit Darcel en s'asseyant au pied du lit.

— La... reine? Elle n'a pas pris... sur ta peau?

— Non. Peut-être parce que je suis un homme et que l'épiderme féminin ne peut prendre que sur une femme. Et toi? Que dit le doc?

Laurent se passa la langue sur les lèvres. La sueur coulait sur son visage zarkassien. Il haleta de nouveau, raconta en phrases hachées que les médecins n'y comprenaient rien, parla d'épiderme réactivé, de cellules migratrices, de lente pénétration et de métaplasie progressive cl parasite d'une physiologie dans une autre. Il dit encore:

— Ces cochons de vieux Zarkassiens... avaient toute une science empirique. Ils connaissaient bien leur affaire. Cette momie est... un piège qui s'est refermé sur moi.

Peu à peu, il émergeait du sommeil et retrouvait sa facilité d'élocution. Mais il parlait trop vite et son visage était dévoré de tics pénibles. Soudain, ses yeux se révoltèrent et il éructa :

— Szebalon ektoï allon'Kaïz!

Darcel lui prit les mains et le secoua.

— Que dis-tu?... Laurent! Mais déjà, Laurent s'étonnait :

— Pourquoi me secoues-tu comme ça? Tu en fais une tête!

— Que disais-tu?

— Je disais : le piège s'est refermé sur moi.

— Et après?

— C'est tout ce que j'ai dit. Darcel n'insista pas et demanda :

— Tu as mal dans la bouche? On dirait que tu mâches de la bouillie.

— J'ai... perdu mes dents, une à une. Et il me repousse des dents zarkassiennes.

Puis il souffla qu'il avait trop chaud et repoussa les draps. Darcel les lui remonta au menton.

— Il ne faut pas te découvrir, voyons!

— Ah! fit Laurent sarcastique. Tu sais ce qu'il faut faire ou ne pas faire, toi? Tu as de la veine. Personne... ne sait!

Il montra son bras bandé.

— Le doc m'a pelé tout l'avant-bras. Et sais-tu ce qui repousse? De la peau zarkassienne. Rien n'y manque. Même les tatouages de Safass-Thin réapparaissent... Et puis, dis donc!... On m'a radiographié. Mes os se déforment, mon vieux. Ils ramollissent et changent de forme, je t'assure. Il me pousse même des apophyses ptéroïdes sur les humérus. On m'a bourré de mitosax mais on a vite fait machine arrière. Le mitosax a un effet foudroyant sur tous les tissus zarkassiens, un effet bénéfique !

— Ne parle pas, tu te fatigues inutilement. Si tu continues, je m'en vais.

— Non, reste! supplia Laurent en lui prenant le bras.

— Ne t'en fais pas, mon vieux, nous allons tous repartir pour la Terre. Là-bas, on trouvera bien quelque chose pour te tirer de là.

— La Terre, dis-tu? Pourquoi?

— C'est vrai, tu ne sais pas encore! geignit Darcel. Il tira un journal de sa poche et le donna au malade.

— Evacuation totale en huit jours, lut Laurent. En cas de refus ou de mauvaise volonté, le chef du gouvernement zarkassien ferait appel à ses alliés les Triangles... C'est un véritable ultimatum! Mais au fait! Où donc ai-je la tête? Je ne te demande pas comment s'est passée ton expédition?

Il serrait très fort le bras de Darcel et le secouait à son tour avec frénésie.

— Qu'as-tu vu là-bas, hein? Ils ne t'ont pas attaqué? Comment t'es-tu débrouillé?

Darcel raconta sa visite de la maison vide et son espionnage de l'hôtel. Il conclut :

— J'ai fait des prises dans l'hôtel à travers le mur. Ils respirent bien un mélange à haute teneur d'hydrogène et leur température de confort se situe autour de moins soixante. D'ailleurs, nous savons par nos services qu'ils ont déjà des bases fantastiques aux pôles de Zarkass. Je crois que toute cette histoire a mis le feu aux poudres. Ils se sentent talonnés, craignent avec raison que leurs secrets ne commencent à filtrer. Ils ont fait pression sur les Zarkassiens pour obtenir un ultimatum. L'ambassadeur a été reçu par le président. Celui-ci lui a paru nerveux, agressif, et trop violent pour que cette violence ne lui soit pas imposée.

Laurent s'énerva :

— Mais Zarkass est très importante pour nous! C'est loin du système solaire, bien sûr, mais c'est la seule planète où l'on puisse respirer sans masque. Pour Zarkass, je donnerais bien Pluton, Jupiter, Saturne, Neptune... Ces cailloux inutiles. Nous devrions combattre! Quel intérêt peuvent-ils bien trouver à une planète où l'atmosphère n'est pas faite pour eux?

— Comment savoir?

— Et puis, nous avons priorité. Nous nous entendions bien avec les Zarkassiens avant leur intervention, c'est inouï, ça!

Darcel fit un geste apaisant.

— Sois réaliste, Laurent. Ils veulent Zarkass et nous n'y pouvons rien.

— Mais si! Et le sub-espace, hein? Qu'est-ce que nos scientifiques fabriquent avec le sub-espace, veux-tu me le dire? Ce n'était pas la peine d'aller pourrir dans la jungle pour en arriver là.

— Nous ne sommes pas outillés sur Zarkass pour monter des vaisseaux sub-spaciens. Mais nous nous en servons déjà pour la radio. Les communications demandent à peine dix minutes. Toutes les formules ont été envoyées en code jusqu'au système solaire. Ils s'en occupent là-bas.

— Mais il sera trop tard! Nous n'avons que huit jours pour déménager. Il faudrait obtenir un délai.

— L'ambassadeur a essayé sans succès. Ils sont intransigeants sur la date. Et aux pôles, il y a des zones interdites où les Triangles amènent des tonnes et des tonnes de matériel.

Une rage de désespoir agita Laurent.

— Il faudrait... il faudrait... Et il se mit à sangloter :

— Tout ça pour rien... Cette sale momie... tout... Ce n'était pas la peine... Pas la peine!

Cette scène fut pénible à Darcel. Il connaissait la trempe de son camarade et souffrait de le voir dans cet état.

Mais Laurent se ressaisit presque aussitôt. Muet, l'œil fixe, il parut réfléchir.

— A quoi penses-tu? demanda Darcel.

— A ceci. Quand leurs marionnettes ont essayé de me prendre, j'ai senti leur force. J'ai senti que, musculairement, je n'étais pas de taille à lutter. Et soudain, quelque chose m'a dopé, un fluide ou je ne sais quoi, et... et ils n'ont pas pesé plus que des fétus dans ma main et... Après je me souviens, je n'ai même pas eu besoin de les toucher. Les deux autres ont paru s'effondrer sous mon regard. Sous mon simple regard, entends-tu? Il y a là quelque chose à creuser.

— Tu as dû te tromper, voyons!

— Non! Rappelle-toi le bâton enflammé par le regard de Zinn... Comment marchent leurs mannequins? As-tu des photos sur toi?

— Je n'en ai pas, avoua Darcel. Le labo travaille dessus. Mais j'ai mon idée sur la question.

Il tira un calepin et un crayon de sa poche et commença de faire un croquis sur une feuille arrachée.

— Tu vas comprendre. Je me base sur certains détails que j'ai remarqués et aussi sur le fait qu'ils vivent aisément à des températures très basses... et dans l'hydrogène — ceci a son importance.

Sous le crayon, le croquis prenait forme. Stylisée, on reconnaissait déjà la silhouette générale d'un mannequin. Bizarrement, Laurent sentit monter en lui des bouffées de haine pour cette image de l'ennemi. H haït ce visage morne, ces yeux morts que le talent de Darcel rendait à merveille.

— A mon sens, disait celui-ci, c'est dans le crâne que le dispositif...

Il poussa un léger cri et lâcha brusquement le papier qui voleta jusqu'au sol, enflammé.

Muets, les deux hommes regardèrent la petite feuille brûler jusqu'au bout.

Laurent se mit à trembler. Il souffla :

— Je crois... que c'est moi qui... Mes yeux... ! Cette momie m'a transmis des facultés effrayantes.

Darcel ouvrit la bouche, mais il se tut. —r* Qu'allais-tu dire? demanda Laurent. +-* Rien. Continue.

— Pendant la bagarre du square — ne ris pas de ce que je vais dire — j'ai senti la haine me couler par les yeux. Mes yeux ont dû émettre je ne sais quel... machin qui aurait grillé certains dispositifs des mannequins... Je pense que...

Ses mâchoires se mirent à claquer et il se dressa dans son lit. Puis, son regard flamboya. Darcel eut soudain peur de lui, peur de ce dément qui n'était plus Laurent, qui était...

Safass-Thin sauta du lit et Darcel recula jusqu'au fond de la chambre; des ondes de terreur sacrée lui firent perdre connaissance.

Safass-Thin s'auréola de lumière et marcha vers la porte.

Accourues des campagnes et des jungles les plus lointaines, des hordes

d'indigènes fanatisés se ruaient vers la ville, l'assiégeaient, bousculaient les policiers et les gardes.

Villageois aux pieds nus empestant l'herbe à musc, pêcheurs portant harpons et bracelets d'arêtes, et même Zarkassiens rouges arrivés en pirogues du deuxième continent avec sarbacanes et pagnes d'écorce peinte, ils formaient toute une mer vivante qui venait battre les vieux remparts. Ils étaient guidés par des individus aux yeux fous qui affirmaient que les temps étaient venus, qui vociféraient que Safass-Thin leur était apparu en songe.

Et des tribus de nomades, venus des steppes à dos de daval, traversaient les banlieues avec des cris rauques en faisant tourner de longues lances au-dessus de leur tête.

Tout un pullulement de frondeurs et d'archers naissait de l'horizon dans les rougeurs de l'aube. Et l'on voyait, dominant la cohue, la haute silhouette de hobereaux montagnards épaulés de leurs clans, coiffés de casques à œillères ressemblant à des pièces d'échecs, et juchés sur leurs chenilles-lions caparaçonnées de métal.

Ils enfoncèrent les Portes du Nord. Et ce fut l'irrésistible engouffrement des hordes, qui se mêlèrent aux tourbillons d'ouvriers en loques de cuir vomis par les fabriques et aux étudiants à brassards agglutinés aux carrefours, tandis que les bas quartiers gonflaient, crevaient comme des abcès, lâchant leur plèbe innombrable.

D'immenses vagues d'hallucinés montèrent à l'assaut des temples d'or. Ils en forçaient impétueusement les enceintes et se prosternaient en foule devant les autels et les vieilles effigies. Sur leur passage, les gardes retournaient leurs armes, arrachaient leurs insignes et se mettaient à chanter avec eux des hymnes que l'on croyait oubliés.

D'autres gardes cherchaient à endiguer ce raz de marée. Ils s'écroulaient sous des faisceaux de regards

haineux et, piétinés, leurs débris métalliques libéraient des essaims de mouches bleues qui mouraient aussitôt. Mais les fanatiques prenaient à peine le temps de s'en étonner.

Après avoir exalté leur ferveur dans les temples, ils se répandaient de toutes parts comme une grande houle hérissée de pics, de fourches, de hallebardes, d'oriflammes et d'armes hétéroclites arrachées aux musées. Ils submergeaient les défenses du palais gouvernemental, tombant par centaines sous le feu des barrages de police qu'ils débordèrent finalement par milliers.

Le palais fut envahi, saccagé. Les politiciens défenestrés. Les micros qui hennissaient des mots d'ordre officiels et qui fulminaient au nom de la science contre la Superstition se turent l'un après l'autre. Des années de propagande antireligieuse étaient anéanties par ce retour brutal à l'ancienne Foi.

Placide spectateur, le grand soleil Alpha soulevait lentement sur

l'horizon sa tête énorme et violacée pour contempler la ville à travers les fumées d'incendie.

Alors, indécise, la multitude oscilla, reflua au hasard dans les rues et sur les places publiques. Un hoberel fit cabrer sa chenille et cria :

— Au Vieux Palais!

Ce cri fut répété, scandé, hurlé sur tous les tons. Il vola de quartier en quartier. Et le fleuve vivant roula par les avenues qui menaient aux jardins du Vieux Palais, debout sur sa colline.

-:-

1

Safass-Thin s'était dématérialisé dans les couloirs de la légation. Deux fonctionnaires terriens avaient cru voir une espèce d'éclair, une silencieuse déflagration à l'étage de la clinique. Et tous les occupants de cet étage furent trouvés inexplicablement inanimés.

Safass-Thin s'était retrouvé debout devant la porte sous scellés du Vieux Palais. Les scellés avaient sauté sous son regard et les lourds vantaux avaient tourné sur leurs gonds, mus par une projection mentale dont le roi-sorcier savait la formule depuis des siècles.

Il connaissait les aîtres et l'écho de ses pas avait solennellement retenti de salle vide en salle vide. Et toutes les portes s'étaient silencieusement ouvertes sur son passage.

Figés par l'effroi, dans la salle du trône, les deux gardiens de nuit avaient vu arriver sa haute silhouette, sans pouvoir faire un geste.

Et Safass-Thin avait gravi les marches. Il s'était assis sur le banc d'or dont les pieds figuraient des pattes griffues, crispées dans le marbre et l'onyx de l'estrade.

Et Safass-Thin avait parlé dans cette langue aux tournures désuètes et qui avait cours aux temps anciens :

— Allez, fils, allez aux tablettes des scribes. Prenez les styls et gravez sur les tablettes les Grands Principes perdus.

Comme des automates, les deux gardiens avaient obéi. Renseignés par une toute-puissante suggestion, ils avaient docilement pris les styls et gravé les tablettes sous la dictée du roi-sorcier.

Quand l'aurore avait coloré les vitraux, Safass-Thin avait dit :

— Cela suffit, ô fils ! Nous avons refait le Livre. Entrez en repos.

Et les deux gardes avaient lâché leurs styls et s'étaient effondrés de part et d'autre du trône, épuisés par une mortelle fatigue.

-:-

Safass-Thin se leva. Sans un regard aux gardes étendus au bas des marches, il quitta la salle du trône et, solitaire, il parcourut en maître tout le palais désert.

En passant devant un miroir de métal poli, il se vit nu. Il alla aux coffres, les ouvrit. Il choisit une tunique de Grand-Prêtre et s'en revêtit. Elle laissait voir ses bras tatoués et la moitié de son torse. Il

passa les bracelets sacrés et coiffa le diadème.

(La fonte de ces ornements avait été votée, mais personne n'avait osé y porter la main.)

Le roi marcha vers la terrasse qui dominait la capitale. Il s'accouda au milieu de la balustrade et, prêtant l'oreille, entendit gronder l'émeute des bas quartiers. Une ombre de sourire se joua sur ses traits quand il vit brûler au loin le Palais Neuf.

Une petite voix intérieure lui adressa la parole. Cette voix étrangère n'avait pas besoin de mots pour se faire entendre. Elle procédait par images précises. Et le roi comprenait ses moindres nuances, son mélange de respect et de familiarité, de peur et de supplication tempérée par une certaine dignité virile. Elle disait :

« — Safass-Thin, ou grand roi ou... je ne sais pas comment on doit t'appeler.

« — On m'appelle Seigneur, mais cela n'a pas d'importance.

« — Bon, si tu veux alors : Seigneur, je t'ai prêté mon corps, et mon sang, et tout... Je m'appelle Laurent et je suis terrien. Ta momie m'a littéralement supplicié, mon vieux Seigneur de Safass-Thin. Excuse-moi, mais, chez nous, on a perdu l'habitude de s'adresser aux rois.

« — Je comprends.

« — Bon, tant mieux. Nom d'un chien! Et dire que cela m'arrive à moi, moi, Laurent, un garçon pas compliqué et aimant la vie, le danger, les filles et les franches rigolades! Une chose pareille! Je ne peux pas y croire. Est-ce que je rêve? Safass-Thin, dis-moi si je rêve!

« — Tu ne rêves pas.

« — Tant pis ! Mais je voulais te dire : et moi, alors, dans toute cette histoire, qu'est-ce que je deviens? J'en ai par-dessus la tête de toutes ces magies. Je t'ai tout donné, Safass-Thin, tout. Je me suis donné tout entier. Malgré moi, je l'avoue. Il faudrait être fou pour consentir à des choses pareilles avec bonne humeur. Que vas-tu faire de moi?

« — Rien, étranger.

« — Comment ça, rien? Explique-toi, veux-tu?

« — Tu vas... disparaître à ce monde, étranger. Et je n'y peux rien. Le hasard t'a choisi pour jouer ce rôle pénible. Tu vas retourner au Cosmos. Je n'ai rien contre toi, et si je pouvais te rendre aux tiens, je le ferais. Mais c'est impossible. Cependant, rassure-toi, la mort n'est pas terrible. En fait, la mort n'existe pas. C'est une autre vie dans laquelle tu vas entrer.

« — On dit ça... Et comment est-ce, de l'autre côté?

« — il n'y a pas à proprement parler un autre côté, il y en a mille... Crois-moi, ne regrette rien. Tu verras par toi-même que ton sort n'a rien d'effrayant.

« — Ah! nom de... Ça ne me tente pas du tout, tu sais. Et dire qu'une chose pareille m'arrive à moi! Je sais que je me répète, mais

comprends-moi : je n'ai jamais cru à la magie.

« — La magie n'est que de la science qui n'a pas encore été mise en équations. Et tu crois à la science?

« — Oui... Bon! Ne parlons plus de moi. Si je suis fichu, je suis fichu; il n'y a pas à y revenir. Et les Terriens et les Triangles? Que va-t-il se passer? Ma foi, je disparaîtrais de bon cœur si la Terre devait l'emporter.

« — Tu me plais, étranger, car il est dit : celui qui fait son métier jusqu'au bout est digne de tous les honneurs. Rassure-toi, les Triangles vont lâcher Zarkass et ne reviendront jamais dans cette partie de la Galaxie. Et maintenant, tais-toi. Car mon peuple vient à moi et je dois lui parler.

« — Un mot encore, Safass-Thin. J'aurais voulu dire adieu à Darcel, un vieux copain. Et puis je... je connais une fille qui m'attend sur la Terre. J'aurais voulu...

« — Je comprends. Tu auras satisfaction pour ton ami et pour la Terrienne qui t'attend. Safass-Thin n'a qu'une parole. Tu reverras ton ami pour lui dire adieu. Quant à la jeune fille, elle plongera avec toi dans le grand Cosmos, et elle te donnera encore de la joie.

« — Comment? Non, attends, Safass, je ne voulais pas...

« — Silence, étranger. Mon peuple arrive. »

9

La foule montait la colline. Trop nombreuse pour se contenter des portes, elle renversait les grilles et piétinait les pelouses et les massifs. Hurlante, elle déboucha sur l'immense terre-plein dominé par la terrasse. Un prêtre leva les yeux et hurla, le doigt tendu :

— Safass-Thin.

Et la foule se prosterna. Toutes les têtes s'inclinèrent les unes après les autres comme des épis couchés par le vent, dans un grand murmure d'adoration.

Très haut, le ciel vibra. Et des nuées de Triangles voilèrent la lumière du jour.

Alors s'éleva la voix grave de Safass-Thin. Elle emplît l'espace, elle domina le bruit des Triangles. Elle porta plus loin encore par de mystérieux chemins et chaque indigène l'entendait dans sa tête sur toute la surface de Zarkass, au fond des jungles et dans les villages perdus des plateaux. Elle dit :

— Moi, Safass-Thin, je suis revenu à l'heure du danger, comme l'annonçaient les prophéties. Et mon peuple m'a reconnu, et il est venu à moi.

« O mon peuple, tu as suivi longtemps de mauvais bergers ! Pourquoi voulaient-ils chasser les hommes de la Terre et pourquoi faisaient-ils confiance à ceux-là?

Et son doigt montrait le ciel obscurci par les astronefs.

— Car il est dit : celui-là qui respire mon air et me tend les mains, celui-là qui ne cherche pas à bouleverser mes croyances et qui me donne sa science à partager, celui-là est mon frère. Et il est dit encore : celui-là qui viendra pour me donner des conseils de violence et pour me séparer de mon frère, celui-là qui ne me donnera que des paroles flatteuses et rien d'autre, et qui voudra fonder des villes loin des miennes là où gèle la mer, celui-là est mon ennemi, même s'il a mon apparence, car cette apparence n'est que mensonge et trahison.

« O, mon peuple. Tu as pris la Science que t'offraient les Terriens. Et cela était juste, et cela était bien. Mais tu as renié tes anciennes pratiques. Et cela était mal. Et les Terriens ne te le demandaient point. Pourquoi renier une science pour une autre et pourquoi ne pas garder les deux? La science de vos frères prend tout par le bas et le détail, la vôtre prend tout par le haut et l'ensemble. Les deux routes se croiseront et il est dit qu'il en sortira de grands bienfaits pour tous. »

∴-

Le roi parla encore longtemps et le peuple ne comprenait pas tous les mots sortis de sa bouche. Il ne les comprenait pas toujours par l'esprit, mais il les approuvait par le cœur.

Et, enfin, le roi dit :

— Mon peuple n'a pas besoin de machines de fer pour chasser l'ennemi. Mon peuple n'a pas besoin de grands assemblages de matière. Mon peuple ne sait-il plus combattre par l'esprit? Mon peuple ne sait-il pas combattre comme au temps de sa gloire et de sa grandeur?

— Si, cria un prêtre, nous savons encore!

Et la foule reprit dans un tumulte d'exclamations et de vivats :

— Nous savons encore, Safass-Thin. Nous savons encore combattre comme nos pères combattaient! Nous savons !

Et, l'un après l'autre, tous levèrent les yeux vers le ciel et tous braquèrent leur regard sur les Triangles. Et la haine leur sortit par les yeux.

Et l'on vit un Triangle s'enflammer d'un coup, puis deux, puis cent... Et les autres disparurent soudain comme gommés sur le ciel. Ils avaient fui par le Subespace.

Et le roi ordonna au peuple de concentrer sa haine sur les pôles. Et il leur ordonna d'autres choses encore. Et l'immobile Combat dura des heures.

Puis il fit monter un prêtre qui dit ;

— Je suis Xezum, fils de Xezum, fils, et fils, et fils du Xezum qui fut Votre prêtre aux temps anciens. Et la parole m'a été transmise de père en fils jusqu'en ce jour. Et moi seul, je me savais prêtre et les autres ne le savaient pas. Car je me conduisais en homme simple pour échapper aux bûchers des mauvais bergers.

Et Safass-Thin lui transmit les pouvoirs et le coiffa du diadème et lui donna les bracelets sacrés. Et il dit en étendant les mains sur la foule i — Je rentre dans le palais et vous ne me verrez plus. Mais je serai avec vous en esprit, pour toujours. J'ordonne qu'on ouvre le palais dans seulement deux jours. Mais je n'y serai plus. Et vous obéirez à Xezum.

Et il se retira, tandis que la foule chantait le Grand Cantique.

i

1 A

L'ambassadeur et le colonel étaient assis l'un en face de l'autre, les traits tirés, le regard un peu égaré.

— Rappelez-vous les yogis de l'Inde, disait l'ambassadeur. Rappelez-vous les miracles, les secrets de l'Egypte pharaonique et ces vieilles histoires qui peuplent toutes nos anciennes religions terriennes...

— Des histoires que nous avons prises pour de la légende dorée. Je commence à croire que nous avons eu tort de ne pas pousser nos recherches dans ce sens-là.

— Je pense aux savants du dix-neuvième siècle qui sont mystérieusement morts après avoir violé les pyramides. Eux aussi avaient buté sur des pièges montés depuis des siècles.

L'ambassadeur poussa un soupir et jeta sur son bureau le journal où s'étalait le discours de Safass-Thin.

— Ils ont beaucoup à nous apprendre, j'imagine. Ils ont vaincu les Triangles là où nous ne pouvions rien contre eux... Je ne peux y croire. C'est impossible.

Le colonel émit un rire sarcastique.

— C'est impossible, je sais. Nos meilleurs cerveaux affirment que toute cette histoire est absolument, scientifiquement, rationnellement impossible. Mais elle se moque d'être impossible, cette histoire. Il lui suffit d'être réelle.

Un timbre vibra sur le bureau. L'ambassadeur poussa un contact et dit :

— Oui?

— Excellence, dit une voix. L'ingénieur Darcel demande à vous voir. Il dit que c'est très important. Il a... non, il préfère vous le dire lui-même.

— Faites-le monter.

— A vos ordres, Excellence.

La voix se tut. Les deux hommes restèrent muets l'un en face de l'autre pendant une longue minute. Enfin, le colonel se passa la langue sur les lèvres et murmura :

— Quoi encore?

On heurta à la porte.

— Nous allons le savoir, dit l'Excellence. Et il ouvrit la porte en pressant une pédale. Darcel entra en titubant, soutenu par un secrétaire. Il était pâle.

— J'ai... j'ai vu Laurent, souffla-t-il. Je l'ai vu devant moi, debout, vivant. Il n'avait plus sur lui la momie zarkassienne. C'était bien lui, en chair et en os, souriant comme autrefois. Il m'a dit : « Adieu, vieux copain. » Et il a disparu comme... comme la flamme d'une bougie dans un courant d'air.

Quelqu'un apparut sur le seuil et frappa sur le battant déjà ouvert. Il avait un papier à la main.

— Excellence, dit-il. Les portes du Vieux Palais se sont ouvertes toutes seules et la foule a fait irruption dans la salle du trône. Sur le trône, un tas de cendre fumait encore. Xezum a fait recueillir les cendres dans un vase d'or et il s'est assis sur le trône encore tiède. Et il a fait une déclaration très favorable à la Terre, il a parlé d'assistance mutuelle, d'accords culturels, d'éternelle solidarité...

Quelque part, sur la Terre, une jeune fille s'arrêta brusquement en pleine rue, le visage transfiguré. Elle cria : « Laurent m'appelle! » et elle s'effondra sur place. Morte.